

L'Homme qui oublia son passé

Konsalik Heinz-g

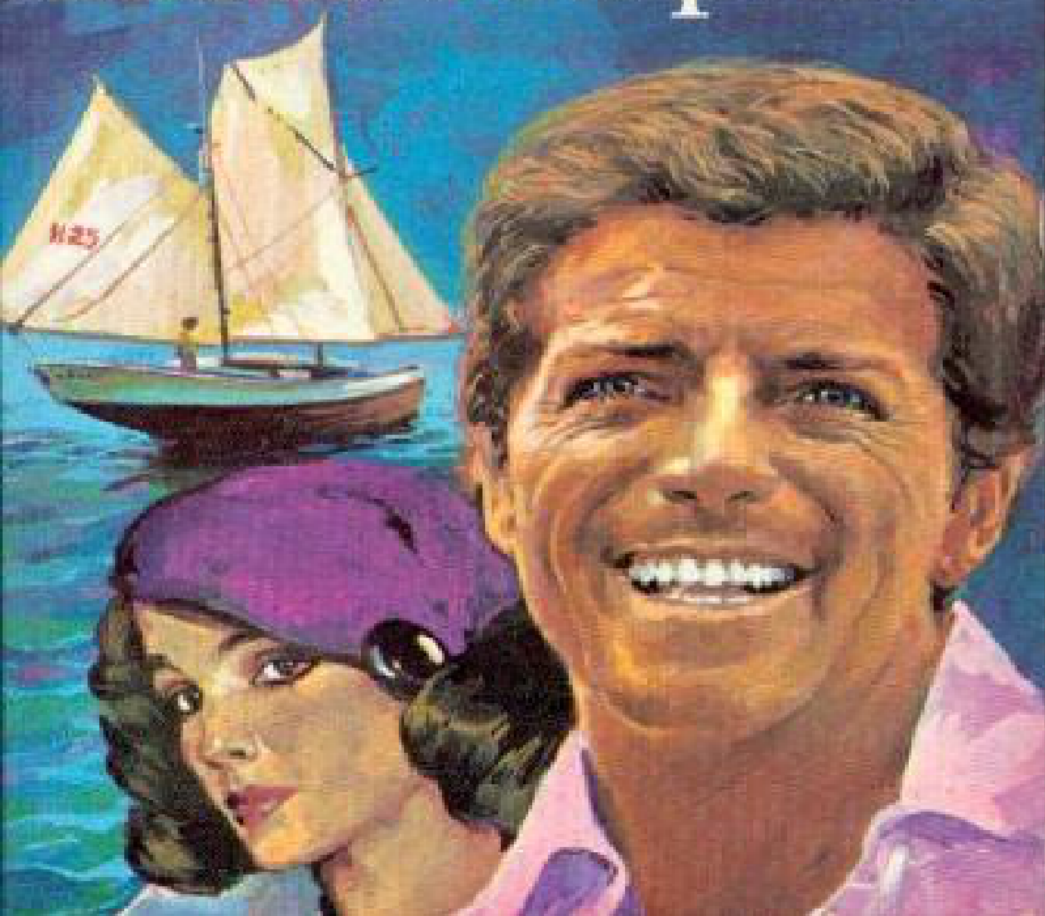
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



HEINZ G. KONSALIK

l'homme qui oublia son passé



Heinz G. Konsalik

L'homme qui oublia son passé

Titre original

DER MANN DER SEIN LEBEN VERGASS

Éditeur : J'ai Lu

Date de publication : 1979

ISBN : 978-2-277-11978-4

Ce vendredi après-midi du 23 juin 1923, lorsque l'employé de Caisse d'épargne Pieter Van Brouken, s'en allant à 4 heures et demie d'un pas vif vers sa demeure, s'engagea dans la Nieuwe Heerengracht longeant le jardin botanique d'Amsterdam, c'était un homme de taille moyenne, gai, confiant, irréprochable, un père de famille de trente-cinq ans, pour lequel le monde n'existait qu'en fonction de sa femme Antje et de son fils Fietje.

Modeste à l'égard de tous les besoins de l'existence, fonctionnaire consciencieux, dont le visage reflétait la vie paisible et bien équilibrée, jamais il ne lui serait venu à l'esprit d'être un autre homme que Pieter Van Brouken, recevant un traitement mensuel peu élevé et chérissant l'aspiration inavouée de posséder un jour une maisonnette sur le cours supérieur de la nonchalante Amstel.

C'était un après-midi de juin ensoleillé, accablant. L'air vibrait, surchauffé, au-dessus de l'asphalte des rues ; les contours des imposantes maisons semblaient d'une précision singulière, et si l'on regardait la chaussée, elle miroitait, aveuglant douloureusement les yeux. Certes, les grands arbres du jardin botanique et l'ombre qu'ils dispensaient au-dessus des bancs peints en blanc l'attiraient, mais Pieter avait hâte de se trouver chez lui.

Il allait annoncer à sa femme Antje une nouvelle importante, très importante. Son traitement venait d'être augmenté de trente-cinq goulden par mois ! Un zèle constant, une exactitude méticuleuse portaient enfin leurs fruits, car il était fier d'arriver à ce résultat à force d'acharnement et de régularité. Déjà, tandis qu'il parcourait le long chemin menant à la Noorderstraat, il se réjouissait des cris de joie que jetterait la délicieuse Antje et, au fond de sa poche, se trouvait à l'intention de Fietje, âgé d'un an et demi, un singe de caoutchouc, qui piaulait quand on lui appuyait sur le ventre.

Lorsque Pieter Van Brouken, ayant descendu la Nieuwe Heerengracht, atteignit l'extrémité du jardin botanique, il éprouva soudain une étrange pesanteur dans la nuque et un léger vertige. Ses jambes alertes qui allongeaient le pas se mirent à osciller subitement et un voile léger se déploya devant ses yeux.

Haletant, il s'adossa à un arbre et baissa la tête.

— Voilà qui est trop bête ! marmonna-t-il. Toujours ce cœur ! Il me faudra tout de même consulter un spécialiste. Et cette stupide

canicule ! Le cœur le plus solide n'y résisterait pas !

Gonflant sa cage thoracique par de profondes aspirations, il resta un instant appuyé contre l'arbre et ferma les yeux. Son cerveau vacillait. Il se sentait cotonneux et infiniment las. Ce poids sur sa nuque provoquait une sorte de stupeur dont il émergea péniblement, tandis qu'une impression de nausée montant de l'intérieur du thorax lui chatouillait le gosier... Il eut envie de vomir et se contint.

— C'est par trop idiot ! grogna Van Brouken, par trop idiot ! Tout de même... ce n'est pas un coup de soleil ? Mais pourquoi ce poids qui étreint ma nuque ? J'en suis comme abruti... Antje ne doit pas l'apprendre, autrement ce sera le diable et son train à la maison, et le médecin à demeure !

Il appuya sa tête contre la rude écorce de l'arbre et attendit que la crise fût passée. Il resta debout, les yeux clos, un peu titubant.

Une jeune fille étonnée s'arrêta, se retourna et hésita un instant, puis revint sur ses pas :

— Vous sentez-vous mal ? demanda-t-elle préoccupée, effleurant d'une main l'homme vacillant.

— Un peu, répondit Van Brouken d'une voix pâteuse, un peu seulement, mademoiselle, je vous remercie. La chaleur ne me vaut rien.

— Puis-je vous être utile ? demanda la jeune fille en s'approchant davantage. Voulez-vous que j'aie vous chercher de l'eau ou un médecin ? Il y en a un qui a son cabinet au coin de la rue... Le mieux serait de vous asseoir pour commencer, il y a un banc tout près...

Pieter Van Brouken acquiesça d'un signe de tête. Son visage lisse de fonctionnaire était pâle et un peu creusé.

— Un banc, c'est parfait, murmura-t-il. Je vous en prie, conduisez-moi jusque-là : mes jambes sont tout à coup comme insensibles... Je ne peux pas marcher sans aide... Seul, je pourrais tomber.

La jeune fille le saisit solidement sous le bras et le conduisit lentement, pas à pas, jusqu'à l'un des bancs peints en blanc. Il leur fallut plusieurs minutes pour franchir cette courte distance. Pieter Van Brouken se laissa tomber sur le banc. Une sueur froide dégoulinait de son front sur son col blanc empesé.

— Je vous remercie de tout cœur..., balbutia-t-il en se laissant aller en arrière. (Mais voyant que la jeune inconnue ne s'éloignait pas et qu'elle regardait autour d'elle cherchant de l'aide, il mentit) : Cela va déjà beaucoup mieux, le poids que j'éprouvais a disparu. Ne vous

mettez pas en retard à cause de moi, mademoiselle, certainement que votre fiancé vous attend ; or, les hommes n'aiment pas attendre...
Merci encore !

La jeune fille s'éloigna, hésitante. De temps à autre, elle s'arrêtait pour regarder vers le banc. Finalement, elle tourna au coin de la Heerengracht. Van Brouken respira, soulagé.

« Surtout pas d'histoires, pensait-il. Surtout au moment où je fais l'objet d'une promotion et où mon traitement est augmenté. Antje doit s'en réjouir et ignorer cette crise. Et puis je finirai tout de même par aller voir le médecin. Seulement, je désire acheter auparavant cette petite maison au bord de l'Amstel, qui aura trois ou quatre chambrettes avec vue sur la rivière et une petite pelouse où Fietje pourra s'ébattre. Peut-être aussi y aura-t-il par-derrière un verger et un petit potager... Enfin nous verrons, avec le temps... ».

Si seulement cet affreux poids dans la nuque consentait à disparaître ! Et puis ce voile qui reste tendu devant ses yeux. Ses membres sont de plomb et il est las... terriblement las.

« Surmenage, diagnostiqua Van Brouken, oui c'est du surmenage à force d'aligner des chiffres et puis la responsabilité vous use ! ».

Il ferma de nouveau les yeux et posa sa tête douloureuse sur le dossier du banc.

Puis il n'eut plus conscience de rien, car il dormait avec de profondes et longues aspirations.

Au-dessus de la Nieuwe Heerengracht grondait, tel un ressac, le vibrant vacarme de la circulation et les pas des passants claquaient sur l'asphalte.

Pieter van Brouken n'entendait rien.

Son sommeil était un abîme sans fond.

Dans son étroite kitchenette communiquant avec une vaste et claire salle de séjour, Antje Van Brouken maniait assiettes et tasses. Elle rinça la vaisselle du déjeuner et disposa le service à café sur la table à l'intention de Pieter, qu'elle attendait. Entre les barreaux de bois de son parc placé dans un coin de la cuisine, le petit Fietje gazouillait et se livrait à un combat de boxe de style assez libre avec son gros ours Teddy, au pelage brun clair plutôt râpé.

Antje Van Brouken était du style « gentille petite femme », ni jolie ni laide, ni mince ni grosse, ni intelligente ni sotte. Mais d'une accablante propreté, parfaitement convenable, dotée d'un cœur d'or,

fière de ses capacités ménagères, elle représentait fidèlement la masse silencieuse des femmes constamment au travail.

Les cheveux d'Antje étaient d'un blond indéfinissable et son nez retroussé dénotait dans son visage anodin une impertinente malice dont elle n'avait jamais eu l'occasion de se servir.

Le petit Fietje, qui avait envoyé à son ours un crochet du droit à la mâchoire, jeta des cris de joie. Antje le regardait en souriant tout en lui adressant de petits signes de tête. En cet instant, elle était la plus jolie des femmes.

— Papi arrive tout de suite ! lui lança-t-elle. Sois sage et ne tue pas ton ours !

Puis elle continua à essuyer les assiettes en chantant d'une petite voix claire une vieille chanson populaire que les pêcheurs de sa province fredonnaient le soir autour du vieux poêle fumant.

Lorsqu'elle eut fini, elle mit le couvert de Pieter, disposa le pain, le beurre, refit du café de malt frais et jeta un regard à la pendule. Elle s'étonna de constater que la ponctualité minutieuse de Pieter était déjà en défaut d'un bon quart d'heure, puis elle alla s'asseoir dans un vieux fauteuil près de la fenêtre et prit une taie d'oreiller qu'elle était en train de raccommoder.

Le petit Fietje, un peu calmé, s'occupait à mettre consciencieusement en pièces une grande auto en bois.

Lorsque de l'église voisine dédiée à Saint Willebrordus 6 heures sonnèrent, Antje devint un peu nerveuse et alla mettre le café sur le feu en veilleuse. L'inexactitude de Pieter était inexplicable. Aussi loin qu'elle se souvenait, il n'était rentré en retard de la Caisse d'épargne que trois fois au cours de leurs cinq années de mariage : la première lors du bilan de fin d'année, la seconde lors d'une visite de la direction, enfin la troisième du fait d'une malversation dont s'était rendue coupable une employée, mais chaque fois Pieter lui avait téléphoné chez la voisine en lui expliquant ce dont il s'agissait ; ainsi, jamais elle n'était restée dans l'incertitude.

Le caractère inhabituel de ce retard déconcertait Antje et la rendait songeuse. Elle prépara pour Fietje un épais potage à la semoule et le lui fit manger, puis elle le lava dans une baignoire de bébé et alla le mettre au lit dans la chambre à coucher contiguë à la cuisine. Afin qu'il s'endormît vite, elle lui chanta tout bas une berceuse mélancolique, puis elle s'éloigna sur la pointe des pieds.

Lorsqu'elle entra dans la cuisine, il était 6 heures et demie. Pas trace de Pieter.

Inquiète, elle s'assit devant la fenêtre et plongea son regard dans la Noorderstraat très animée à cette heure, tout en ne songeant qu'à ceci : pourquoi Pieter rentrait-il si tard ? Pourquoi ne lui avait-il pas téléphoné auparavant ?

Lorsque 7 heures sonnèrent, elle se leva et alla trouver sa voisine. Timidement, elle lui demanda l'autorisation de se servir du téléphone, car son mari n'était pas encore rentré et elle s'inquiétait.

La voisine, veuve d'un inspecteur des postes, joviale et grassouillette, lui répondit d'un petit signe de tête accompagné d'un sourire et ouvrit la porte de la salle de séjour.

— Mais certainement, madame Van Brouken, j'ai connu ça par mon mari : ils s'éreintent au travail, ne pensent pas à leur femme et meurent tôt. Le seul souvenir qu'ils nous laissent est une pension à peu près convenable.

Elle jeta un rapide et douloureux regard à l'image de son gros époux et poussa Antje devant le poste téléphonique en ébonite noire.

Intimidée, la jeune femme considéra le cadran étincelant, décrocha hésitante le combiné et composa d'un doigt mal assuré le numéro d'appel de la Caisse d'épargne. Au bout d'un instant, une voix se fit entendre. Antje bégaya dans le récepteur :

— Oui... ici Antje Van Brouken... mon mari est-il encore à son bureau ?... Brouken... oui !... Il n'est pas encore rentré chez lui... Quoi ? Il est parti à l'heure habituelle ?... Oui, merci...

L'écouteur se retrouva sur sa fourche. Désespérée, Antje se tourna vers la veuve de l'inspecteur :

— Il n'y est pas, balbutia-t-elle. Et il a quitté son bureau à l'heure habituelle...

La vieille dame sourit et passa une main sur les cheveux blonds de la jeune femme :

— Ne vous inquiétez pas, mon enfant, il a dû retrouver un ami ou un ancien camarade de classe et vous voilà...

Antje secoua la tête.

— Pieter n'a pas d'amis, l'interrompit-elle, et il est toujours exact !

— Peut-être a-t-il rencontré un collègue ?

— Alors il aurait téléphoné !

— Ou encore il a été retardé en chemin, pour une raison quelconque, hasarda la dame.

— Pieter ne se laisserait pas retenir ! déclara Antje avec assurance en s'asseyant auprès du téléphone dans un fauteuil de peluche bleu foncé. (Soudain, ses yeux bleu clair devinrent fixes et s'agrandirent, et elle bégaya) : Il lui est arrivé quelque chose... un malheur, je ne sais quoi d'épouvantable... je le sens... mon Dieu !...

Sans qu'elle pût s'en défendre, elle se mit à pleurer en silence. Les larmes s'échappaient de ses yeux et elle n'avait pas la force de les retenir.

La voisine considérait Antje, ne sachant que lui dire. Si un homme revient chez lui avec une heure de retard, on ne doit pas évoquer aussitôt la possibilité d'un malheur. L'angoisse de la jeune femme lui paraissait exagérée et puérile.

— Il ne vous reste qu'à attendre patiemment, dit-elle au bout d'une longue pause. Si votre mari n'est pas revenu à 10 heures, nous n'aurons plus qu'à alerter la police !

— La police ? répéta Antje en sursautant.

— Il faudra le faire rechercher.

— Vous croyez aussi que...

Les yeux d'Antje étaient démesurément ouverts, elle n'osa pas terminer sa phrase.

— Je ne crois rien, dit la dame avec rondeur, mais il faut l'envisager. (Puis elle se pencha vers Antje qui pleurait de nouveau et entoura ses épaules d'un bras apaisant) : Attendons encore un peu. S'il revient, tout sera pour le mieux, votre mari vous a gâtée, petite madame, vous devez aussi lui accorder parfois une heure de liberté.

Et elles attendirent ensemble, buvant du café et grignotant des biscuits.

Elles attendirent patiemment, de plus en plus silencieuses.

Elles patientèrent ainsi jusqu'à ce qu'au clocher de Saint Willebrordus 10 heures sonnent.

— La vie est devenue crevante d'ennui ! déclara l'inspecteur de police Félix Trambaeren en déposant son journal sur son vaste bureau. Il semble que nos citoyens se soient améliorés !

En bâillant, son adjoint Ferdinand Brox acquiesça d'un signe de tête :

— Aucun meurtre depuis un an ! Sept voies de fait, quatorze attaques à main armée, quelques suicides incontestables, deux cent

dix-sept vols avec effraction, un enlèvement, enfin trois cent quatre-vingt-dix-sept « petites affaires ». On s'assagit à Amsterdam !

Le bureau dans lequel cette statistique était égrenée d'une voix qui trahissait la déception se trouvait dans le palais de justice d'Amsterdam, dans la Prinzengracht. Il avait été mis à la disposition du commissaire de police en fonction afin que, lors des arrestations, il lui soit possible d'entrer aussitôt en contact avec le juge d'instruction et qu'il puisse rester en liaison directe avec la prison située à proximité.

Ferdinand Brox, un homme de vingt-huit ans, dont le franc-parler était fameux parmi ses collègues et que redoutait le monde du crime, considéra son chef en coulant un regard entre ses paupières, puis il eut un profond soupir :

— Je me demande ce qui vous prend, cher Trambaeren ! Réjouissez-vous de ce que notre service soit si calme ! Rien ne vaut la tranquillité du fonctionnaire ! Ou souhaiteriez-vous un meurtre avec poursuite mouvementée de l'assassin ?

— Ce serait préférable à cette éternelle attente dans l'inaction ! gronda Trambaeren en allumant une cigarette. (Puis, par-dessus la table, il tendit le paquet à Brox) : En voulez-vous une ?

— Certainement ! répondit Brox en tirant une cigarette du paquet.

Au même instant, on frappa à la porte.

— Tiens ! lança Trambaeren étonné en regardant Brox. On frappe !

— Ça m'en a tout l'air, reconnut Brox.

— Dix heures et demie du soir ?

— Peut-être tenez-vous enfin ce meurtre tant souhaité ?

— Entrez ! cria l'inspecteur en rectifiant la position derrière son bureau.

Un policier qui tenait la nuit le rôle de portier entra et se planta devant le seuil. Sa trogne bienveillante exprimait un zèle enthousiaste :

— Il y a en bas deux femmes qui désirent parler à M. l'inspecteur ! Elles disent que ça presse.

— Allons ! De quoi s'agit-il ?

Trambaeren redoutait les visites nocturnes des femmes. Le plus souvent, il s'agissait de scènes de jalousie ou de tentatives de viol.

Le policier haussa les épaules :

— Elles n'ont rien dit à ce sujet, mais elles sont très émues, l'une d'elles ne cesse de pleurer et parle de disparition...

Sur ces mots, il salua et sortit.

Hésitantes, intimidées par la présence redoutée de la police, les yeux rougis par les larmes, Antje Van Brouken et sa voisine, la veuve de l'inspecteur des postes, pénétrèrent dans le bureau un instant après.

Trambaeren se leva d'un bond, offrit des sièges à ces dames et leur demanda ce qui les amenait chez lui à cette heure tardive. Brox se tenait à l'arrière-plan et prenait des notes en sténo.

En suffoquant, souvent interrompue par un flot de larmes et des sanglots, Antje raconta la disparition de son mari Pieter.

L'inspecteur Trambaeren jeta d'abord un regard étonné à l'adresse de Brox qui, dans son coin, lui souriait d'un air effronté.

— Vous vous appelez Antje Van Brouken ? demanda-t-il au bout d'un moment. Vous déclarez que votre mari Pieter Van Brouken, caissier à la Caisse d'épargne, n'est pas rentré chez lui à 5 heures du soir et ne l'est pas encore à l'heure qu'il est ?

Antje sanglotante fit signe que oui.

— Mais il a quitté la Caisse d'épargne à l'heure habituelle, dit-elle en pleurant.

— Il n'y a aucune raison de vous inquiéter ! (Trambaeren tentait de rassurer cette petite femme et souriait légèrement). Peut-être a-t-il été retenu en chemin par des amis ou des connaissances, et votre mari se trouve-t-il à présent chez vous un peu éméché, attendant son dîner retardé...

Scandalisée, Antje leva les yeux et considéra l'inspecteur avec hostilité :

— Mon Pieter est incapable d'une telle conduite ! s'écria-t-elle en se levant. Je sens qu'il lui est arrivé quelque chose !

— Nous le saurons tout de suite ! affirma Trambaeren en s'emparant du téléphone. (Il composa un numéro et cria dans le récepteur bourdonnant) : Oui ! Ici l'inspecteur Trambaeren ! Avez-vous déjà reçu la liste des accidents de la journée ? Bien ! Très bien ! Voyez donc si vous n'y trouveriez pas un certain Pieter Van Brouken !

Pendant un moment, le silence régna dans le bureau.

Attentifs et chargés d'angoisse, les regards des deux femmes restaient attachés aux lèvres de Trambaeren. Finalement, une voix

croassa dans l'appareil et l'inspecteur fit un léger signe de tête :

— Merci ! C'était tout ! Rien ! dit-il lentement, votre mari n'a pas été victime d'un accident, il n'y a aucun procès-verbal le concernant.

— Mais il n'est tout de même pas rentré à la maison ! s'écria Antje désespérée en se retenant au dossier du fauteuil. (Elle sentait ses jambes se dérober sous elle). Il est tout de même quelque part !

L'inspecteur Trambaeren haussa les épaules :

— Y a-t-il eu une explication entre vous ? demanda-t-il.

— Non ! Nous ne nous querellions jamais, nous vivions heureux ensemble.

La veuve de l'inspecteur des postes approuva d'un signe de tête et soutint Antje vacillante.

— J'en puis témoigner, dit-elle en entourant d'un bras la jeune femme. Il n'y avait dans la vie de M. Van Brouken que deux amours : sa femme et son enfant ! C'était un fonctionnaire consciencieux, qui ne buvait pas, fumait avec mesure et ignorait toute passion. Il collectionnait les timbres-poste et allait au cinéma le dimanche.

Cette description du petit-bourgeois exemplaire Pieter Van Brouken éclaira d'un sourire fugitif le visage de l'inspecteur de police en même temps que s'installait dans son esprit le soupçon selon lequel un aussi raisonnable personnage ne pouvait manquer de rentrer chez lui sans avoir pour cela des raisons péremptoires. Il n'osait songer aussitôt à un crime, car Pieter Van Brouken n'était pas entouré d'ennemis, personne ne pouvait avoir intérêt à le tuer et il ne pouvait davantage jouer le rôle d'otage rémunérateur... Il ne restait donc comme éventualité que la fuite soigneusement préparée ou soudainement nécessaire.

Félix Trambaeren se mit à analyser logiquement la situation et cela avec la rapidité de l'éclair. Van Brouken étant caissier, on pouvait supposer qu'il avait envisagé avec effroi une revue générale de ses comptes, ayant parfois puisé dans la caisse afin d'offrir une robe à sa petite femme ou un jouet à son bébé, ce qui pouvait expliquer cette fuite irraisonnée. Soudain, Trambaeren se souvint que six semaines auparavant avait eu lieu une grande vente aux enchères de timbres-poste pour laquelle il avait dû envoyer cinq détectives afin d'en assurer la surveillance. Cette grosse veuve d'inspecteur ne disait-elle pas que Van Brouken collectionnait les timbres ? Peut-être était-il un collectionneur passionné et s'était-il procuré les goulden qui lui manquaient en les prélevant dans la caisse ? Mais il n'avait pas pu les restituer ensuite. C'était un motif suffisant et parfaitement banal.

Cependant, l'inspecteur n'osa pas faire part de ce soupçon à Antje Van Brouken. Tout à coup, cette petite femme sanglotante lui faisait pitié. Son désarroi et sa foi inébranlable en son Pieter lui semblaient trop forts pour être détruits par un simple soupçon. Il se leva donc et s'approcha d'Antje avec un geste réconfortant.

— Chère madame, vous n'avez aucune raison de vous désespérer dès à présent ! Peut-être que tout va s'expliquer : ce n'est qu'une innocente plaisanterie ! Avant que vingt-quatre heures se soient écoulées après la disparition d'une personne, la police n'a pas le droit d'intervenir s'il n'y a pas de preuves évidentes qu'il y a eu crime, ou un motif valable pour l'envisager. Si demain à 5 heures du soir votre mari n'était pas encore de retour, alors revenez me trouver, je vous prie. Entre-temps, je prendrai quelques renseignements.

Reconnaissante, Antje Van Brouken serra la main du policier. Celui-ci la raccompagna jusqu'au seuil en éprouvant une pitié sincère à son égard, puis il se tourna tout d'une pièce vers le coin où se tenait Ferdinand Brox, resté silencieux jusqu'alors.

— Qu'en dites-vous, Brox ? demanda-t-il. S'agit-il d'un mari volage ou la victime d'un meurtre ?

— Les fonctionnaires subalternes, mis à part ceux de la police, sont rarement assassinés, répondit Brox d'une voix paisible. Mais cet époux modèle n'est pas non plus sorti du droit chemin !

— Ainsi, comme je l'ai supposé tout de suite, il serait donc en fuite ! Motif : petits détournements de fonds !

Brox considéra son supérieur avec quelque surprise, puis il secoua la tête :

— Je n'y avais pas songé. Mes compliments ! Mais ce n'est pas mon sentiment ! Il me semble plutôt que nous avons affaire à un cas des plus rares dans l'histoire de la criminalité : il s'agit d'une disparition sans motif !

— Organisée par Van Brouken lui-même ?

— Oui.

— Ce serait alors un cas de schizophrénie, une question des plus complexes, un accident dû à une sorte d'hallucination ! s'écria Trambaeren. Vous croyez que Van Brouken serait un cas pathologique ?

— Je ne l'ai pas dit, répliqua Brox, mais considérez la vie menée jusqu'à présent par cet homme. Une vraie machine, d'une exactitude de robot. Même dans son intérieur, il ne relâche pas la régularité de

ses habitudes. Certainement, Van Brouken est très sensible et, malgré ses apparences de fonctionnaire impavide, extrêmement nerveux et bourré de complexes. Un petit choc extérieur qui libérerait l'un de ces complexes, et du coup son existence en serait profondément bouleversée.

Trambaeren avait écouté ces propos avec un intérêt évident. Pendant un instant, il y réfléchit intensément.

— Votre psychologie moderne a quelque chose qui frappe, dit-il au bout d'un instant. Reste à savoir si certains complexes sont assez forts pour amener un homme raisonnable à s'évaporer ainsi sans crier gare. Il me semble que c'est là une supposition d'une improbable hardiesse.

— Les complexes peuvent mener au meurtre, répondit Brox, gravement. Les passions cachées, endormies dans les individus sont formidables. Dans le cas de Van Brouken, nous ne devons négliger aucune possibilité. Commençons par le côté le plus rationnel de son cas : détournement de fonds.

Trambaeren répondit d'un signe de tête et décrocha le combiné du téléphone.

Le grand appareil policier se déclenchait.

Le lendemain, vers 6 heures du soir, Antje van Brouken se trouvait de nouveau assise en face de l'inspecteur Trambaeren. Cette fois, Ferdinand Brox se tenait à côté de lui, feuilletant un mince dossier.

— Entre-temps, nous avons recueilli tous les renseignements nécessaires, dit-il d'une voix presque attristée, et nous sommes obligés de reconnaître que nous n'avons pas fait un pas de plus. Les renseignements que nous avons reçus de la direction de la Caisse d'épargne sont très élogieux, les livres de comptes parfaitement tenus à jour et il ne manque pas un sou dans la caisse. Votre mari est apprécié de ses collègues et il est exact qu'il a quitté hier à l'heure habituelle le bâtiment de la Caisse d'épargne. De la Ridderstraat jusqu'à l'Uilenburg, il était même accompagné de deux de ses collègues jusqu'au moment où il a tourné dans la direction de la Heerengracht. Nous avançons donc à tâtons dans l'obscurité et nous ne voyons pas la raison qui expliquerait la disparition de votre mari.

Antje Van Brouken l'avait écouté avec un calme digne d'admiration. À présent, elle baissait la tête et se mettait à pleurer en silence.

— Mais un homme ne peut pas disparaître sans laisser de traces !

dit-elle entre deux sanglots. Il faut que vous le retrouviez, s'il a disparu... la police est faite pour ça !

La naïveté d'Antje émut les deux policiers. Brox se leva, alla chercher un verre d'eau et le lui tendit.

— Il faut avant tout garder votre calme, dit-il avec fermeté. Il s'agit de réfléchir, de garder la tête froide, et d'éviter de faire des démarches inutiles.

— J'ai déjà parlé à la direction de la police d'Amsterdam et à La Haye et j'ai obtenu l'autorisation d'entreprendre tout ce que l'on peut imaginer, annonça Félix Trambaeren. Ce cas m'a été confié personnellement. Il s'agit avant tout d'alerter le public, afin de découvrir où l'on a pu voir M. Van Brouken en dernier lieu. Nous devons relever ses traces et suivre chacun de ses pas ; nous en tirerons alors certainement des conclusions. Mais il nous faut pour cela une bonne photo de votre mari.

Antje fit un petit signe de tête et fouilla dans son sac à main d'où elle retira une photographie de Pieter Van Brouken. Les deux policiers se penchèrent aussitôt sur elle et virent un visage glabre d'une insignifiance typique, au sourire satisfait de fonctionnaire bien noté.

— Votre mari possédait-il des signes particuliers ? demanda Trambaeren. Par exemple, une cicatrice ? Une verrue ?

Antje répondit par un petit signe en essuyant ses larmes.

— Il avait une petite cicatrice dans le dos, à peu près sur l'omoplate gauche : il avait fait étant adolescent une chute de bicyclette au cours d'une randonnée et s'était blessé dans le dos.

— Une cicatrice ? Cela pourrait nous être une indication utile.

Suivit la description classique de la personne recherchée avec ses particularités dans les plus infimes détails, tous importants pour une identification. On prit note de ses signes personnels, son comportement habituel fut disséqué point par point jusqu'à ce que, aux yeux des deux policiers, apparut l'image d'un homme qui n'avait plus de mystère pour eux à part sa subite disparition.

— Je vous remercie de tout cœur, madame Van Brouken, dit enfin Félix Trambaeren au bout d'une bonne heure d'interrogatoire. À présent, retournez chez vous et ayez confiance en nous : nous tenterons tout ce qui sera en notre pouvoir. Si nous apprenons quelque chose, nous vous le ferons aussitôt savoir par l'un de nos collègues.

Après le départ d'Antje Van Brouken, les deux policiers furent pris

d'une activité fiévreuse.

On mit au courant tous les journaux d'Amsterdam.

Le signalement de Pieter Van Brouken fut transmis à toutes les imprimeries de la police.

Au bout d'une heure les machines ronronnaient déjà, imprimant de grands titres signalant la disparition.

La radio fut alertée et mise au courant. Aussitôt, elle interrompit les émissions en cours... mais rien n'y fit : malgré la radio et les journaux, Pieter Van Brouken demeura introuvable.

En revanche, vers midi, le lendemain, alors que Brox se trouvait seul, tandis que Trambaeren déjeunait dans le voisinage, une jeune fille se présenta. Elle déclara avoir vu la veille l'homme dont le journal reproduisait la photo et même lui avoir parlé, cela vers 4 heures et demie dans la Heerengracht près du jardin botanique.

Ferdinand Brox triomphait. Enfin une piste !

Il bondit sur la déposition de la jeune fille.

— Vous vous appelez Hendrikje Varens ? demanda-t-il aimablement. Sténotypiste de profession, âgée de dix-neuf ans, célibataire, habitant Amsterdam Bloemstraat 5 ?

— Oui, répondit la jeune fille, heureuse d'être tombée sur un policier aimable.

Tandis que sa peur de la police la quittait peu à peu, elle se mit à parler plus librement et avec plus de précision.

— Vous avez vu Pieter Van Brouken hier soir ? reprit Brox.

— Oui, dans la Heerengracht. Il était appuyé contre un arbre et semblait en proie à un malaise ou à un étourdissement... Je l'ai aidé à aller s'asseoir sur un banc.

Ferdinand Brox leva les yeux. Une lueur parut dans son regard.

— Vous dites qu'il paraissait avoir un étourdissement ? demanda-t-il en se penchant en avant, animé par un vif intérêt. Je vous en prie, efforcez-vous de vous rappeler le moindre détail de cette rencontre, tout indice peut éclairer l'étrange obscurité qui enveloppe ce cas. Quel était l'aspect de M. Van Brouken ? Avait-il l'air souffrant, malheureux, ou était-il accablé par la chaleur ?

— Non. (La jeune fille marqua une pause pour rassembler ses souvenirs). Il était pâle, très pâle, et il était aussi en sueur... oui... je l'ai mené jusqu'au banc et en chemin j'ai effleuré sa joue : c'était une sueur froide. On lit dans les livres que les mourants ont des sueurs

froides... mais je ne me souviens plus trop bien... je sais seulement que son contact m'a fait sursauter.

— Bien ! Fort bien ! (Brox prit quelques notes, transporté d'une joie frénétique). Des sueurs froides, des étourdissements... Qu'avez-vous remarqué d'autre ?

Mlle Varens, les yeux rivés au parquet, rassemblait ses souvenirs.

— Oui, dit-elle, au bout d'un moment, pendant lequel Brox avait analysé le cas avec une logique rigoureuse, oui, il s'est plaint d'un poids dans la nuque et il a dit exactement : *la chaleur ne me vaut rien !*

— Ah ! Avez-vous eu l'impression qu'il s'agissait d'une insolation ?

— Je ne sais pas, j'ignore ce que c'est qu'une insolation.

— Bien sûr, bien sûr.

Brox prit encore quelques notes. Avec une grande amabilité, il dicta à un policier accouru à son appel le procès-verbal de cette déposition qu'il poussa ensuite vers Mlle Varens. Celle-ci lut lentement le document qu'elle signa avec une gravité évidente.

Brox, rayonnant, serra la main de la jeune fille.

— Je vous remercie, s'écria-t-il, car je crois que votre déposition nous permettra de trouver au plus vite la solution du cas Van Brouken. S'il nous fallait compléter votre déposition, nous vous convoquerons.

Avec cette déposition commença pour Ferdinand Brox une série de chances qui illumina sa journée. Car à peine Mlle Varens avait-elle tourné les talons que l'agent de service introduisait d'autres témoins pour l'affaire Van Brouken.

L'un après l'autre, ils comparurent dans son bureau et signèrent le procès-verbal par lequel ils déclaraient sous serment avoir vu Pieter Van Brouken assis la veille au soir, entre 5 et 7 heures, sur un banc du jardin botanique ou appuyé contre un arbre, paraissant en proie à quelque malaise. Ils s'étaient éloignés sans remarquer davantage cet homme ; quelques-uns même l'avaient cru ivre.

C'étaient huit témoins de tous âges exerçant des professions variées.

La déposition de Mlle Varens fut ainsi confirmée à huit reprises.

Lorsque le dernier témoin fut parti, Ferdinand Brox respira, soulagé, s'adossa confortablement et ferma les yeux.

L'énigme était éclaircie, pas comme il s'y attendait, mais tout de même sur une base psychologique.

Lorsque Félix Trambaeren revint de son déjeuner, Brox déposa devant lui, en silence, les procès-verbaux. Surpris, secouant la tête, l'inspecteur lut les dépositions, puis il regarda Brox d'un air interrogateur.

— Et quelles conclusions tirez-vous de ces dépositions ? demanda-t-il à mi-voix dans le silence qui régnait.

— Pour moi, le cas est clair : du fait de complexes nerveux, crise aiguë et soudaine de neurasthénie, et suicide par le poison. Le poids dans la nuque dont parle Mlle Varens dans son déposition est symptomatique d'un empoisonnement par la strychnine.

Félix Trambaeren approuva cette version d'un signe de tête.

— Son cadavre ?

— Je suppose qu'il se sera levé de son banc, puis traîné jusqu'à un canal proche et enfin précipité à l'eau avec l'énergie de ses dernières forces.

L'inspecteur répondit de nouveau d'un signe, le visage grave.

— Mettez au courant sa malheureuse épouse, je vous prie, et vous annoncerez à l'inspecteur en chef que l'affaire Pieter Van Brouken est close : suicide ; motif : neurasthénie.

Ferdinand Brox prit le dossier et serra la main de Trambaeren :

— Nous pouvons nous féliciter, dit-il. (Son visage cependant restait anxieux). C'est un cas de suicide rapidement éclairci, mais aussi le plus étrange dont j'aie eu connaissance jusqu'à présent.

Les journaux du matin publièrent la solution de l'énigme Pieter Van Brouken en page régionale. Le suicide d'un petit fonctionnaire n'avait rien de particulièrement intéressant et ne regardait en fait que sa famille dans la peine. Les avis de recherche avec agrandissement photographique furent arrachés des murs où ils étaient placardés ou recouverts déjà d'autres affiches. Qui donc s'intéresse au visage souriant d'un petit caissier bien nourri ?

Les conversations s'emparèrent de nouveau du thème inépuisable offert par la grande inflation en Allemagne. Si les Allemands survivaient à l'année 1923, ils seraient sauvés, disait-on.

On ne se préoccupa pas davantage d'Antje van Brouken et du petit Fietje.

La direction de la Caisse d'épargne avait décidé, au cours d'une réunion extraordinaire, d'accorder à la jeune veuve une pension

totale, comme si Van Brouken était mort de mort naturelle, et cela en considération de son malheur particulièrement cruel et de sa situation singulièrement difficile.

Ainsi se trouva assurée l'existence de la mère et de l'enfant.

Il est vrai qu'on n'avait pas encore trouvé le corps du disparu, mais on ne pouvait guère l'espérer, car les canaux latéraux étaient pour la plupart étroits et profonds, les fonds s'étaient envasés et ne rendaient plus leurs victimes. La police avait bien sondé quelques canaux, mais sans succès.

L'affaire Van Brouken était close.

Neurasthénie ayant entraîné le suicide.

Eh oui... Pieter Van Brouken fut oublié.

Lorsque, en ce vendredi fatal, Pieter Van Brouken s'éveilla vers 7 heures du soir, il ne savait pas du tout où il était. Il se sentait reposé, frais, rempli d'une euphorie jamais éprouvée, comme s'il venait de renaître. Et lorsque tout étonné, il se leva de son banc et regarda autour de lui avec un sentiment de surprise plus vif encore, son corps se tendit, plein d'énergie, débarrassé de cette apathie dont son existence claustrée et trop régulière l'avait alourdi.

Ouvrant de grands yeux étonnés, il regarda de tous côtés et secoua la tête.

— Où suis-je donc ? se demanda-t-il à voix basse et, s'écartant du banc, il se dirigea vers la chaussée. Comment suis-je venu dans cette ville ?

Le soleil couchant jetait de longues ombres sur les canaux, l'air était encore chaud, mais le crépuscule estompait les contours et rendait les silhouettes des maisons imprécises et mornes.

De nouveau, Pieter Van Brouken regarda de tous côtés, considéra les passants, les numéros minéralogiques des autos, les affiches, les enseignes des magasins, et hocha la tête.

« C'est un pays étranger, pensa-t-il effaré. Comment suis-je arrivé ici ? ».

Il ôta son chapeau et se figea d'étonnement. Quel feutre impossible portait-il ? Où donc était son panama blanc ? Il parcourut du regard toute sa personne, vit son terne costume de laine grise peignée et tâta son corps avec une anxiété accrue.

Comment en était-il venu à revêtir ces vêtements étrangers ? Que signifiait tout cela ? Mais surtout : où se trouvait-il ?

Il enfonça sa main dans une de ses poches et en tira un portefeuille usagé, de cuir bon marché, et considéra d'un regard fixe le passeport qui s'y trouvait.

— Pieter Van Brouken, lut-il le souffle court, Amsterdam, Noordenstraat 5. C'est idiot ! Absolument idiot ! (Il examina le passeport sur toutes ses faces et son front se plissa). Comment cette pièce d'identité inconnue et ce costume étranger sont-ils en ma possession ?

Dieu du ciel, où donc était-il ?

Il salua avant d'interpeller un passant. Ce monsieur le regarda fort étonné, sourit, haussa les épaules, et lui répondit dans une langue étrangère aux résonances dures.

Pieter se détourna avec une excuse et posa la même question au passant suivant pour recevoir le même accueil : haussement d'épaules, réponse en un idiome rocailleux, incompréhensible...

Une angoisse infinie s'empara de lui : il avait été transféré dans un pays absolument inconnu, sans argent, ainsi qu'il en fit aussitôt la constatation, portant un costume qui n'était pas le sien, pourvu d'un passeport étranger !

Il descendit la Heerengracht au pas de course, jusqu'au Parktheater, et considéra les grands docks qui s'étendaient devant lui.

— Partout de l'eau ! se dit-il affolé, des canaux, des ponts, des bateaux, des maisons sur pilotis, un dock et au loin un port... où suis-je donc ?

À Venise ? Non, ce ne sont pas des Italiens qui traversent ces rues la-bas.

Copenhague ? Ce serait plus vraisemblable.

Amsterdam ? C'était la ville inscrite sur le passeport, mais quoi, Amsterdam ? Comment sans le savoir avait-il échoué à Amsterdam ?

— Il faut que j'aille au consulat ! dit-il à voix haute, conscient soudain d'avoir plus de courage en entendant sa propre voix. Il doit y avoir un consulat ici !

Poliment, il s'adressa au premier homme qui venait à sa rencontre et lui posa la question :

— Consulat du Portugal ? dit-il, espérant être compris. L'homme répondit d'un signe de tête et lui expliqua le chemin, toujours dans cette même langue étrangère. Mais constatant que son interlocuteur ne comprenait pas, il arrêta un taxi, lui donna l'adresse et fit signe à l'étranger de monter dans la voiture.

Van Brouken remercia poliment, pénétra dans le taxi qui s'arrêta bientôt dans une rue des faubourgs, devant une grande demeure au balcon de laquelle flottait le drapeau portugais au-dessus d'un écusson brillant.

Avec un soupir de soulagement, il fit comprendre par signes au chauffeur qu'il devait l'attendre et alla sonner impétueusement à la porte dont la vitre était décorée de paysages.

Il lui fallut attendre un moment avant qu'elle ne s'ouvre devant un

monsieur, sans doute un secrétaire qui sortait.

— Vous désirez ? demanda celui-ci poliment en jaugeant d'un regard surpris et critique ce visiteur singulièrement tardif.

— Il me faut avoir tout de suite un entretien avec M. le consul ! s'écria Van Brouken en avançant d'un pas. C'est urgent ! Des plus urgents !

Il fut conduit dans une sorte de salon d'attente et on le pria de s'asseoir. Surexcité, il se mit à marcher le long en large, tambourina des doigts sur les vitres des fenêtres, parcourut hâtivement le journal portugais sans en retenir le contenu puis recommença à arpenter la pièce.

Enfin la porte de la pièce contiguë s'ouvrit et le consul le pria d'entrer.

Dom Manolda était un homme de taille élancée aux cheveux gris. D'origine espagnole, il révélait dès le premier regard la dignité du patricien et l'ancienneté de sa maison. Les manières élégantes, mesurées, la parole feutrée, presque veloutée, il semblait incapable de manifester une émotion inconsidérée.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda-t-il.

— Je m'appelle Fernando Albez, répondit Van Brouken, haletant. Je suis le Dr Fernando Albez, de Lisbonne. J'habite Rua do Monte do Castello 12. J'ai été enlevé et transporté dans ce pays qui m'est totalement inconnu et je viens vous demander instamment de me venir en aide !

Dom Manolda considérait son visiteur d'un regard fixe. Peut-être pour la première fois de sa vie, il était indécis, ne sachant quelle réponse il convenait de faire.

— Enlevé ? dit-il à mi-voix, après une pause. Enlevé de Lisbonne à Amsterdam ?

— Ah ! C'est donc à Amsterdam que je me trouve ? (Surexcité, Van Brouken jeta son passeport sur la table et recommença à marcher de long en large) : Voyez ! J'ai trouvé ce passeport dans un ignoble vieux portefeuille ! Au nom de Van Brouken ! Comment prononcez-vous ce nom ? Qui est cet individu ? Et comment se fait-il que me voilà revêtu de ce costume affreux, coiffé d'un couvre-chef ridicule ? Je porte un panama et l'été, un complet de tussor blanc, jamais de tissus aussi grossiers ! Et puis, pas un sou dans mes poches, rien ! Je m'éveille – je me souviens m'être endormi dans une prairie dimanche dernier, au cours d'une partie de campagne – et je me réveille ici, à Amsterdam, détroussé et victime d'un rapt !

Le consul, médusé, s'assit dans son fauteuil et regarda Van Brouken avec effroi :

— Dimanche dernier, dites-vous, et nous sommes vendredi ! Vous avez dormi pendant cinq jours !

— Il faut qu'on m'ait assommé, puis maintenu dans un état léthargique ! (Il s'assit à son tour et prit une cigarette dans une boîte ouverte posée près de lui et l'alluma d'une main tremblante). Je devine d'après votre regard, monsieur le consul, que vous ne me croyez pas et que vous me prenez pour un escroc.

— C'est à peu près ma pensée, señor, répondit dom Manolda franchement.

— Je suis le Dr Fernando Albez, docteur en philosophie, homme de lettres, âgé de trente-cinq ans ! s'écria Van Brouken. Renseignez-vous, je vous en prie, par télégramme exprès à Lisbonne, afin de vous assurer que j'habite là-bas et voyez si l'on n'y a pas signalé ma disparition ! Il faut tout de suite faire la lumière sur cette affaire scandaleuse ! Mais je vois que vous ne me croyez pas ! (Van Brouken se laissa retomber dans son fauteuil et couvrit ses yeux de ses mains) : Mon Dieu, il faut pourtant que je parvienne à vous convaincre ! dit-il effondré. J'ignore comment je suis arrivé à Amsterdam, moi Fernando Albez...

Le silence régna un moment dans la pièce. Ce cas invraisemblable faisait perdre pied à dom Manolda lui-même. Enfin, après un long mutisme, il hocha la tête :

— C'est démentiel, murmura-t-il de sa voix veloutée, absolument impensable ! L'affaire la plus fracassante dont j'aie jamais entendu parler !

— Mais c'est vrai ! s'écria Van Brouken en assenant un coup de poing sur la table. C'est d'une vérité absolue !

Il plongeait sa main dans sa poche pour y prendre son mouchoir : c'est alors qu'il sentit le contact dur d'un objet, qui le fit hésiter, puis il sortit un petit paquet dont il défit le papier qui l'enveloppait. C'était un petit animal en caoutchouc, un singe qui pouvait piailler.

— Tiens ! Un singe ! cria Van Brouken furieux en jetant le jouet au consul. Un animal en caoutchouc et qui piaule ! Me voici dans des vêtements inconnus, avec les papiers d'un autre et je ne puis expliquer la raison de tout ceci !

Dom Manolda prit le portefeuille, le vida de son contenu et en examina les papiers.

— Vous êtes Pieter Van Brouken, dit-il avec un sourire ; selon ce passeport naturellement. D'ailleurs, vous ressemblez beaucoup, beaucoup à la photo !

— Mais c'est la plus énorme substitution imaginable ! Je suis Fernando Albez et l'on fait de moi un ridicule Van Brouken ! Qu'est-ce que c'est que ce type-là, au fait ?

— Un fonctionnaire de Caisse d'épargne.

— Un fonctionnaire de Caisse d'épargne ! rugit Van Brouken. Un fonctionnaire ! Moi, un fonctionnaire !

— Selon votre bulletin de paie, vous avez bénéficié ce mois-ci d'une augmentation de trente-cinq goulden, vous devez même être un fonctionnaire zélé.

— Arrêtez ! Monsieur le consul, je deviens fou !

Manolda poursuivit l'inventaire des papiers, puis il décrocha le téléphone. Il se fit mettre en communication avec la Caisse d'épargne et parla en hollandais avec le gardien de nuit de service. Il hocha plusieurs fois la tête en souriant et remplaça le combiné. Avec un sourire radieux, il se tourna ensuite vers son anxieux visiteur :

— Señor Albez, voici un petit coup de théâtre : il existe réellement un fonctionnaire de la Caisse d'épargne, Pieter Van Brouken, habitant avec sa femme Antje au n° 5 de la Noorderstraat, et il a un fils, Fietje, âgé d'un an et demi ; ce qui explique le jouet en caoutchouc que vous portez sur vous !

Van Brouken eut un rire amer et se sentit soudain mal à l'aise.

— C'est absurde ! dit-il à mi-voix, absolument absurde ! Il faudrait entrer en contact avec ce Van Brouken et lui demander où il a mis son passeport et son singe en caoutchouc !

— C'est ce que nous allons faire, répondit le consul avec détermination. Mais pour commencer, nous allons dresser procès-verbal de la situation, afin que je puisse entreprendre toutes les démarches à Lisbonne. En attendant, je vous prie d'être mon invité jusqu'à votre retour au Portugal. Votre cas, unique dans son genre, m'intéresse personnellement.

Van Brouken accepta cette offre et remercia ; il demanda seulement que l'on paye pour lui son taxi. Dom Manolda en chargea son secrétaire, puis il rédigea la déposition du Dr Fernando Albez, de Lisbonne, habitant Rua do Monte do Castello 12.

Puis il fit préparer une chambre pour son hôte, lui souhaita une bonne nuit en lui promettant d'agir aussitôt. Un domestique conduisit

Van Brouken jusqu'à sa chambre.

À peine Van Brouken avait-il quitté le bureau que dom Manolda demandait Lisbonne en urgence. Puis il relut le procès-verbal, hocha la tête et fut tenté, l'espace d'un instant, de rouler jusqu'à la Noorderstraat, afin de se renseigner au sujet de Pieter Van Brouken. Mais une répugnance inexplicable le détourna de cette idée, une voix intérieure qui lui disait que cette énigme recelait plus qu'un crime supposé.

Il attendit dans son bureau jusque tard dans la nuit.

Enfin, il eut la communication avec Lisbonne. Impatient et un peu févreux, dom Manolda décrocha le récepteur. Son ami le Pr Ricardo Destilliano était au bout du fil.

Puis d'étonnement, il faillit laisser tomber le récepteur : il existait réellement un Dr Fernando Albez, Rua do Monte do Castello 12...

Seulement celui-ci était mort deux ans auparavant d'un arrêt du cœur.

Pieter Van Brouken ou – ainsi que nous l'appellerons désormais – le Dr Fernando Albez dormait encore paisiblement dans sa petite chambre, tandis qu'au rez-de-chaussée dans son bureau, le consul dom Manolda parcourait le journal du matin et écoutait le communiqué de la radio, lesquels lui apprirent que les actions pétrolières de la Société Colombia étaient descendues de dix-sept points. L'inflation en Allemagne et la raréfaction des marchés d'exportation provoquaient une chute des prix qui devait mener à la catastrophe.

Le consul Manolda était un homme d'affaires de l'aristocratie. Né dans une maison noble, riche de grands dignitaires et pénétrée de vieilles traditions, le vent d'un nouvel ordre social l'avait poussé dans les bureaux d'une société portugaise d'armateurs, qu'il quitta rapidement grâce aux appuis de son influente et noble parenté, pour s'installer d'abord à Lisbonne, puis à Barcelone et enfin à Amsterdam, comme attaché commercial et intermédiaire important dans le domaine des exportations.

Ce dont il s'occupait en « gros », les négociations pour lesquelles il s'entremettait, n'avait jamais été vraiment précisé. En tout cas, il semblait disposer d'une grande fortune, car il avait acquis à Amsterdam une somptueuse demeure, n'avait point refusé la représentation de son pays, se rendait quatre fois l'an à La Haye afin de conférer avec l'ambassadeur. Il menait, dans l'ensemble, l'existence d'un riche et vertueux bourgeois, avait logé à l'Opéra et faisait chaque

année don d'une somme importante à la fondation de l'Orphelinat d'Amsterdam.

L'activité d'un consul est plus ou moins une charge honorifique. À part quelques dédommagements pour frais de représentation, cette situation est une représentation personnelle de votre pays, qui exige de vous un niveau de vie confortable. Tout eût marché pour le mieux, si dom Manolda n'avait pas engagé la moitié de sa fortune dans des spéculations boursières compliquées qui se révélèrent catastrophiques au bout de quelque temps, mettant ce noble personnage dans une situation pécuniaire périlleuse.

Alors Manolda se souvint de son vieil ami le Pr Destilliano à Lisbonne. On se rencontra à Marseille, on eut une conversation serrée et l'on s'en retourna au bout de deux jours avec la certitude d'être indissolublement liés pour la vie.

À compter de ce jour, le financier-consul Manolda parut améliorer sensiblement sa situation. Seulement, ses exportations voyageaient à présent par mer, au lieu d'emprunter les voies terrestres, et Manolda était souvent en déplacement afin de veiller au grain. Tout cela était on ne peut plus normal et explicable.

Nullement normal en revanche ni davantage explicable était le fait que le service de la lutte contre les stupéfiants, créé par la police criminelle d'Amsterdam, voyait la courbe de progression de l'usage des stupéfiants s'élever de plus en plus sur ses graphiques, tandis que le trafic de la cocaïne, de l'opium, de la morphine, devenait l'un des principaux soucis de la police d'État. Les toxicomanes d'Amsterdam se comptaient déjà par centaines, cependant que par des voies secrètes les stupéfiants se répandaient dans l'ensemble des Pays-Bas.

Le consul Manolda, voix écoutée du conseil supérieur des négociants, s'emportait chaque dimanche contre ce trafic démoniaque et réclamait la répression la plus dure ; mais inexorablement le « poison » se répandait en dépit des efforts de surveillance ; les autorités impuissantes agissaient à tâtons, dans le brouillard.

Le consul Manolda posa son journal et regarda le plafond.

Il se livrait à des calculs.

La baisse des actions pétrolières signifiait pour lui une perte de près de vingt mille goulden – somme gigantesque si on les convertissait en pesos, car sa banque argentine lui avait servi d'intermédiaire dans cette affaire. Il fallait que cette perte fût couverte d'une certaine manière par ses transactions en matière d'exportation, s'il ne voulait pas que le labeur de longues, périlleuses et rudes années s'achève sur un fiasco. Lorsque, la veille au soir, il avait téléphoné à

son ami Destilliano au sujet de ce fou de Pieter Van Brouken, il avait prémonitoirement fait allusion à une manœuvre de cette sorte. Et le professeur avait accepté de se rendre aussitôt à Amsterdam par avion, afin de parer à une situation désespérée en même temps qu'il rencontrerait le remarquable Dr Fernando Albez, mort voici deux ans, et s'entretiendrait avec lui.

Tout cela rassurait un peu dom Manolda, mais dans son for intérieur subsistait une inquiétude, une incertitude qui le privait de son assurance habituelle. La brusque réapparition d'un « compatriote » mort – ne fût-il qu'un escroc hollandais – n'était pas plus rassurante que l'indication précise de sa prétendue demeure de Lisbonne. Car la maison de la Rua do Monte do Castello se trouvait elle-même en relation étroite avec les affaires tenues secrètes par dom Manolda et le Pr Destilliano.

Cet hôte étranger, muni du passeport de Pieter Van Brouken, finissait par angoisser Manolda.

Que savait-il de la Rua do Monte do Castello ?

Tout cela signifiait-il une tentative d'extorsion de fonds ?

Il était grand temps que Destilliano vienne à Amsterdam. En tout cas, on garderait l'homme entre quatre murs tant que ses intentions ne seraient pas éclaircies et toutes les précautions prises à son égard.

Qu'il fût Fernando Albez ou Pieter Van Brouken, il ne quitterait pas le consulat ! Dom Manolda se leva et sonna son secrétaire.

— Si le Dr Albez est déjà levé, priez-le de me rejoindre, dit-il sur le ton familier et bienveillant qui lui était habituel, j'ai quelque chose d'important à lui apprendre.

Le secrétaire s'inclina et sortit rapidement du bureau. Au bout de quelques minutes, il revint accompagné de Pieter Van Brouken-Albez et referma discrètement la porte derrière lui.

— Des nouvelles de Lisbonne ? demanda Albez en prenant place dans le fauteuil qui lui était offert. Pour commencer, bonjour señor consul !

Mandela remercia d'une inclination et lui offrit une cigarette.

— Vous tombez juste, commença-t-il. J'ai des nouvelles de Lisbonne. Une éminente personnalité vient de prendre l'avion afin de vous identifier ici même !

« À présent, il va s'effondrer, pensait Manolda. S'il est un aventurier, c'est sa fin ! ».

Intrigué, il observait Van Brouken et s'attendait à le voir pris de panique.

Mais rien de tel ne se produisit, au contraire !

Le Dr Albez s'adossa avec un soupir de soulagement et alluma sa cigarette d'une main qui ne tremblait pas.

Il souriait d'un air satisfait.

— Enfin, dit-il, tout va s'éclaircir !

— Assurément, répondit Manolda.

— Et qui est cette personnalité ?

Le consul hésita un instant, puis il dit précipitamment :

— Le Pr Ricardo Destilliano !

— Ah ! (Le Dr Albez leva un regard plein d'intérêt). Mon voisin ? Le vieux médecin ? Vous ne pouvez trouver meilleur témoin !

Un frisson courut le long de l'épine dorsale de Manolda. Ce type devenait non seulement inquiétant, mais décidément dangereux. Les morts qui ne sont pas vraiment morts et qui resurgissent, voilà qui s'est déjà vu, mais lorsque Destilliano déclarait qu'Albez était mort deux ans auparavant, c'était exact sans restriction.

« Voilà un type des plus malins », pensa Manolda, les dents serrées.

Mais il ne se départit pas de ses bonnes manières et poursuivit la conversation de sa voix veloutée.

— Je crois aussi que demain ou après-demain, nous y verrons plus clair, dit-il de manière ambiguë. Jusque-là, je vous prie d'être mon hôte.

Le Dr Albez remercia d'un sourire :

— Il le faut bien ! Où irais-je sans argent ? lança-t-il sarcastique. Mais lorsque je serai rentré à Lisbonne, vous n'aurez pas à vous plaindre de ma juste reconnaissance.

« Satan, pensait Manolda, ta politesse est si parfaite qu'elle l'est trop à mon gré pour être de bon aloi ».

Mais à voix haute, il répondit aimablement :

— Mais je vous en prie, docteur Albez ! Votre cas est tellement extraordinaire que c'est pour moi une satisfaction personnelle de vous recevoir ! Si vous aviez un désir particulier, je m'efforcerais de le satisfaire.

Le Dr Albez fit glisser son regard le long de sa personne et tâta le tissu de son costume :

— Des souhaits, dites-vous ! Mais des milliers ! D'abord, je voudrais me débarrasser de cet affreux vêtement et puis encore... un peu de linge frais, et puis... voyez-moi ces chaussures !

« Coquin ! pensait Manolda, tout en gardant le sourire. Est-ce que le chantage commence déjà ? Tu t'y connais, mon garçon ! D'abord ce qui se voit, ensuite ce que l'on empoche ! Tu t'habilles à mes frais et tu prends la clef des champs ! Mais nos affaires valent bien la dépense occasionnée par des vêtements neufs ! Tu as du flair ! ».

— Je vais tout de suite commander des costumes neufs et du linge de corps ! dit-il à haute voix. Et j'espère que vous serez content !

Albez balançait la tête et sa bouche eut un pli critique :

— Je suis on ne peut plus difficile en fait de sous-vêtements et il me les faut choisir moi-même. Le mieux sera que je m'occupe de ce choix. Naturellement, cela ne vous occasionnera aucun frais, car je vous enverrai l'argent dès que je serai arrivé à Lisbonne ! (Il eut un sourire amer) : Je dois malheureusement vous prier de me faire crédit pour un peu de temps...

« Tiens, tiens ! pensa Manolda, les choses en sont donc là ! De l'argent liquide, puis la poudre d'escampette ! Non, mon garçon, tu ne sortiras pas de la maison avant que Destilliano ait pu te flairer ! Ta hâte est un peu trop évidente ! ».

— Je ne vous conseillerais pas, commença le consul sur un ton courtois, de quitter la maison en ce moment. La situation inquiétante qui provoqua votre venue à Amsterdam contre votre volonté comporte encore sans doute des dangers ignorés. Vous comprendrez donc que, en tant que consul de votre pays et du mien, sous la protection duquel vous vous trouvez, je ne saurais vous autoriser à vous exposer à ces périls. Faites donc confiance au goût de mon secrétaire, qui est excellent.

Le Dr Albez parut hésiter d'abord, puis il céda aux arguments du consul et acquiesça.

— Quand cesserai-je d'être aux arrêts dans ma chambre ? demanda-t-il sur un ton de plaisanterie.

— Dès que le Pr Destilliano vous aura identifié. Je suis convenu avec lui par téléphone qu'il se portera garant de vous et vous ramènera aussitôt à Lisbonne.

— Je ne sais comment vous remercier, répondit Albez ému. (Il se

leva et serra la main de Manolda décontenancé) : Je parlerai de vous avec beaucoup de louanges dans la presse de Lisbonne !

Le consul pâlit légèrement et répondit faiblement à la poignée de main prolongée d'Albez.

« Franc coquin ! pensait-il. Canaille ! Je serais charmé de t'étrangler entre ces quatre murs et te laisser ensuite couler au fond d'un canal ! ».

Mais il sourit de nouveau et, jouant le rôle d'un hôte touchant de cordialité :

— Puis-je faire encore autre chose pour vous ? demanda-t-il aimablement.

— Quelques livres, je vous en prie, demanda Albez sur un ton de prière, je ne voudrais pas être importun et je ne quitterai pas ma chambre. Les livres sont le meilleur recours contre l'ennui et l'attente.

Manolda approuva d'un signe :

— Je possède quelques ouvrages remarquables. Quelles sont les questions qui vous intéressent : la criminalité, le droit ?

Le Dr Albez eut un geste d'effroi :

— Surtout rien de compliqué ! Un bon roman bourgeois, peut-être une aventure de cape et d'épée, mais de préférence le récit d'une vie de médecin ; c'est ce que je lis le plus volontiers.

Manolda pensa au Pr Destilliano et se mordit les lèvres :

« Salaud, pensait-il, je te revaudrai tes flèches empoisonnées ! ».

— Je vous fais tout de suite monter un choix d'ouvrages, répondit-il, débordant de bienveillance. (Puis il accompagna le Dr Albez jusqu'à la porte de sa chambre) : Votre retraite n'est pas vaste, mais je la crois reposante et gaie.

— Oh ! Oui, répondit Albez en entrant dans sa chambre. Surtout, mon cher consul, que ma présence ne vous gêne en rien.

— Elle ne me gêne pas le moins du monde, lui assura le consul, en refermant la porte.

Tandis que le Dr Albez parcourait un journal portugais vieux de quelques jours, il lui sembla que de l'autre côté de la porte on avait tourné deux fois la clef dans la serrure. Mais il ne se donna pas la peine d'aller voir s'il était enfermé.

Que signifiait tout cela ?

Il ne demandait que son droit. Il voulait retourner au Portugal. À Lisbonne, dans la Rua do Monte do Castello 12.

Tout habillé, il s'étendit sur le lit et poursuivit la lecture du journal.

Au bout d'une heure à peu près, il entendit le moteur d'une auto mis en marche dans la cour.

Le consul Manolda partait pour l'aérogare d'Amsterdam.

Le Pr Destilliano allait y atterrir.

Le professeur, un sexagénaire de taille moyenne, d'aspect soigné, au visage légèrement fripé d'intellectuel, jugea d'abord inutile de voir en personne le mystérieux Dr Albez, mais il se fit raconter par le consul toute l'affaire, dans ses moindres détails.

Assis dans un grand fauteuil de la bibliothèque, il resta les yeux baissés sur ses longues mains étroites de médecin pendant tout le récit de son ami. Sans l'interrompre, il l'écouta, puis il leva les yeux en hochant légèrement la tête :

— Cette affaire est plus que mystérieuse, dit-il d'une profonde voix de basse qui s'accordait mal au reste de sa personne. C'est une véritable mystification ! Car j'ai soigné en son temps le Dr Fernando Albez.

— Quoi ? (Manolda dévisageait Destilliano d'un regard effaré).

— Oui, pour une angine de poitrine caractérisée. Détérioration organique des coronaires. Je ne lui donnais plus que deux ans de vie et, comme tu le sais, il est mort un an et demi après, en 1921, d'une apoplexie, au cours d'une partie de campagne. J'ai moi-même constaté les causes de son décès, signé le permis d'inhumer et j'ai assisté à son enterrement !

— C'est donc à une grossière supercherie que ce type se livre à nos dépens ? s'écria le consul énervé. Prends garde, ça finira par un chantage !

Le Pr Destilliano hocha la tête, ne paraissant nullement partager l'opinion de son ami :

— Un chantage n'est possible que s'il sait quelque chose. Si c'est le cas, il n'a nul besoin de se fourrer dans la peau du défunt Albez, il peut aussi bien agir en tant que Pieter Van Brouken. Je ne vois dans tout ça rien de logique.

— Mais il connaît la Rua do Monte do Castello 12 ! répliqua Manolda désespéré.

— Il le faut bien, reconnu Destilliano avec un petit mouvement de tête, car le Dr Albez a habité cette maison jusqu'à sa mort... Ce qui ne veut pas dire qu'il sait ce qu'elle contient !

— Mais un homme ne prend tout de même pas le nom d'un mort s'il n'a aucune raison pour cela ! s'écria le consul. Il n'y a qu'un fou pour agir ainsi !

— Admettons qu'il soit fou, alors que faire ?

— Il est beaucoup trop équilibré pour ça ! Tu devrais le voir et lui parler, il n'a pas le comportement d'un dément !

Le Pr Destilliano réfléchit un moment. Sous ses épais sourcils, ses yeux se plissèrent.

— Qui est en réalité ce Pieter Van Brouken, dont il détient le passeport ? demanda-t-il lentement.

— Un petit caissier de Caisse d'épargne, impeccable, correct, honnête, un père de famille qui achète des singes en caoutchouc pour sa progéniture, un type humain tout à fait courant. Sûrement incapable d'un crime qui l'obligerait à se cacher sous un autre nom. Et puis ce qui domine encore tout le mystère : comment un petit fonctionnaire néerlandais peut-il parler si parfaitement le portugais et sans le moindre accent ?

Destilliano dut reconnaître que cette question constituait le plus lourd de tous les mystères de cette affaire qui, d'ailleurs, devenait absolument captivante et piquait sa curiosité.

— Une chose est certaine, reprit-il. Il n'est pas le Dr Fernando Albez. Peut-être n'est-il pas non plus Pieter Van Brouken. Il faudrait donc que son identité véritable soit celle d'un troisième personnage qui, par ce stratagème d'un raffinement extrême, entend prendre le large sans difficulté. Il serait bon de se mettre en relation avec le véritable Pieter Van Brouken. A-t-il le téléphone ?

— Je ne sais pas.

Le consul feuilleta aussitôt l'annuaire. Finalement, il leva les yeux et secoua la tête :

— Il n'a pas le téléphone.

— Peut-être pourrait-on téléphoner à un voisin dans la maison ? insista Destilliano entêté.

Manolda parcourut la liste des habitants du même immeuble :

— Voilà ! Noorderstraat 5. Wilhelmine Baaerehens. Veuve. № 1779 !

Destilliano eut un petit geste encourageant. Une curiosité juvénile semblait le galvaniser.

— Appellons toujours cette dame et demandons-lui si M. Van Brouken n'aurait pas perdu son passeport.

Manolda composa le numéro et attendit. Une voix de femme se fit entendre et il demanda M. Van Brouken à l'appareil. Puis il s'assit, terrifié, en fixant le professeur avec une expression hagarde, balbutiant des excuses dans le récepteur. Puis il raccrocha.

— Ricardo..., bredouilla-t-il comme s'il ne parvenait pas à croire ce qu'il venait d'entendre. Je deviens fou, je crois : Pieter Van Brouken a disparu depuis hier soir, 5 heures, sans laisser de traces !

Destilliano se leva d'un bond :

— Quoi ! s'écria-t-il, disparu ! Mais à quelle heure ce Dr Albez a-t-il fait son apparition chez toi ?

— Hier soir à 7 heures.

— Le Dr Albez est donc Pieter Van Brouken !

— Oui.

— Et tout petit fonctionnaire qu'il est, il parle le portugais à la perfection ?

— Oui, et même il connaît la Rua do Monte do Castello 12 !

— Le mystère est à présent complet ! (Destilliano s'assit lourdement et considéra Manolda intensément) : Cette affaire devient tout de même un peu angoissante !

Le consul essuya avec son mouchoir la sueur qui inondait son front et haussa les épaules dans un geste d'impuissance :

— Que faire ? demanda-t-il désespéré. Dois-je livrer ce type à la police ?

Destilliano leva vivement la main en secouant la tête énergiquement :

— Ce serait la solution la plus bête ! Si l'on admet que ce Pieter Van Brouken sait vraiment quelque chose à notre sujet, nous serons fichus si nous le livrons. Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est pourquoi il agit ainsi ! En tout cas, il nous faut jouer le jeu jusqu'à ce que nous ayons l'occasion de lui clouer le bec.

— Tu vas lui permettre de te faire chanter ? demanda Manolda surpris.

Destilliano eut un rire muet et choisit dans un étui de lézard doré

un havane clair qu'il coupa selon les règles et alluma.

— Imagine, reprit-il, si ce gars-là me plaît, que je l'emmène à Lisbonne. Comme, de toute façon, il passe pour disparu, son absence ne se remarquera pas. Si à Lisbonne il me gêne par trop, je le ferai transporter à notre relais de Las Palmas et si, là-bas, il nous embête – il envoya de beaux anneaux de fumée au plafond – il nous restera encore d'autres moyens... par exemple, aux alentours de Las Palmas et de Ténériffe, on a vu récemment des requins.

Le consul sentit la chair de poule hérissier sa peau. L'assurance sinistre de son ami le faisait frissonner d'horreur.

« Dire que c'est là un des médecins les plus respectés et admiré du Portugal, se dit-il, et nul ne sait que son nom recouvre la mort aux multiples visages : cocaïne, morphine, opium... ».

— Le mieux serait que tu examines toi-même ce sale oiseau, dit-il à haute voix, je vais le faire appeler.

Mais Destilliano fit un geste de refus et s'adossa avec une satisfaction visible.

— Ça peut attendre, dit-il. Je préfère ne pas me gâcher cette belle journée. Un vol aussi long coupé de nombreux atterrissages n'est déjà pas une partie de plaisir. Gardons cette agréable explication pour demain. D'ailleurs, je crois que nous avons à discuter de deux questions importantes. Tes actions pétrolières m'inquiètent vraiment. Et puis je voudrais aller ce soir même à l'Opéra. J'ai vu à l'aérogare que l'on y donne le *Trouvère*...

Manolda répondit d'un signe et posa devant son ami un flacon de cognac, puis il appela son secrétaire et le chargea de demander sa loge pour le soir même. Enfin il alla encore chercher dans la cave deux bonnes bouteilles de vin du Rhin, et fit tout son possible pour oublier Pieter Van Brouken pendant quelques heures et s'intéresser aux projets d'affaires pour lesquelles le Pr Destilliano proposait Anvers comme port de débarquement.

Se faisant violence, dom Manolda s'arracha donc à ses préoccupations qui tournaient autour de Pieter Van Brouken et suivit l'exposé de son ami. Mais il ne put se débarrasser de l'angoisse qui l'obsédait, l'accablait.

Et à l'arrière-plan de toutes ses pensées, cette question le rongait :

Comment Van Brouken en est-il venu à connaître le nom du Dr Albez ?

D'un poing exaspéré, dès le lendemain matin le consul dom Manolda tambourinait contre la porte de son ami.

Il lui fallut attendre un long moment que le Pr Destilliano se lève et passe une robe de chambre. Puis il passa une tête étonnée dans l'entrebâillement de la porte, mais Manolda ouvrit celle-ci toute grande, bondit dans la chambre et lança sur le lit un paquet de journaux du matin. Enfin, il se laissa tomber dans un fauteuil et essuya la sueur de son front.

— Lis-moi ça ! lança-t-il. Tous les journaux en sont pleins ! Quant à la radio, elle en parle en permanence... et partout ce sont d'énormes manchettes : « Pieter Van Brouken a disparu », et puis sa photo, là... (Il désigna un journal) : C'est le visage même de notre énigmatique et nouveau Dr Albez !

Destilliano, que cette nouvelle n'arracha pas à son calme, examina la photographie, puis déposa le journal :

— Aucune ressemblance avec le défunt et véritable Dr Albez ! conclut-il d'un air pensif. Si c'est ton homme, celui-ci est certainement le Pieter Van Brouken recherché.

— Mais il parle le portugais !

Le professeur lui-même n'avait rien à opposer à cet argument tranchant. Il considéra, l'air toujours pensif, l'image de Van Brouken tout en enfonçant une main dans son abondante chevelure blanche :

— Peut-être ce Van Brouken menait-il une double vie... Depuis combien de temps est-il employé à la Caisse d'épargne ?

— Le journal dit sept ans !

— Et quel âge a-t-il ?

— Trente-cinq ans.

— Hum... Il est donc entré à la Caisse d'épargne à vingt-huit ans. (Destilliano leva les yeux) : Et que faisait-il auparavant ?

— On l'ignore... du moins moi..., reconnut le consul. Tu crois qu'il pourrait avoir vécu auparavant au Portugal ?

— On peut tout supposer... je ne pourrais d'ailleurs expliquer autrement sa connaissance de la langue et des lieux. En tout cas, je vais maintenant voir ce gars-là.

Il fit une rapide toilette, s'habilla et se rendit avec Manolda dans la bibliothèque. Le secrétaire fut aussitôt chargé par le consul de prier le Dr Albez de descendre.

Peu après, on frappa à la porte et le mystérieux étranger entra à

grands pas. Destilliano s'étant placé contre le battant, il ne le vit pas tout de suite, aussi s'élança-t-il tout droit vers dom Manolda. Il semblait en proie à une grande surexcitation.

— Señor consul, s'écria-t-il hors de lui, que signifie la manière dont je suis traité ? J'exige une explication ! On m'enferme comme un criminel, on me nourrit par le moyen d'un monte-plats et l'on ne se soucie nullement de moi pendant près de vingt-quatre heures ! Je ne suis pas habitué, en tant qu'universitaire, à de telles façons !

Dès les premières paroles du nouveau venu, le Pr Destilliano avait sursauté. À présent, il fixait, hagard, le dos de l'inconnu. Cette voix, ces inflexions, ce langage châtié, cette attitude, les gestes des mains... il connaissait toutes ces particularités pour les avoir vues, entendues, pendant des années. Tout cela était comme calqué sur le Dr Albez, mort voici deux ans.

Destilliano passa sa main sur ses yeux comme pour en écarter une vision. Mais l'image ne s'effaça pas et la voix très personnelle du Dr Albez continuait à égrener ses griefs :

— Vous m'avez retenu sous le prétexte que vous alliez faire venir ici pour témoigner mon vieil ami le Pr Ricardo Destilliano.

À ces mots, Destilliano sentit une secousse électrique ébranler tout son rêve. Frémissant d'émotion, il se leva et adressa au consul des signaux désordonnés.

— Oui, il devait venir par avion ! Ma patience est à bout ! On m'a détroussé et enlevé, je veux maintenant rentrer à Lisbonne ! Où est le Pr Destilliano ?

— Ici.

Avant que Manolda eût pu répondre, le professeur avait jeté ce cri et s'approchait d'un pas.

Virant sur ses talons, le Dr Albez se retourna. Un bref regard, puis une lueur éclaira son visage : les bras tendus, il se précipita vers le savant, dont il saisit les mains moites et molles.

— Mon cher professeur ! s'écria le Dr Albez au comble de la jubilation. Enfin vous voici ! Je vous en prie, venez-moi en aide ! Il me semble qu'ici on ne veut pas me croire !

Destilliano cligna des yeux, luttant pour retrouver son assurance, cherchant ses mots. Il voyait un visage totalement inconnu qui s'exprimait avec la voix du Dr Albez, un visage dont on avait vu l'image dans le journal et qui était celui d'un certain Pieter Van Brouken. Le Dr Albez, mort deux ans auparavant, avait des cheveux

noirs bouclés et un nez d'aigle à la courbe hardie. Il voyait devant lui le pâle visage d'un fonctionnaire et la chevelure terne d'un homme de petite condition. Par contre, cette voix tellement familière, ce timbre légèrement nasal, ce portugais merveilleusement cadencé, ces gestes si connus...

Le Pr Destilliano avala sa salive, affolé, en regardant fixement l'inconnu.

— Mon cher Albez, bégaya-t-il, tandis que Manolda ouvrait de grands yeux, se prenait le front dans les mains et se laissait tomber dans le fauteuil placé derrière son bureau. Comment se fait-il que vous soyez venu à Amsterdam ?

Le Dr Albez, heureux d'être enfin reconnu, laissa libre cours à un flot tumultueux de considérations concernant son aventure sans exemple, ce qui acheva de dérouter le professeur.

— Sur un banc, songez donc ! Sur un banc au bord d'un canal ! C'est là que je me retrouvai ! s'écria le Dr Albez avec passion. Et revêtu de vêtements que je n'ai jamais portés, avec un faux passeport et un singe en caoutchouc dans la poche de mon veston ! Une aventure qu'on ne trouverait pas dans le plus invraisemblable des romans ! Et moi qui ne me doutais de rien ! Dimanche dernier, étendu dans l'herbe, je me suis assoupi et je me réveille à Amsterdam !

Destilliano sentait une onde glacée parcourir son épine dorsale. Il était comme gelé et, d'effroi, sembla se recroqueviller.

Deux ans auparavant, le Dr Albez mourait d'un arrêt du cœur tandis qu'il sommeillait couché dans un pré, lors d'une partie de campagne dominicale.

Incapable de répondre, Destilliano retomba assis dans son fauteuil, les yeux rivés à son interlocuteur.

« C'est un escroc ! criait une voix en lui. Un escroc génial ? Ou un fantôme ? Ou serais-je devenu fou ? Mais Manolda aussi me regarde effaré, serait-il fou à son tour ? Car il a la même voix... mais oui, c'est bien la voix du Dr Albez... et il a ses gestes... et puis il me connaît, voilà le plus effrayant... il me connaît ! ».

Soudain une idée fusa à travers le cerveau de Destilliano où la clarté revenait peu à peu. Le médecin se réveillait en lui, le célèbre médecin de Lisbonne, et comme il poursuivait cette pensée subite, il respira, soulagé, et se sentit libéré de l'emprise de cet inconnu.

« Ce doit être ça, dit-il : il n'y a qu'une conclusion admissible, si aberrante et mystérieuse qu'elle puisse paraître aux milieux scientifiques... Ce ne peut être que ce phénomène... qui se manifeste

une ou deux fois par siècle, parmi deux milliards et demi d'humains ! ».

Le scientifique en lui se mettait au travail. Ce cas mystérieux commençait à se dévoiler à ses yeux. D'une clarté extrême, la terrifiante vérité lui apparaissait, libérée des brumes de l'inexplicable.

Afin de vérifier son brusque diagnostic, il se leva dans un élan d'amabilité et frappa de la main l'épaule de son ami :

— Mon cher Albez ! s'écria-t-il. Votre voyage involontaire prendra fin bientôt ! La semaine prochaine, nous retournerons à Lisbonne par avion, alors vous vous mettrez à votre bureau et vous écrirez à partir de votre histoire un roman d'aventures passionnant. Quel était donc le titre de votre dernier ouvrage ?

Le Dr Albez souriait avec un peu d'amertume :

— Mais, mon cher ami, je crois vous avoir offert ma dernière œuvre ! Elle s'intitulait : *Les nuits d'Alcantara*.

Destilliano répondit d'un signe de tête comme s'il cherchait à se remémorer quelque chose. Il connaissait naturellement le titre du dernier ouvrage publié par le professeur, et cette réponse ne faisait que confirmer ses suppositions fantastiques.

Le consul Manolda, qui ne savait pas ce que tout cela signifiait, restait affalé dans son fauteuil d'où il suivait la conversation d'un regard plutôt stupide.

— Ce dernier dimanche, je vous avais invité, reprit Destilliano, mais vous avez préféré votre prairie à mon café.

Le Dr Albez eut un geste de souriante dénégation :

— Pas du tout ! Le matin même, j'ai d'abord visité la basilique Santa Maria et la merveilleuse église gothique do Carmo. Car il me faut un décor religieux pour mon prochain ouvrage. Je n'arrivais d'ailleurs pas à faire un choix ; finalement, je me décidai pour l'extraordinaire sanctuaire de marbre S. Roque et je m'en allai ensuite flâner dans le Chiado et le Terreiro do Paco, rencontrai un ami dans un café de la Rua da Prata, qui m'invita à déjeuner. Ainsi vont les choses : il est difficile de se libérer aussitôt après un repas, il faut bien rester encore une petite heure par politesse. Ensuite je rentrai chez moi en coupant à travers champs dans l'intention de me rendre chez vous, mais le déjeuner avait été si plantureux que je m'étendis dans l'herbe pour une petite sieste et... je me suis éveillé ici, à Amsterdam !

Le Pr Destilliano avait hoché la tête à plusieurs reprises. Ce récit s'accordait parfaitement avec les événements qui avaient eu lieu deux

ans auparavant. Seule, la dernière partie ne concordait pas : le Dr Albez ne s'était pas réveillé à Amsterdam, car il était mort d'un infarctus dans un champ et on l'avait inhumé solennellement trois jours après.

La théorie de Destilliano devenait peu à peu réalité. De son œil sans cesse aux aguets, le médecin observait l'étranger avec pénétration. Mais que ce fût dans son regard ou ses jeux de physionomie, il ne découvrait rien de suspect ni aucun symptôme de maladie. Cela ne fit que fortifier son opinion. Et ce fut avec une cordialité accrue qu'il passa son bras sous celui d'Albez :

— Notre consul aura certainement la générosité de nous régaler d'une bonne bouteille pour célébrer ces retrouvailles et votre rétablissement ! lança-t-il joyeux. Qu'en pensez-vous, Manolda ? dit-il en adressant au consul désarmé un clin d'œil malicieux.

Le négociant accoutumé aux tours de passe-passe, dominant sa surprise, répondit par un sourire :

— Mais bien volontiers, dit-il de sa voix veloutée. À présent que tout est expliqué, que les bouchons sautent ! Je m'en vais moi-même choisir à la cave ma meilleure bouteille !

Rapidement, comme s'il s'enfuyait, il sortit de la pièce. Dans le couloir, il essuya d'une main tremblante ses cheveux mouillés de sueur.

— Serions-nous tous devenus fous ? balbutia-t-il. Destilliano reconnaît comme étant le Dr Albez un homme totalement inconnu, et cet inconnu est en réalité Pieter Van Brouken qui a disparu de sa famille, mais qui parle le portugais ! (Il secoua la tête) : Le monde est frappé de démence ! marmonna-t-il. Mais le plus fou me semble bien être Destilliano !

Tandis qu'il se dirigeait vers la cave, il eut encore une lutte à soutenir.

Son secrétaire vint à sa rencontre et lui fit remarquer que son invité de la veille n'était nul autre que le Pieter Van Brouken que l'on recherchait. Il l'avait aussitôt identifié grâce à la photo publiée par le journal.

Manolda le traita de fou en proie à des hallucinations et le menaça de lui donner aussitôt son congé s'il osait dire en public un seul mot concernant la présence d'un invité au consulat. D'ailleurs, il n'avait pas à se soucier d'une vulgaire communication de presse !

Abattu, mais en proie à des sentiments de révolte, le secrétaire s'éloigna.

Ce fut une soirée gaie, assez bruyante et des plus cordiales ; c'est ainsi que Manolda, le Pr Destilliano et le Dr Albez célébrèrent leur réunion.

Le vin était exquis, le repas apporté d'un hôtel voisin excellent et la bonne humeur régnait sans partage.

Comme de vieux amis, ils raccompagnèrent le Dr Albez jusqu'à sa chambre, puis ils s'assirent de nouveau dans la bibliothèque, pour une petite heure de tête à tête.

— Excuse-moi si je suis assez bête pour ne plus m'y retrouver, lança Manolda sarcastique lorsqu'ils se trouvèrent seuls. Ainsi, Albez n'est pas mort voici deux ans.

— Si ! lança Destilliano dans un rire, avalant une bonne gorgée de vin. C'est moi qui ai établi le permis d'inhumer !

— Mais le Dr Albez est à présent ici, à Amsterdam ?

— Non. Le Dr Albez est Pieter Van Brouken !

Manolda dévisagea son ami :

— L'un de nous deux est fou ! s'écria-t-il. Pourquoi donc l'appelles-tu Dr Albez ?

— Parce que Pieter Van Brouken vit la vie du Dr Albez !

Et comme Destilliano voyait que Manolda ne comprenait pas, il s'expliqua :

— Nous avons affaire ici à un cas unique de dédoublement de la personnalité. Il existe des individus particulièrement sensibles dont la personne, le subconscient ne sont reliés dans leur cerveau au moi que d'une manière assez lâche et qui, du fait d'un choc physique ou psychologique, sont troublés au point qu'ils renoncent à leur moi, mais continuent à vivre en empruntant la conscience parfaitement éveillée d'une tout autre personne. La conscience se divise donc, les complexes personnels et subconscients se sont autrement couplés. Comment il se fait qu'un tel sujet parle soudain une langue étrangère aussi bien que la sienne et même continue à vivre l'existence d'un mort, à compter du jour de son décès – comme c'est le cas auquel nous assistons – tandis que nous constatons que son âme (appelons cela ainsi) resurgit dans la personne de l'autre et même avec le phénomène des rémanences de souvenirs, voici le grand mystère inexpliqué que la science n'a pas encore pénétré. Les anthroposophes appellent cela une « renaissance » à la suite d'une existence antérieure interrompue brutalement et qui, du fait de certaines lois insondables, doit être

poursuivie jusqu'à sa fin dans un autre corps. Ce Pieter Van Brouken vit, en tant que second ego dans la dissociation de sa conscience, la vie du Dr Albez. Il est vraiment ce Dr Albez, tant qu'une nouvelle incitation ne mettra pas fin à cette dissociation du subconscient, rendant le faux Albez à son identité véritable de Pieter Van Brouken.

— Fantastique ! murmura Manolda, vraiment incroyable ! Un mort qui continue à vivre !

— Son âme anime le corps d'un autre !

— Il existe donc une transmigration des âmes !

Destilliano haussa les épaules :

— Nous l'ignorons. À partir de ce point, Dieu prend la relève, les humains restent face à une énigme.

— Et que veux-tu faire de Pieter Van... du Dr Albez ? demanda Manolda à mi-voix.

Le professeur réfléchit un instant et baissa les yeux sur ses mains.

— Je l'emmène à Lisbonne, dit-il avec décision. Il peut nous être fort utile. Le Dr Albez est mort aux yeux de la loi. (Il sourit). Or, un mort ne saurait être l'objet d'une arrestation si les choses en venaient là...

Manolda retint son souffle.

— Tu veux le faire entrer dans l'affaire ?

— Je vais le tenter. Si on le pince, ce ne sera jamais que Pieter Van Brouken, un fou, donc un irresponsable. Il peut commettre un meurtre en tant que Dr Albez : on ne saurait châtier son corps, celui de Pieter Van Brouken. C'est une occasion unique de métamorphoser ce qui serait condamnable en non-condamnable, si l'on peut dire, car une dissociation de la personnalité, le retour à la vie du défunt Dr Albez, est un cas pathologique d'une extrême rareté, dont on ne connaît jusqu'à ce jour que trois exemples. Bref, c'est une illusion sous-consciente, une hypnose psychopathique : il est l'homme qui oublia son passé !

— Et s'il se réveille tout à coup, si sa conscience véritable lui est rendue, s'il redevient Pieter Van Brouken ?

Le regard de Manolda restait attaché aux lèvres de Destilliano.

— Alors il continuera à vivre sous hypnose... ou il lui faudra se taire, répondit le professeur en baissant la voix. Se taire totalement. Dans les eaux de Ténériffe, n'oublie pas, il y a des requins...

Manolda baissa les yeux. Il éprouvait de nouveau un grand froid et

n'osait plus regarder au fond des yeux implacables qui le fixaient.

La vie ne lui apparaissait plus que comme une très, très vaste énigme.

Halée lentement par les petits remorqueurs agiles, donnant de la sirène à chaque halte, l'España pénétra très tôt un matin de juillet 1923 dans la vaste rade de Lisbonne. Le Pr Destilliano et le Dr Albez se tenaient sur le pont des cabines de première classe et regardaient vers la ville s'étaguant sur ses sept collines.

— Je crois que je vois le Chiado, disait justement le Dr Albez en désignant de la main droite une direction qui coupait la ville en diagonale. Et là-bas, si je ne me trompe, surgit aussi du brouillard notre Monte do Castello !

Le Pr Destilliano répondit d'un signe de tête.

— Vous voyez juste, cher docteur, je distingue nettement le vieux castel. (Il jeta un regard rapide de côté) : Nous voici revenus chez nous, mon ami !

Albez répondit par un petit salut ravi et s'étira comme après un long sommeil.

— Enfin être de retour chez soi ! Ah, cette expression : chez soi ! Pourtant c'est une ville comme une autre, si ce n'est que j'y suis né. Personne ne nous y attend !

— Oh ! Cette fois, vous vous trompez ! (Le professeur observait intensément Albez) : Ma nièce est en visite à Lisbonne et elle nous attend sûrement sur le quai !

— Ah ! (Agréablement surpris, le Dr Albez leva les yeux et se tourna vers le professeur) : La petite Anita Almiranda nous attend ? Quelle bonne surprise !

— Voyons, elle n'est plus si petite ! répondit Destilliano, souriant. La petite Anita a maintenant vingt-deux ans et sa beauté éblouit les hommes !

Intérieurement, cependant, il s'étonnait de constater combien parfaitement Pieter Van Brouken était devenu le Dr Albez. Il avait pu apprendre bien des choses par hasard, mais seul le défunt Dr Albez connaissait Anita.

« Il a vraiment en lui l'âme du mort », se dit Destilliano, et il frissonna un peu à cette pensée fantastique.

Lorsque le bateau accosta et que la passerelle fut amenée, du quai une jeune et séillante beauté aux belles boucles noires fit des deux

bras des signes d'accueil et se glissa vers l'avant entre les caisses et les badauds.

Le Dr Albez, qui la remarqua tout de suite, lui adressa un salut chaleureux et se tourna vers le professeur devenu soudain singulièrement silencieux.

— Ce fut une bonne idée de choisir à Marseille le bateau de préférence à l'avion ! s'écria-t-il. On a ainsi l'impression charmante de pénétrer en douceur dans sa patrie ! Voyez-vous votre nièce, professeur ?

— Naturellement, répondit celui-ci avec un pâle sourire. La petite est tout émue... Cela fait combien de temps que vous n'avez pas vu Anita ?

— Dix ans, je crois. Oui, elle avait alors douze ans et moi vingt-cinq, je passais mon doctorat de philosophie et elle vint me féliciter avec un gros bouquet !

— Alors elle ne va pas vous reconnaître, dit Destilliano à la fois prudent et prévoyant. Car vous avez beaucoup changé depuis lors.

— Nous avons tous changé, professeur ! lança Albez en riant, mais la jeune fille surtout ! Une vraie beauté. Vous pouvez être fier d'elle, vous son tuteur. À présent, je lui cède la place, car ce diabolin noir va monter à l'assaut du bateau !

Il se plaça de côté en riant et, à peine la passerelle eut-elle atteint le quai, qu'Anita bondissait, repoussant l'un des officiers de pont et se jetait avec des cris de joie au cou du vieux professeur.

Après cet accueil tumultueux, elle se tourna un peu timidement vers le Dr Albez. Ses grands yeux presque noirs, lumineux, l'examinèrent, ne parurent pas le reconnaître et visiblement quêtèrent une explication.

— Eh bien ? lança l'inconnu, qui suis-je ?

Anita, étonnée, le considérait, puis elle se tourna vers son oncle et le regarda aussi avec un sourire interrogateur. Mais plus elle regardait l'homme et cherchait dans ses souvenirs, plus ce visage lui était inconnu ; seule sa voix éveillait en elle d'obscurs échos.

— Il y a longtemps déjà que vous ne vous êtes vus, reprit le Pr Destilliano avec gentillesse. Dix ans !

Et comme Anita, interdite, secouait la tête et paraissait de plus en plus intimidée, l'inconnu lui vint en aide :

— Peut-être mon nom éveillera-t-il en vous des souvenirs ?

— Vous vous appelez ? demanda Anita intéressée.

— Fernando Albez.

Les yeux d'Anita s'agrandirent, s'arrondirent, elle ouvrit sa jolie bouche, voulut parler, mais resta court et serra les lèvres. Elle regardait Albez en silence et cherchait parmi ses souvenirs un visage qui s'était estompé, puis elle balbutia après une pause :

— Vous êtes le Dr Fernando Albez ?

Le Pr Destilliano eut un grand rire. Adroitement, il sauva la situation qui devenait embarrassante. Il estimait que le fait qu'Anita admît comme normale la présence d'Albez constituait une preuve suffisante. Il ne devait pas permettre qu'un doute pût s'établir, encore moins s'exprimer, aussi prit-il le bras du Dr Albez :

— Dix ans, c'est long et, selon les événements, on peut changer complètement au cours de ces années ! Mais notre docteur a gardé sa voix, qui résonne toujours aussi péremptoire, il me semble ! lança-t-il dans un rire impertinent. Ah ! Cette voix au timbre nasal, aux inflexions aristocratiquement insolentes ! (Et voyant Anita sourire aussi, il la saisit à son tour sous le coude et s'écria avec une pétulance juvénile) : À présent, descendons à terre ! Les bagages suivront ! Mes enfants, je me réjouis à la pensée de déguster mon vieux vin de Tarragone !

Lisbonne est composée de cinq quartiers très différents, qui illustrent les destinées changeantes de cette cité au cours des siècles. Alhama, la vieille ville miraculeusement préservée du séisme effroyable du 1^{er} novembre 1755 alors que le reste de Lisbonne s'effondrait, compte parmi ses beautés les plus admirées le Monte do Castello et son vieux château fort. Rocio, la ville nouvelle, s'étend le long du Tage, fière de ses avenues superbes et de ses maisons semblables à des palais. Bairro alto, la ville haute et Alcántara, la ville occidentale, sont, avec le faubourg de Belem, peuplés de villas au long de larges avenues, si bien que la première impression que l'on reçoit de Lisbonne est d'une beauté à couper le souffle. Mais si l'on y regarde de plus près, on découvre, comme dans toutes les villes méridionales, que cette beauté n'est qu'une façade brillante. Des ruelles étroites, tortueuses, puantes et sales, font communiquer encore aujourd'hui les collines entre elles, escaladent le Monte Do Castello, et la fameuse Rua do Monte do Castello, jadis la voie la plus élégante, n'est plus qu'une ruelle bordée d'antiques masures à demi écroulées, imprégnées du charme mystérieux des époques révolues.

C'est dans cette rue qu'habitaient depuis bien des années le Pr Destilliano et le Dr Albez. La demeure du professeur était une grande

maison patricienne, sombre, aux encadrements de fenêtres pâlis, tandis que le Dr Albez, son voisin, possédait une sorte de bungalow du style le plus agressif.

Pendant qu'ils se dirigeaient en voiture vers la Rua do Monte, Destilliano s'efforça d'amener la conversation sur ces deux maisons. Au cours des deux années qui avaient suivi la mort du véritable Dr Albez, le professeur avait acheté ce terrain pour y bâtir une sorte de laboratoire-entrepôt, attaché à son centre de recherches bactériologiques. Il est vrai qu'on n'y avait encore signalé aucune découverte sensationnelle mais, sur une pancarte, la grande tête de mort accompagnée d'une mise en garde sévère éloignait toute curiosité dudit laboratoire. Même la police, qui n'éprouvait aucun intérêt pour les bacilles de la peste ou du choléra, faisait un grand détour pour éviter les risques de contagion que représentait ce laboratoire de la Rua do Monte do Castello 12, d'autant plus que le Pr Destilliano était une des personnalités les plus respectées de Lisbonne.

Ainsi se trouvaient entreposées dans la maison du Dr Albez des caisses d'ampoules de morphine, des petites boîtes de cocaïne et des milliers de pilules, d'un jaune brunâtre, que leurs emballages hermétiques préservaient de la chaleur comme de l'humidité : des pilules d'opium !

Tout cela, le Dr Albez l'ignorait. Car il était mort deux ans auparavant et n'avait repris conscience, par le phénomène de transfert de la personnalité qui s'était manifesté chez Pieter Van Brouken, que depuis quelques jours seulement. Ainsi recommençait pour le Dr Albez la vie qui avait été interrompue par un infarctus, et le Pr Destilliano s'inquiétait non sans raison. Il se demandait comment le Dr Albez admettrait la transformation de sa demeure.

— Mon cher docteur, commença-t-il donc d'un air un peu attristé, à présent que nous voici revenus au pays, il faut, puisque nous sommes sur la route de votre maison, que je vous avoue ce que j'ai tu jusqu'à présent, par scrupule sentimental...

Le Dr Albez, engagé justement avec Anita dans une discussion animée au sujet de l'organisation du dimanche suivant, leva des yeux étonnés. Puis il eut un éclat de rire et dit :

— Allez-y ! Rien ne peut plus me frapper !

— Ne dites pas ça ! (Destilliano devint très grave) : C'est une erreur, voyez-vous, de croire que vous n'avez disparu que pendant cinq jours !

— Ah ! (Le visage d'Albez se figea) : Comment dois-je vous comprendre ? Je me suis endormi dimanche dernier dans un pré...

Destilliano approuva d'un signe et dit à mi-voix :

— Et ce dimanche est déjà vieux de deux ans...

— Comment ? (Le Dr Albez qui regardait fixement le professeur se mit à trembler) : Deux ans ? Mais c'est impossible ! Cessez, je vous prie, ces plaisanteries ! Je n'ai pas pu dormir deux ans ! Je me souviens exactement... que j'allais...

Destilliano balaya sa phrase d'un geste de la main en secouant la tête. Il jouait un jeu dangereux, car il était possible que ces ébranlements psychiques occasionnent un nouveau choc qui ramènerait Pieter Van Brouken à sa personnalité véritable.

— Vos souvenirs remontent à deux ans, reprit-il, aussi rassurant que possible. Vous avez dû être la proie de criminels qui vous ont mis sous hypnose, dans une sorte d'état de transe éveillée au cours duquel, par la volonté de celui qui abusait de vous, vous avez vécu deux ans en marge de votre conscience !

Bouleversé intérieurement, incrédule, le visage blanc d'une horreur sans nom, le Dr Albez retomba en arrière.

— J'ai donc vécu deux ans sous hypnose avec l'identité de Pieter Van Brouken ? balbutia-t-il.

Le Pr Destilliano approuva de la tête. Il ne pouvait pas lui dire que la vérité était tout le contraire, qu'il était en réalité Pieter Van Brouken et qu'il continuait à vivre l'existence du défunt Dr Albez. Le bouleversement qu'il en éprouvait était déjà assez violent pour rendre le Dr Albez aussi muet que profondément songeur.

Anita, qui ne comprenait goutte à tout cela, les regardait l'un et l'autre, surprise à l'extrême et comme en proie à une vague prémonition. Ses grands yeux noirs étaient intensément interrogateurs.

Au bout d'un long silence, le Dr Albez passa une main sur ses yeux :

— C'est à peine croyable, dit-il le souffle court, vivre deux années dont on ne sait rien !

— Mais il en est ainsi ! J'ai – et ceci vous prouve la réalité de ces faits – j'ai acheté votre maison après votre disparition et j'en ai fait un laboratoire.

— Vous avez... (Le Dr Albez secoua la tête) : Ainsi c'est donc vrai... C'est fou ! Absolument fou !

Les yeux fixes, il sombra dans une songerie stérile. Même le bavardage d'Anita ne réussit pas à l'en tirer. Tel un flot qui coule

autour d'un roc de granit sans le pénétrer, ses propos légers n'atteignaient pas la conscience d'Albez.

Ce furent pour le Pr Destilliano les minutes les plus périlleuses. Il était à l'affût, s'attendant à chaque seconde à voir se reconstituer la conscience oblitérée de Pieter Van Brouken.

Lorsque le taxi bringuebalant s'arrêta enfin Rua do Monte do Castello au n° 11, devant la demeure de Destilliano vers laquelle le Dr Albez leva un regard intéressé, le professeur poussa un soupir de soulagement et son visage perdit son aspect tendu et tragique. Dans sa joie triomphante, il sauta de la voiture et aida Anita et le Dr Albez à mettre pied dans la rue aux gros pavés inégaux.

Avec un sourire mi-désemparé mi-résigné, Albez constata que sa maison était transformée en laboratoire bactériologique. D'ailleurs, le fait d'avoir vécu deux ans inconscient au lieu de cinq jours le rendait soudain timide et il ne se fiait plus à lui-même.

— Naturellement, vous vous installez chez moi, dit Destilliano, l'arrachant à ses pensées. Si votre demeure n'était pas transformée de fond en comble, je vous rendrais tout de suite votre bien. Il me faudra donc vous dédommager... mais j'ai pour vous une surprise, quelque chose qui vous réjouira fort et que j'ai gardé de votre ancienne tanière : votre belle bibliothèque !

Une lueur étincela dans les yeux du Dr Albez.

— Vous avez encore mes livres ? s'écria-t-il. En ce cas, ma perte est diminuée de moitié ! Je n'avais qu'une passion : ma bibliothèque ! (Il se tourna vers Anita) : Jusqu'à aujourd'hui où je vous ai retrouvée...

La jeune fille rougit violemment, baissa les yeux et, d'un pas rapide, précéda les deux hommes dans la maison.

En souriant, Destilliano leva une main faussement menaçante et dit sur un ton de plaisanterie :

— Ne troublez pas cette enfant, docteur ! Elle se charge de nous faire la cuisine et je préfère ne pas manger mes potages trop salés !

L'appartement qui fut attribué au Dr Albez se trouvait au premier étage et jouissait d'une vue magnifique sur le Castello étincelant au soleil.

Une vaste chambre à coucher, un salon contenant sa vieille bibliothèque, un fumoir et un balcon spacieux pourvu de chaises longues et de parasols cachant un peu la vue du jardin retourné à

l'état sauvage constituait sa nouvelle demeure. Le Pr Destilliano habitait le rez-de-chaussée, Anita Almiranda le second. Dans les mansardes logeaient un domestique, une lingère et un jardinier dont le Dr Albez ne remarqua que tardivement la présence et les activités. Quant au jardin, il ne s'en souciait pas.

Lorsqu'il ouvrait les fenêtres de son salon et regardait au delà de la ville, il sentait souvent un poids angoissant dans sa poitrine à la pensée de devoir un jour quitter cette existence délicieusement libre, pour ne la retrouver jamais plus. Alors, le plus souvent, il se réfugiait sur le large sofa et luttait de toute son énergie contre ces pensées mélancoliques en s'aidant d'une bonne bouteille de vin ou d'une cigarette américaine corsée.

Le premier jour, le Dr Albez fut fort occupé à ranger sa bibliothèque dont une autre main que la sienne avait modifié l'ordonnance. La perte de sa maison l'affectait moins, car le Pr Destilliano lui avait encore promis le soir même de lui verser la somme réclamée, lors de sa vente, ou encore de lui acheter une autre maison du même prix. Il est vrai qu'Albez avait protesté, mais il se sentait pourtant très rassuré de savoir qu'il ne dépendait tout de même pas entièrement de la générosité amicale de Destilliano.

De ce fait, il entreprit avec enthousiasme son nouveau livre dans lequel seraient contées avec une verve débridée ses aventures au cours des deux années oubliées.

Mais dès le second soir de son retour à Lisbonne, le Pr Destilliano prit à part le Dr Albez et le poussa dans un fauteuil :

— Mon cher Albez, dit-il avec un visage sérieux, vous dites que vous vous préparez à écrire un nouvel ouvrage ?

— Certainement, répondit Albez, qui ne s'attendait pas à cette question.

— Publierez-vous sous votre nom d'Albez ?

— Mais oui ! Pourquoi pas ? Comme mes autres livres !

Destilliano, qui dodelinait de la tête, resta court un instant :

— Entre jadis et aujourd'hui, il y a eu deux ans... vous passiez pour disparu... La police s'est donné toutes les peines imaginables... sans succès. À présent, vous passez pour mort !

— Voilà qui est fort intéressant !

— Si vous réapparaissiez, ce serait le déclenchement d'une chaîne sans fin de dépositions, de communiqués. Le ministère s'en mêlera et cela deviendra une affaire à sensation. Les enquêtes se

chevaucheront... Bref, le grand appareil administratif fonctionnera à plein et c'est ce que je voudrais éviter dans votre cas si chargé de mystère. J'ai déjà prévenu tout délire d'imagination à votre sujet en vous désignant comme un visiteur venu d'Espagne.

Le Dr Albez fut d'abord tellement surpris qu'il ne trouva rien à répondre. Il est vrai qu'il n'avait qu'une vue réduite des raisons que recouvraient les arguments de Destilliano, car une affaire à sensation eût été la meilleure publicité pour ses futurs ouvrages, mais il reconnaissait d'autre part l'impossibilité d'entraîner son aimable hôte dans un scandale public.

— Et dans la peau de quelle marionnette me faudra-t-il continuer à vivre ? demanda-t-il sarcastique.

Destilliano sourit.

— Vous serez José Biancodero, de Séville, écrivain et l'un de mes familiers, mais seulement pour des tiers. Pour Anita et moi-même vous resterez – il buta d'abord sur le ridicule de cette déclaration – le Dr Fernando Albez.

Comme ce récif venait d'être heureusement contourné, le Pr Destilliano ne vit plus aucun danger à lancer le Dr Albez dans la société. Il était inconnu et s'il avait envie de se présenter comme étant le défunt Albez, on considérerait cette plaisanterie comme parfaitement dépourvue de tact. Impossible évidemment de savoir quand il pourrait être intégré dans l'« affaire d'exportation ». Tout d'abord, Destilliano voulait limiter son action personnelle à l'observation et laisser la bride sur le cou à son « patient », ainsi qu'il le désignait intérieurement.

Avec une anxiété particulière, il attendit de savoir comment évoluaient les relations entre le Dr Albez et Anita. Sa conscience s'encombrait fort peu du fait que Pieter Van Brouken avait à Amsterdam une épouse désolée et un petit garçon. Pour lui, ce cas n'était pas seulement une expérience psychologique, mais un champ de recherches encore vierge, un des grands problèmes insolubles de l'humanité !

Au cours des semaines suivantes, des liens tendres bien qu'inconscients encore se nouèrent entre Anita et le Dr Albez. Quoique l'écrivain sortît à peine de sa chambre et restât penché jour et nuit sur son papier et qu'il prit à peine le temps de se restaurer, jetant quelquefois un regard pénétrant sur la rougissante Anita, ils savaient tous deux au fond de leur cœur que cette attente prendrait fin. Ce fut par une chaude soirée d'août que les premiers liens qui les

paralisaient se dénouèrent.

Le Pr Destilliano était allé en voiture voir un malade dans le faubourg de Belem, et le Dr Albez se trouvait assis sous la tonnelle du jardin environnée d'herbes folles. Il regardait par la baie non vitrée le Monte do Castello que le soleil couchant teintait de carmin. Il avait devant lui une rame de papier et réfléchissait à la suite d'un chapitre de son nouveau roman.

L'atmosphère brûlante pesait sur le jardin. Elle accablait et entravait la respiration.

Il resta ainsi un moment, les yeux fixés sur le château qui virait au violet. Lorsqu'il se retourna pour reprendre la plume, Anita, souriante, se tenait devant lui. Il ne l'avait pas entendue venir. Il fut étonné, mais étrangement ravi de la voir.

— Vous, Anita ? dit-il d'une voix involontairement basse.

— Je traversais le jardin et j'ai aperçu quelque chose de blanc sous la tonnelle. En m'approchant, j'ai vu que c'était vous !

La conversation difficilement engagée s'interrompt. Ils restèrent un long instant face à face, intimidés et silencieux.

— Vous pouvez donc travailler dehors par cette chaleur ? dit enfin Anita.

— Je ne fais que rassembler des souvenirs, répondit-il ; vous savez, j'établis l'action et j'en indique le déroulement.

— Et à quoi pensiez-vous tandis que vous regardiez le Castello : à des pays lointains, à des couchers de soleil sur la mer, à des horizons sans limites ?

— Non... à l'amour et à une femme radieusement belle.

Anita baissa les yeux et se mit à tirailler les boutons de sa robe. À présent seulement, Albez remarquait cette robe d'été aérienne au profond décolleté.

— Vous êtes une vision de conte de fées, murmura-t-il, un rêve, Anita.

— Ne dites pas cela, répondit-elle gênée, car je pourrais vous croire...

— Anita !

Il attira violemment contre sa poitrine la jeune fille tremblante, releva sa tête et regarda au fond de ses yeux aux paupières frémissantes.

— Anita... que ce soit folie... passion... je l'ignore, mais... je sais que je t'aime !

— Fernando ! (Anita noua ses bras moelleux autour de son cou). Fernando... depuis que je t'ai vu, je ne dors plus la nuit sans penser à toi.

Il déposa des baisers fous sur ses lèvres humides, sentit qu'elle les lui rendait, frémit au contact des petites dents aiguës et au sursaut de son corps sensuel. Ses genoux s'arc-boutèrent contre lui et, dans ses bras, se rejetant en arrière, elle ferma les yeux.

— Anita, balbutia-t-il.

Il tomba sur le sol, la tenant serrée contre lui. L'herbe brûlante chatouillait sa nuque.

Le jeune corps brûlant s'épanouit sous ses baisers.

Lorsque les ombres grises du soir montèrent du Monte do Castello jusqu'au jardin, ils étaient étendus tous deux dans l'herbe et se tenaient par les mains. Haletants, ils considéraient le ciel d'un gris-jaune, et à leurs cœurs incendiés il semblait difficile de battre encore.

Lentement, Anita recueillit quelques fleurs froissées sur sa robe chiffonnée tandis que Fernando, un peu honteux de sa fougue, continuait à fixer silencieusement le ciel qui pâlisait de plus en plus.

— Tu es le premier homme auquel j'appartiens, dit-elle tendrement.

— Je le sais, répondit Fernando dans un souffle.

— Je t'aime tant que je me donne toute. Je ne me donnerai qu'une fois. À présent, nous sommes l'un à l'autre pour toujours, seule la mort peut nous séparer.

— Seule la mort..., marmonna Fernando en fermant les yeux.

Elle se pencha vers lui et baisa ses paupières. Lorsqu'il voulut saisir Anita, il sentit ses seins dans ses mains. Un tremblement le prit.

— Mon ange, murmura-t-il, ô toi magicienne... j'ai peur de mon incandescence face à ton amour...

— Ah ! Brûle... embrase-toi et consume-moi ! murmura-t-elle passionnément. (Lorsqu'il l'attira sur lui et l'enveloppa de ses bras, elle balbutia d'une voix mourante) : Je voudrais avoir un enfant... Fernando... un enfant de toi.

Vers la mi-septembre, le Pr Destilliano proposa au Dr Albez de

l'accompagner dans un voyage à Las Palmas, aux îles Canaries. Il avait à y régler des affaires et pour lui, Albez, un peu de repos s'imposait après son intense activité d'écrivain. D'ailleurs, il ne lui parlait pas en ami, fit-il remarquer, mais en médecin. Quatre à six semaines d'air marin pouvaient faire merveille, et il ne cessait d'insister sur ces vacances. Après tout, sa bonne réputation de médecin exigeait qu'il eût un hôte bien portant.

Le Dr Albez accepta en riant. Il ne savait ni ne se doutait qu'il y avait un but réel à atteindre, dans ce voyage. Le consul dom Manolda aurait eu de nouveau froid dans le dos à la seule allusion concernant Las Palmas. D'un œil expérimenté et papillotant, Destilliano avait remarqué la passion enflammée qui s'était emparée d'Anita et du Dr Albez et la supportait en silence, car elle servait parfaitement ses desseins. À présent, Albez semblait si complètement prisonnier des charmes d'Anita qu'il n'avait plus d'yeux ni d'oreilles pour autre chose que l'attente de la nuit qui réunissait secrètement les amants dans l'appartement de Fernando.

Cet état d'ivresse était le meilleur atout dans la main de Destilliano. Il projetait d'introduire prudemment le Dr Albez à Las Palmas, dans les activités de l'« affaire d'exportation », et de lui donner sa chance de devenir riche et indépendant sous le nom de José Biancodero. Car dans le vertige de ses sens, le Dr Albez ne réussissait plus que rarement à travailler à son livre. Le plus souvent, il restait toute la journée étendu sur son balcon, rêvant aux baisers d'Anita, dans l'expectative fiévreuse de la nuit.

C'était un jeu risqué que prétendait mener Destilliano. Car si Albez refusait de le suivre, Destilliano se verrait forcé de le liquider pour sauver son commerce comme sa propre personne. La disparition de l'homme ne serait guère remarquée car, ainsi que le consul Manolda le fit savoir triomphalement d'Amsterdam, on avait officiellement conclu au suicide de Pieter Van Brouken et clos le dossier.

Un homme vivant demeurerait donc la proie du néant, il n'était plus présent, simplement, et pouvait se volatiliser sans que personne ne s'en rendît compte. Un trait sur cet homme ! Fini ! Et, dût-il être encore en vie, que diable, il conviendrait alors qu'il disparût pour ne point occasionner d'autres difficultés. Il était donc mort en tant que Pieter Van Brouken... Comme le Dr Albez, il vivait en marge de sa conscience, mais ce certain Dr Albez était depuis longtemps rayé des registres, et il n'existait surtout aucun José Biancodero... lequel était un personnage de pure fiction. Qu'il serait donc facile de le faire disparaître en cas de refus ! Il y avait encore des requins dans les eaux baignant la côte de Ténériffe !

Par un radieux matin de septembre, ils s'embarquèrent pour Ténériffe et voguèrent sur les eaux paisibles et vertes de l'Atlantique.

Les îles Canaries sont une vieille possession espagnole. Au centre du vaste océan se dressent, protégées de l'assaut des flots par des brisants, ces petites îles paradisiaques qui éclatent d'abondance. Les fruits, les vins, les productions des artisans locaux constituent le fonds d'un commerce actif avec le continent européen.

Las Palmas, proche de Santa Cruz de Ténériffe, la plus grande des îles de l'archipel, est un lieu rêvé de vacances, car la ville de Las Palmas est célèbre pour ses crus, ses serins et ses prostituées qui habitent les hauteurs de la cité.

C'est le côté sombre du paradis des bananes et des voyages de noces, mais c'était en même temps une chance offerte au Pr Destilliano qui, sur ces hauteurs, avait ses points de chute, ses caches et ses vendeurs qui ne travaillaient que la nuit : « les écuries », tel est le vocable sous lequel les habitants des Canaries désignent ces cabanes du vice. Pour Destilliano, elles représentaient la plaque tournante de ses exportations sans cesse croissantes.

Lorsque, à leur arrivée, ils passèrent devant la cathédrale aux deux tours gothiques pour gravir les hauteurs en question, le Dr Albez regarda le professeur avec surprise et ralentit son pas.

— Où me menez-vous ? demanda-t-il effaré en regardant autour de lui.

Ses regards rencontrèrent des filles pauvrement vêtues au maquillage agressif, à la chevelure frisée, qui se tenaient dans l'encadrement des portes. Il voyait des seins nus balloter au-dessus des appuis de fenêtres et des putains adolescentes presque nues sur le seuil des vieilles maisons en pisé.

— Vous n'êtes tout de même pas venu à Las Palmas pour me montrer cette sordide rue de bordels ! reprit le Dr Albez.

Destilliano dodelinait de la tête selon son habitude lorsqu'il avait quelque chose de particulier à dire :

— Oui et non ! En tout cas, il nous faut habiter – comment donc disiez-vous ? – ce quartier assez sordide !

— Comment dois-je le comprendre ?

— Considérez que j'ai ici mon second domicile.

— Professeur !

— Je vous comprends et partage entièrement votre répulsion, cher

ami. (Destilliano eut un doux sourire, mais déjà ses idées s'échauffaient à la pensée des suites que pourrait avoir le refus d'Albez de coopérer avec lui). Mais si je vous dis pourquoi je loge parmi les prostituées de la plus basse espèce, les souteneurs, les homosexuels, les filous et peut-être même les assassins, vous trouverez la situation moins absurde. D'abord, une question cruciale : croyez-vous que par l'exercice de la médecine, je gagne assez d'argent pour tenir un si grand train de maison ?

Le Dr Albez hésita avant de répondre et regarda Destilliano d'un air interrogateur.

— Je n'y ai jamais songé, dit-il, le souffle court.

— C'est une erreur ! On doit mieux observer l'oncle de l'héritière que l'on aime.

Le Dr Albez, en proie à une vive confusion, resta le regard rivé au sol en tirillant de plus en plus nerveusement les boutons de sa veste. Comme Anita a l'habitude de le faire, remarqua Destilliano malgré lui.

— Pardonnez-moi cet abus de confiance, monsieur le professeur, reprit Albez à mi-voix. Voici longtemps déjà que je songe à me présenter devant vous pour vous avouer que...

— Vous aimez Anita, je le sais depuis longtemps, de même que je sais vos visites nocturnes réciproques. Jusqu'à présent, je n'ai rien dit, je les ai supportées parce que vous êtes un garçon extraordinaire, le meilleur mari imaginable pour Anita !

— Monsieur le professeur...

— Silence ! Nous parlerons de cette question plus tard, à Lisbonne, en compagnie d'une bonne vieille bouteille. Mais de prime abord je dis oui ! En tout cas, il conviendrait que vous réfléchissiez aux origines de l'argent nécessaire à un grand train de maison...

— Vous êtes célèbre, monsieur le professeur...

— Célèbre ! Vous ne recevrez pas un escudo pour votre célébrité ! Je connais des célébrités qui meurent de faim ! Songez à Mozart, à Schubert, à Schiller ! Voyez la destinée de Cervantès et le vieux Shakespeare n'était pas mieux loti ! Avoir un nom est un vrai fumier lorsqu'on est assis à une table vide ! Il convient de compenser cette indigence !

Pendant cette conversation, ils avaient tourné dans une étroite ruelle latérale où il s'arrêtèrent devant une construction à un étage qui ressemblait à un hangar. Destilliano en ouvrit la porte grinçante et entra. Une obscurité les entourait. Lorsque Destilliano alluma une

lampe à pétrole, la pièce sans fenêtre s'emplit d'une lueur blême.

Une épaisse couche de poussière recouvrait le sol de terre battue. Contre les murs étaient empilées jusqu'au plafond des caisses en bois de toutes tailles. Au milieu de la vaste pièce, sur une grande table boiteuse couverte d'une couche de poussière épaisse d'un doigt, la lampe à pétrole fumait.

— Avant de continuer, je voudrais terminer notre conversation, dit Destilliano en secouant la poussière qui collait à ses mains. Vous devez être surpris par le lieu où vous vous trouvez.

— Je l'avoue, répondit Albez avec franchise en se tournant de tous côtés. Comme je le vois, nous sommes dans un entrepôt.

— C'est exact ! Mais où en étions-nous restés ? Ah oui... il s'agit d'aider pécuniairement la présomptueuse célébrité. Pour cette raison, je me suis occupé de diverses affaires commerciales que la douane de même que les commissions de contrôle des exportations ignorent.

Le Dr Albez secoua la tête et frappa les caisses du doigt.

— Elles sont pleines ! dit-il laconique.

— C'est exact. Elles contiennent toutes une préparation secrète contre le bacille de la tuberculose.

— Pourquoi secrète ? Monsieur le professeur, si cette préparation est un médicament actif contre la phtisie que vous avez trouvé vous-même...

— C'est exact...

— Vous êtes donc un bienfaiteur de l'humanité ! (La flamme d'enthousiasme qui animait le Dr Albez illuminait son regard). Si vous réussissez à lutter victorieusement contre cette plaie de l'humanité, vous êtes le sauveur de millions d'individus ! Pourquoi ce secret, cette fuite devant les rigueurs de la loi ?

Le professeur sourit et s'adossa à un monceau de caisses.

— De nouveau, votre marotte : la célébrité ! Vous avez une conception bien trop idéaliste de la vie, cher docteur ! Si j'avais fait appel à la publicité pour faire connaître ce médicament infailible, il serait devenu monopole d'État et m'aurait échappé. Je toucherais une indemnité et des pourcentages dérisoires et, au bout de peu de temps, cette spécialité serait imitée, peut-être même améliorée et lancée sur le marché mondial, faisant concurrence à mon médicament. Résultat : ce ne serait plus que du vent ! Je préfère garder entre mes mains le secret de ma formule : je conquiers, illégalement il est vrai, le marché mondial, sans avoir à redouter la concurrence, et j'empoche des

millions ! J'ai bien en main l'Europe méridionale, l'Europe centrale et septentrionale ! Mes agents sillonnent déjà le monde d'est en ouest, et l'Asie sera conquise en faisant un fructueux détour par l'Australie !

Le Dr Albez était franchement ébahi, mais ses yeux rayonnaient.

— Voici qui est fantastique, monsieur le professeur, et si je ne suis pas tout à fait d'accord avec votre justification de l'illégalité, je reconnais que vous avez accompli une grande chose !

— De plus grandes encore la suivront ! lança fièrement Destilliano. Et vous m'aidez à les accomplir !

Le Dr Albez leva vers lui un regard étonné et ne sut d'abord que faire de cette confidence, mais lorsqu'il comprit enfin la signification des petits signes de tête encourageants que lui adressait Destilliano, il lui fallut un moment pour se familiariser avec cette pensée non formulée. Enfin, après une longue pause, il dit :

— Vous voulez m'introduire sérieusement dans ce système illégal d'exportation ?

— Sérieusement, c'est beaucoup dire. Soyons francs, docteur ; au bout de deux ans de disparition sous un autre nom que le vôtre, il est terriblement difficile de reprendre pied dans la société comme écrivain, conformément aux normes admises. Comme vous n'aviez pas d'héritier, votre fortune est allée à l'État, il faudra du temps avant que votre dernier ouvrage soit imprimé... mais je crois que vous désirez épouser bientôt Anita...

— Certainement, bégaya Albez.

— Voyez-vous, il y a longtemps que j'observe vos efforts désespérés pour accéder à l'autonomie de votre personne et de vos actes. Or, voici que ce que vous désirez vous est offert ! Comme oncle de votre future épouse, j'ai le droit de priorité dans ce domaine. Ce que vous aurez à faire se précisera encore. J'ai pensé à vous insérer comme agent de liaison et boîte aux lettres entre Lisbonne et Amsterdam. Vous trouverez alors votre second quartier général dans la maison du consul Manolda.

— Du consul Manolda ?

— Oui. Il représente nos intérêts pour toute une partie occidentale du continent.

Le Dr Albez allait de surprise en surprise. Le fait que le consul était aussi membre du réseau commercial illégal prouvait l'étendue et la signification de cette contrebande – car aux yeux de la loi ce n'était pas autre chose !

L'espace d'un instant, le Dr Albez hésita à donner sa réponse. Puis il pensa à Anita, à ses lèvres roses épanouies, à son étreinte brûlante. Il songea à ces nuits stupéfiantes et sentit son cœur se consumer au feu exquis de cet amour.

— Je ne suis généralement pas porté aux transactions obscures, dit-il prudemment.

Le Pr Destilliano retenait son souffle en plongeant sa main droite d'un geste lent dans la poche de son veston et il étreignit fortement la crosse d'un revolver dont il poussa doucement le canon vers l'extérieur à travers l'étoffe.

— Excusez-moi, poursuivit Albez, si je qualifie d'obscur une activité qui vient en aide à des millions d'humains et les sauve d'un mal redoutable. Et ce n'est que parce que vous êtes l'oncle... (Destilliano glissa son index sur la détente de son arme). Votre médicament sauve des vies, je me réjouis déjà de me retrouver ainsi en relations d'affaires avec vous !

Avec un profond soupir de soulagement, Destilliano sortit sa main de sa poche et frappa amicalement l'épaule du Dr Albez avec le sourire le plus cordial. Gagné ! jubilait-il intérieurement. À présent, que la cocaïne submerge l'univers !

— Mon cher Albez, dit-il à haute voix, avec cette détermination vous avez décidé de votre chance ! Cette semaine même, vous serez chargé d'une mission spéciale et vous embarquerez sur un yacht privé à destination d'Amsterdam où vous retrouverez dom Manolda ! Et à présent... (Il poussa une porte dans le fond de l'entrepôt. Le soleil envahit la pièce de ses rayons qui firent scintiller les nuages de poussière comme des brouillards d'étincelles). Nous allons arroser dignement notre amitié renforcée. J'ai ici un cru de Malvoisie que nos ancêtres désignaient comme le Champagne des Canaries.

Ils pénétrèrent dans une vaste pièce claire aux grandes fenêtres qui avaient une belle vue sur les collines et la ville de Las Palmas. Meublée élégamment de meubles en rotin et d'un grand ventilateur, elle paraissait d'une propreté méticuleuse... preuve qu'elle avait été récemment habitée.

Avec un soupir de soulagement, car il régnait une chaleur de couveuse par ce jour de septembre, le Pr Destilliano se laissa tomber dans l'un des fauteuils de jonc tressé et essuya la sueur qui couvrait son front ridé. À présent qu'il considérait le Dr Albez comme un acolyte, il renonçait au maintien irréprochable du gentilhomme et se comportait un peu plus librement.

— Quelle chaleur ! gémit-il en désignant d'un bras tendu une

armoire qui se trouvait au fond de la pièce. Allez donc chercher une bouteille de malvoisie dans cette armoire. Vous la retirerez du compartiment à glace, car je me sens vraiment trop paresseux pour le faire, cher docteur !

En riant, Albez sortit une bouteille de l'armoire en admirant qu'elle fût en réalité une glacière parfaite que l'on venait tout juste de garnir de blocs de glace.

— Votre organisation est surprenante, professeur, dit-il un peu sarcastique, et votre fidèle domesticité a songé à tout, sauf qu'elle aurait dû mieux faire le ménage de ces lieux !

— Ce sont là des idées désuètes ! s'écria Destilliano dans un grand rire. Les entrepôts empoussiérés donnent l'impression d'une activité commerciale inexistante, et c'est précisément celle que je veux donner dans le cas d'une visite inopinée de la commission de contrôle !

Adroitement, il tira le bouchon de la bouteille à l'aide d'un tire-bouchon de poche et versa le vin sirupeux mais pétillant dans les verres apportés par Albez. Destilliano huma le contenu de son verre et en aspira le parfum avec délices.

— Il n'existe pas d'or qui égale un tel nectar ! lança-t-il hardiment. À votre santé, cher docteur ! (Et lorsqu'ils eurent choqué leurs verres et bu, Destilliano dit, malicieux) : Votre carrière est, en réalité, un vrai conte de fées ! Vous disparaissiez en tant que Dr Albez pendant deux ans, vous passez pour mort vivant sous hypnose en la personne de Pieter Van Brouken, vous ressuscitez dans la peau de José Biancodero ; vous devenez l'amant de ma nièce et mon associé dans une affaire illégale de produits pharmaceutiques !

— Comment associé ?

Le Dr Albez se leva brusquement, il était incapable d'en dire davantage.

— Ah ! Voyons, je ne vous l'ai pas encore annoncé ? Mes enfants, soyez heureux, vous et Anita ! Et la dot que je donne à Anita est représentée par votre part d'associé à dix pour cent du bénéfice net. Il dépend donc d'autant plus de vous à présent de gagner des millions ou de tourner au petit-bourgeois avec compte ouvert à la Caisse d'épargne !

Il fallut un moment au Dr Albez pour digérer cette nouvelle surprise, mais alors il se leva d'un bond, serra la main du professeur souriant et voulut parler. Sa surexcitation joyeuse lui coupait le souffle et il ne put que lui serrer la main à plusieurs reprises avec des yeux rayonnants de reconnaissance.

Avec une énergie déguisée, le professeur se libéra doucement et poussa Albez vers le fauteuil le plus proche.

— Mon ami, vous avez de la force dans les doigts ! Or, il me faut l'usage de mes mains pour soigner mes malades ! Buvez donc à notre santé !

Le soir vint avant qu'ils ne se lèvent, passablement titubants. Six bouteilles vides se trouvaient accotées aux fauteuils de rotin sur le tapis de jute et une bouteille de cognac à demi vide luisait sur la table, à la clarté du couchant enflammé.

Vacillant de gauche à droite, le Pr Destilliano aida le Dr Albez à se mettre debout, puis il lui envoya des bourrades dans le dos :

— Tenons-nous, Fernando ! s'écria-t-il en titubant lui-même de manière inquiétante, les cheveux en désordre, le visage rouge et suant. Un bon maintien, c'est l'essentiel, Fernando !

— Je suis si las, si las, Ricardo, bredouilla Albez, les yeux clos, s'agrippant au professeur. Un lit, un lit contre mon royaume !

— Prodigue, va ! jeta Destilliano.

Titubant, il traîne son compagnon presque inconscient vers une porte ouvrant sur une pièce contiguë. D'une main peu sûre, il l'ouvrit et vacilla dangereusement sur le seuil.

— Il faut boire davantage ! rugit-il. Comprends-tu, Fernando, boire est une des activités principales pendant les grandes tractations d'affaires et les succès qui en résultent. Le vainqueur est toujours celui qui reste le dernier debout ! Il faudra apprendre à boire...

Albez ne répondit pas. Râlant, il dormait déjà contre l'épaule de Destilliano qui le tira avec les forces qui lui restaient à l'intérieur de la pièce où quelques lits de camp étaient alignés contre les murs. Il laissa tomber le dormeur sur l'un des lits et roula lui-même sur la couche voisine.

Quinze jours plus tard, le Dr Albez quittait Las Palmas sur le yacht de Destilliano, chargé jusqu'aux écouteilles et qui mettait le cap sur Amsterdam.

La journée était magnifique, ensoleillée.

Il pensait accomplir une bonne œuvre qui sauverait des millions d'êtres humains par sa contribution à la lutte contre le bacille tuberculeux.

Au contraire, il multipliait un mal par millions. Il passait en contrebande de la cocaïne et de l'opium...

Le commissaire en chef de la police, Antonio de Selvano, assis de méchante humeur dans son fauteuil de bureau, gardait le regard rivé sur une pile de dossiers rouges. Dans l'antichambre, les secrétaires conversaient à voix basse et renvoyaient avec des mines effrayées tous les visiteurs qui prétendaient parler au commissaire.

L'atmosphère était lourde, extrêmement lourde, à la section centrale de la brigade des stupéfiants. Antonio de Selvano, l'une des têtes les plus solides et les plus avisées de la police criminelle portugaise, agissait à l'aveuglette depuis un an, depuis qu'il s'était chargé de la section de la lutte contre l'opium ; non seulement il évoluait dans une obscurité absolue, mais il savait que le commerce de l'opium avait triplé en un an et cela en dépit de toutes les mesures de sécurité et de répression que l'on avait prises, malgré toutes les surveillances sur les frontières et les côtes. D'Amsterdam, Anvers, Hambourg, Brème, Copenhague, Oslo, Stockholm, Athènes, Syracuse, Istanbul, du Caire même, lui parvenaient des nouvelles alarmantes qui transformaient le commissaire en guerrier fulminant des récits antiques.

— Encore ! rugissait-il justement, en lançant une liasse de télégrammes sur son bureau couvert de documents. Voyez donc ça ! De Belgrade, d'Alger, ils se manifestent aussi ! De la coco brute, en quantité ! Des caisses portant des marques portugaises ! Rien qu'à Fez, au cours d'une descente, on a mis la main sur trois cent cinquante intoxiqués au dernier degré ! Les paquets que l'on a trouvés provenaient du Portugal ! (Il rugit). Saloperie ! Êtes-vous donc tous des têtes de bois ? N'ai-je que des policiers idiots sous mes ordres ? Je veux au moins un indice, une trace, un point d'appui, une lueur ! Ça me suffirait ! Je veux savoir quel ressort il faut faire jouer !

Primo Calbez, le célèbre « limier » du Portugal, connu pour son flair, fronçait le sourcil et agitait en vain sa tête aux boucles noires.

— C'est une sale affaire, je le reconnais ! Mais que faire ? Ces trafiquants de cocaïne jouissent de nombreuses protections ! J'aurais bien une piste, mais...

— Mais quoi ? (Selvano bondit). Calbez, mon garçon, parlez donc ! Vous avez découvert quelque chose ?

— Découvert ? Ce n'est pas vraiment une découverte : j'ai constaté quelque chose.

— Quoi ? Vous avez une manière de vous exprimer qui me rend fou !

Calbez eut un sourire d'excuse :

— J'ai simplement constaté qu'un homme inconnu vit depuis un an chez le Pr Destilliano dans la Rua do Monte do Castelo. Il n'a d'ailleurs pas été signalé.

Le commissaire en chef Selvano fit la grimace comme s'il mordait dans un citron vert. Puis il eut un geste de violente négation.

— Calbez, irrespectueux animal, vous n'allez tout de même pas accuser le bactériologiste le plus célèbre du Portugal de se livrer à la contrebande de la cocaïne ? Quant à moi, il peut avoir pendant dix ans un invité sous son toit sans qu'il me vienne à l'esprit d'y subodorer des activités répréhensibles.

— Cet invité semble être l'amant de la gentille Anita Almiranda, remarqua Primo Calbez d'un ton sec. On les a vus souvent en ville marchant bras dessus bras dessous !

— Seriez-vous jaloux ? (Selvano eut un pâle sourire). Calbez, vous vous laissez aller ! Vous en êtes à confondre votre vie privée avec votre métier. C'est le début d'une fin de carrière ! D'ailleurs, la raison du long séjour de ce monsieur chez le professeur est ainsi parfaitement claire ! C'est un alibi comme dans un roman ! Cela dit, le Pr Destilliano est suffisamment correct pour m'avoir mis au courant depuis longtemps en ce qui concerne son ami. Ce monsieur vient d'Espagne et s'appelle... (Il réfléchit un instant). Voyons ce nom... Je crois : José Biancodero ou quelque chose d'approchant. Cette « piste » vaut une noix creuse, Calbez !

Le détective ne se laissa pas démonter par le ton sarcastique de son supérieur, il fouilla dans sa serviette et en sortit un calepin usagé. Songeur, il le feuilleta, puis se laissa aller en arrière dans son fauteuil. Intrigué, Selvano l'observait. Il savait que lorsque Primo Calbez sortait son vieux calepin, les surprises s'en échappaient à foison.

— D'abord, je voudrais constater, reprit Calbez d'une voix calme, que ledit José Biancodero – car il s'appelle vraiment ainsi, j'admire votre mémoire, chef ! – est arrivé à Lisbonne voici plus d'un an, en juillet 1923. Le professeur l'accompagnait. J'ai pu savoir que le vapeur España les avait accueillis à son bord à Marseille.

— Et alors ?

— Biancodero est paraît-il originaire de Séville !

— Ce qui ne l'empêcherait pas de s'embarquer à Marseille !

— Marseille est la plaque tournante des cargaisons qui intéressent les contrebandiers de l'opium !

— Marseille l'a toujours été ! Voilà des phantasmes ! Il faudrait arrêter tous les étrangers qui, à Marseille, monteraient à bord d'un navire !

— Peut-être bien ! Continuons : comment se fait-il que, en privé, José Biancodero soit appelé Fernando par Anita ?

— Quoi ? (Selvano sursauta et se passa la main sur les yeux, mais il sourit aussitôt). Vous avez dit Fernando ?

— Oui, j'ai pensé d'abord à un surnom affectueux. Mais les surnoms sont faits à partir de véritables prénoms. Or, Anita appelle son ami Fernando, alors que devant des tiers elle lui donne le nom de José.

— C'est une marotte : Fernando semble à cette jeune fille plus harmonieux que José. Vous ne connaissez pas les femmes, Calbez, elles sont bourrées de lubies !

— Bizarre ! Mais que dites-vous de ceci, chef : le Pr Destilliano a acheté voici trois ans la maison voisine de sa villa.

— C'est son droit.

— Cette maison appartenait à un écrivain, le Dr Fernando Albez.

Antonio Selvano fit oui, d'un signe. Il se souvenait de ce détail.

— Je sais, il y a de cela trois ans, lors de la mort subite du Dr Albez au cours d'une partie de campagne ; un dimanche, il fut frappé par un infarctus. J'étais présent à l'enterrement.

Calbez fit un signe de tête et prit un air grave. Puis il dit lentement :

— Remarquez qu'Anita Almiranda appelle cet inconnu Fernando.

— Vous êtes fou ! (Le commissaire avait bondi hors de son fauteuil et jetait le dossier de la contrebande des stupéfiants sur une table de machine à écrire placée contre son bureau). Voulez-vous insinuer par là que ce Dr Albez ne serait pas mort ?

— Peut-être...

— Calbez, vieil idiot, j'ai assisté à ses funérailles ! Je l'ai vu dans son cercueil ouvert pendant la messe. J'étais au premier rang ! Allez-vous me déclarer fou ?

— Pas encore, répliqua Calbez, impertinent. Mais peut-être le deviendrez-vous si je vous apprends le reste... M'étant aventuré

jusque-là, car cette affaire ne me laissait aucun repos, je poursuivis cette piste. Résultat : ledit José écrit un livre.

— Si cela peut vous rassurer, j'en écris un, moi aussi, cria Selvano. Écrire un livre ne signifie pas qu'on est le défunt Dr Albez, mort voici trois ans !

— On ne vous appelle pas non plus Fernando ! Mais continuons ! Ce José Biancodero est depuis un an sans cesse en voyage ! Il effectue ses déplacements par mer, dans l'élégant petit yacht du Pr Destilliano et a une préférence marquée pour la route Lisbonne, Las Palmas, Amsterdam ! Quant à Amsterdam, nous savons qu'elle est le centre de la contrebande de l'opium pour l'Europe occidentale !

— Et dans le port de Las Palmas on a dernièrement confisqué la cargaison d'un voilier chargé d'ampoules de morphine, dit Selvano à voix basse. Lorsque la police pénétra dans le bâtiment, l'équipage s'enfuit à la faveur de la nuit dans une barcasse à moteur.

— Ça s'insère parfaitement dans notre périple, chef ! Mais il y a plus drôle ! J'ai pu obtenir par le jardinier de Destilliano une feuille manuscrite du nouveau roman de ce José Biancodero : la feuille était signée F.A. !

Pour Antonio de Selvano, ce retour à la vie du Dr Albez était pire qu'une imagination démentielle. La seule pensée qu'un mort, qu'il avait lui-même vu enterrer, resurgissait au bout de trois ans et recommençait à vivre, le mettait hors de lui.

— Arrêtez vos élucubrations au sujet de ce stupide Dr Albez ! cria-t-il à Primo Calbez en frappant du poing sur la table. Il est mort ! Je ne me laisserai pas traiter d'idiot !

— Bien, comme vous voudrez, chef, il est mort ! Mais asseyez-vous, je vous prie, car quelque chose va vous être révélé qui risque de vous faire tomber de haut !

— Parlez ! lança Selvano cassant.

— J'ai envoyé cette feuille de manuscrit, écrite il y a de cela cinq jours, à notre laboratoire et j'ai reçu le résultat aujourd'hui même !

— Et alors ?

— L'écriture de ce nouveau manuscrit est celle du défunt Dr Albez.

Avec le bruit sourd d'une chute pesante, Selvano se laissa tomber dans son fauteuil. À bout d'arguments, il fixait Primo Calbez.

— Quoi ? bégaya-t-il. C'est l'écriture du Dr Albez ?

— Je viens de vous le dire et aussi qu'il convenait de vous asseoir ! (Calbez leva des yeux impertinents sur son commissaire figé dans son fauteuil). Je crois, chef, qu'avec ces éléments, le cas Biancodero prend une tout autre direction et une signification particulière. Lorsque des morts continuent à vivre...

— Imbécillités ! Inepties ! (Selvano s'était repris et rugissait). C'est une ineptie, Calbez, que votre version fantaisiste concernant le destin d'Albez ! Je l'ai vu de mes yeux dans son cercueil ! Et parmi les documents qui le concernent se trouve un certificat de décès en règle !

— Établi par qui ?

— Par le Pr Destilliano !

— Voyez-vous ça !

— Que prétendez-vous insinuer ? Je vous ai déjà dit que le professeur est au-dessus de tout soupçon ! Il est l'un des plus grands savants du Portugal...

Primo Calbez eut un geste de protestation :

— Quand bien même, dit-il dédaigneux, il existe de grands hommes qui ne valent pas la balle pour les abattre ! Un nom n'est pas une garantie d'honorabilité !

— Vous êtes un nihiliste !

— Merci ! Mais pour la police tout devrait être suspect ! Elle ne s'en réjouit que davantage lorsque c'est le contraire qui est la réalité. Réfléchissons donc calmement sans être troublés par des considérations de famille et de rang : un homme dont la présence n'a pas été signalée, portant deux noms, fait la navette sur un yacht privé entre l'entrepôt principal des stupéfiants et d'autres ports. Il est dans le pays depuis un an, et c'est depuis un an que la contrebande a triplé de volume. Que feriez-vous ?

Le commissaire Selvano hésita une seconde avant de répondre, puis il dit lentement en se détournant pour éviter le regard brusquement durci de Calbez :

— J'examinerais le cas en y mettant les grands moyens.

Primo Calbez eut un soupir de soulagement qu'il ne chercha pas à dissimuler :

— Eh bien, dit-il, quand commençons-nous ?

Selvano jeta un regard de côté en direction du détective et se frappa le front de l'index.

— C'est fou, Calbez ! Faire irruption sans preuves chez le Pr

Destilliano ! Une heure plus tard, je serais destitué par le ministère ! Vous n'avez aucune idée du sort qui vous attend ! Mais ce que vous dites m'inspire... (Il réfléchit un moment) : Il faudrait vraiment examiner les choses avec circonspection...

— Il le faudrait, approuva Calbez.

— Mais comment ? (Selvano haussa les épaules). Comment pourrais-je me trouver en présence de Destilliano de manière tout à fait naturelle ?

— Je vois bien un moyen...

— Et ce serait ?

— Faites-vous examiner par lui : c'est un bon médecin.

— Comment le savez-vous ?

Calbez eut un léger sourire.

— Parce que j'ai moi-même été chez lui.

Une chaude nuit d'été pesait sur Lisbonne. Dans les ruelles au pied du Monte do Castello, l'air chaud stagnait, saturé de la puanteur des déchets de cuisine. On avait la tête lourde, des vertiges. Cette chaleur épaississait le sang qui circulait mal et heurtait les parois des vaisseaux, comme si le cœur enveloppé d'une chape de plomb en contenait chaque battement.

Dans le jardin de Destilliano aussi, l'air chaud était accablant. L'herbe haute retombait à demi fanée, les feuilles épaisses des arbres bruissaient avec un son métallique. Les fleurs à la sève tarie mouraient sur leurs plates-bandes.

À petits pas, le Pr Destilliano trottinait à travers son terrain en friche. Il avait croisé ses mains dans le dos et regardait le sol crevassé par l'ardeur du soleil. Ses longs cheveux blancs voilaient son front.

Depuis quatre jours, le Dr Albez, à bord du yacht Anita en provenance d'Amsterdam, était en retard. Comme d'habitude, le consul Manolda avait donné au téléphone l'heure exacte de l'arrivée et celle du départ de l'Anita, mais depuis lors on n'avait plus de nouvelles du Dr Albez.

Jour après jour, Destilliano et Anita avaient attendu sur le quai l'apparition à l'horizon de la blanche coque fuselée et chaque jour ils étaient rentrés chez eux ressassant des questions de plus en plus inquiétantes.

Quatre longs jours !

Le professeur devenait nerveux. Pour lui, la saisie du yacht par la police ne serait pas seulement une perte matérielle, la découverte de la cocaïne qu'il transportait signifierait un effondrement total.

Il y avait un an déjà que le Dr Albez sillonnait la dangereuse route maritime Lisbonne-Amsterdam, le plus périlleux de tous les parcours de la contrebande. Les espoirs que Destilliano avait mis en Albez n'étaient pas déçus, au contraire, car Albez avait, avec un sang-froid magistral, fait face aux contrôles dans les zones côtières de trois milles comme aux inspections dans les ports. Et il avait gouverné le yacht Anita adroitement entre les différents ports.

Destilliano riait sous cape. Si ce bon Fernando savait ce qu'il transportait vraiment à son bord ! Car il croyait toujours passer en contrebande un médicament miracle contre le bacille de Koch, et Destilliano évitait par tous les moyens imaginables qu'Albez voie les caisses avant leur déchargement. Anita non plus ne se doutait nullement du dangereux métier de son fiancé. Elle était heureuse et ne désirait rien de plus lorsqu'à l'issue d'un long voyage elle pouvait pendant quelques jours garder Fernando dans ses bras. Quelles têtes de moineaux, Fernando et Anita !

Ils avaient célébré leurs fiançailles très simplement en petit comité, six mois auparavant. Réunion que le consul Manolda avait honorée de sa présence. Pour le moment, Anita préparait son trousseau, brodait de son monogramme la moindre pièce de linge et elle était sereine dans son ignorance.

Pourtant, le retard de quatre jours du Dr Albez avait complètement changé la jeune fille. Elle dépérissait visiblement, elle avait constamment les yeux rougis, le visage ravagé et son regard avait un reflet fiévreux, comme enflammé.

C'était cet éclat dans le regard d'Anita qui ne laissait plus aucune tranquillité au Pr Destilliano. Qu'une jeune fille amoureuse se tourmente pour son bien-aimé est naturel. Qu'elle passe ses nuits dans les larmes causées par une cruelle incertitude se comprend, mais cet effondrement brusque, ces yeux brillants de fièvre étaient dus à une cause étrangère à Fernando.

Cette si jolie jeune fille était-elle poitrinaire ? Sa peau blême par moments et, ces derniers temps, ces faiblesses brusques pouvaient le faire croire. D'ailleurs, elle était devenue nerveuse et facilement irritable, indice qui jamais encore ne s'était manifesté et qui étonnait d'autant plus le professeur.

— Je suis mauvais médecin, marmonna-t-il en marchant lentement vers sa maison. Je peux secourir des milliers de personnes

et ma propre nièce dépérit sous mes yeux...

Il pénétra dans la demeure, monta l'escalier sans bruit et, ayant frappé d'un coup sec à la porte d'Anita, il entra dans son salon.

En y pénétrant, il la surprit tandis qu'elle cachait vivement quelque chose sous la couverture du sofa. Puis elle le regarda avec surprise, mais les yeux pleins d'un effroi sans bornes.

— Toi, oncle ? demanda-t-elle, le souffle coupé. À cette heure ? (Et bondissant soudain, elle cria) : Tu as des nouvelles de Fernando ! Il lui est arrivé quelque chose !

Destilliano secoua la tête et s'approcha d'elle. Ce geste qui cachait il ne savait quoi et les yeux terrifiés d'Anita éveillaient chez lui une poignante méfiance.

— Viens donc près de moi, Anita, dit-il d'une voix basse et affectueuse.

Il s'arrêta sous le lustre suspendu au plafond. Étonnée, la jeune fille avança et s'arrêta à trois pas de lui. Le professeur lui fit signe de se rapprocher encore.

— Non, Anita, plus près, dit-il, ici, sous le lustre ! Comme cela !

Il la plaça en dessous de la source de clarté et releva son visage afin qu'il fût parfaitement éclairé par la forte ampoule électrique.

— Je n'aime pas l'air que tu as ces derniers temps, dit-il. Tes yeux ont changé. Laisse-moi voir...

Vivement, Anita baissa la tête et se mit à tirailler sa robe.

— Ce n'est rien, dit-elle haletante. Je me sens très bien. Les inquiétudes que me donne l'absence de Fernando, coudre tard dans la nuit mon trousseau... ce n'est que ça... rien d'autre... Je me sens très bien.

Son flair de médecin disait à Destilliano qu'elle mentait. De nouveau, il prit entre ses mains la tête de la jeune fille dont il dirigea les yeux vers la lumière.

— Alors laisse-moi voir, dit-il, tandis qu'il sentait que sa nièce se mettait à trembler. Souvent dans les yeux d'un malade on lit la moitié d'une existence...

Il plongea son regard expérimenté au fond de ces yeux brillants de fièvre, puis brusquement il se détourna. Impossible ! cria-t-il intérieurement, mais c'est impossible !

Il revenait sans cesse à la contemplation de ces yeux et il se sentit glacé de la tête aux pieds malgré la canicule.

Un vertige menaçait de s'emparer de lui. Les pupilles d'Anita étaient dilatées, anormalement dilatées.

Et leur fixité ! Des yeux de morte ! Les tempes de Destilliano se mirent à bourdonner tandis qu'il lâchait la jeune fille qui reculait.

— Que cachais-tu quand je suis entré ? demanda-t-il d'une voix enrouée.

La monstrueuse réalité qu'il lisait dans ses yeux le paralysait. Anita s'était réfugiée, tremblante, près du sofa et s'interposait entre le danger – c'est-à-dire Destilliano – et ce qu'elle avait caché.

— Rien ! dit-elle sur un ton de bravade en se ramassant un peu sur elle-même, comme si elle craignait une gifle.

Le mot *rien* rompit une digue dans la conscience du professeur, une peur panique envahit son âme.

— Ce n'est pas possible, non... ce n'est pas possible, bafouilla-t-il. (Et brusquement il rugit si fort qu'Anita se recroquevilla et se tordit comme si on l'avait frappée). Je veux savoir ce que tu as caché !

— Je ne suis pas habituée à être traitée ainsi ! s'écria Anita.

Elle s'assit sur la couverture et avec un air de défi croisa les jambes.

Destilliano fonça et leva le poignet d'Anita. Elle voulut mordre et griffer, mais le vieillard la rejeta loin de lui. Il était furieux, ses yeux étaient exorbités et ses cheveux blancs flottaient autour de son front.

— Là... sous la couverture, qu'est-ce ?

— Rien !

— Tu mens !

— Oui !

— Donne !

— Non !

— Ôte-toi de là ! rugit Destilliano en projetant de côté la jeune fille qui s'était de nouveau placée devant le sofa.

Avant qu'elle eût pu se reprendre et se ruer sur le professeur, celui-ci avait relevé la couverture recouvrant une caisse noire de forme allongée, posée sur la soie du sofa.

Un coffret qui n'avait rien de particulier.

Avec un râle, Destilliano tituba en arrière et s'adossa au mur. Des deux mains, il couvrit son visage défait.

Un silence angoissant régna dans la pièce. Serrée contre l'accoudoir du sofa, Anita regardait fixement son oncle.

Au bout d'un long moment où ils n'échangèrent pas une parole, Destilliano abaissa ses mains. Il découvrit le visage soudain ridé, las, brisé, d'un vieil homme. Péniblement, il articula :

— Depuis quand prends-tu de la cocaïne ?

— Depuis un an.

— Journallement ?

— Oui, journallement.

— D'où tiens-tu ce poison ? râla le professeur.

Anita baissa les yeux, secouée par un violent tremblement. Elle avait visiblement maigri.

— J'ai trouvé dans la maison de Fernando à côté, une petite caisse contenant ces boîtes. J'en ai emporté une pour l'ouvrir ici et j'ai constaté que c'était de la cocaïne. D'abord, j'ai eu peur, j'ai lu tant d'histoires effrayantes concernant l'usage de la cocaïne. Mais lorsque Fernando est parti pour la première fois, j'avais si peur pour lui que j'ai ouvert un paquet...

— Et tu as absorbé cette poudre ? balbutia Destilliano.

— Oui, et j'ai merveilleusement dormi, j'étais tellement rassurée. C'est comme un prodige qui s'empare de tout le corps. Chaque soir, j'avais la nostalgie de ces rêves, j'avais comme une soif de la nuit et je tremblais d'impatience jusqu'au moment où je respirais la poudre qui rendait tout facile, charmant, heureux comme dans un conte de fées.

— Mais c'est la mort ! cria Destilliano. (Une peur démente s'emparait de lui ; il se jeta sur Anita et la secoua) : La mort ! La mort ! La mort ! rugit-il, tandis que les boucles noires d'Anita qui s'agitaient devant ses yeux le rendaient furieux. Celui qui prend ce poison est perdu ! cria-t-il d'une voix stridente. Tu n'en prendras plus, entends-tu... plus !

Anita avait fermé les yeux et se laissait malmener, vidée de toute volonté.

— Je ne peux plus m'en empêcher, dit-elle, j'en ai besoin !

— Non ! (Destilliano recula en titubant). Tu n'es pas encore prisonnière du poison ! (Une peur enfantine le fit tomber à genoux. Tremblant, il étreignit les genoux d'Anita et gémit à ses pieds) : Anita, dis-moi... tu n'en es pas là ? Tu pourrais y renoncer ? Tu n'es pas esclave...

Anita caressait les cheveux blancs collés de sueur du vieillard qui pleurait et pour lequel elle éprouvait une pitié infinie. Mais elle ne pourrait pas se contraindre, s'abstenir, une force inconnue s'était emparée de sa volonté.

— Si, il le faut, dit-elle tout bas dans un silence, il me faut ce poison pour vivre...

En gémissant, Destilliano se releva, bondit vers la caissette, la jeta sur le plancher et la piétina sauvagement, tel un possédé, puis il sortit du salon en courant comme poursuivi par une meute féroce.

Dans sa bibliothèque, il se laissa tomber à genoux devant un vieux crucifix noir suspendu au mur et, frappant son front contre le parquet, il cria d'une voix rauque :

— Pardonne-moi, Seigneur !... Pardonne-moi, ne me châtie pas de la sorte. Ne maudis pas l'innocence, maudis-moi, Seigneur, Seigneur...

Ses cris se muèrent en plaintes, jusqu'à l'épuisement. Évanoui, le Pr Destilliano gisait devant le crucifix noir.

Cela se passait au moment précis où, dans le port, le yacht Anita venant d'Amsterdam faisait son entrée, tandis que le Dr Albez regardait surpris le môle désert où un seul homme se tenait en attente :

Le limier de la police. Primo Calbez.

Antonio de Selvano, penché sur deux photos, secouait la tête avec emportement. Il semblait sortir d'un bain et s'ébrouer pour chasser les gouttes d'eau. En fait, il essayait bien de se libérer de quelque chose : un étonnement qui le frappait si fort qu'il en avait la raison obscurcie.

Il avait devant lui une photo de Fernando Albez en compagnie d'Anita Almiranda, prise par Primo Calbez sur le Terreiro do Paco, en bordure du Tage ; et en dessous se trouvait l'avis vieux d'un an placardé par la police d'Amsterdam recherchant un caissier de Caisse d'épargne disparu subitement : Pieter Van Brouken.

Selvano était arrivé presque par hasard à cette confrontation. Lorsque le limier lui avait remis ce bon instantané pris dans la rue, le visage de ce José Biancodero lui avait aussitôt semblé singulièrement familier. Il croyait bien l'avoir déjà vu et cela assez récemment. Songeur, il s'était rendu aux archives et il était tombé dès la première salle sur le gros dossier des plus récents avis de recherche, et sur la photo de Pieter Van Brouken.

En cet instant, il hésitait encore, se demandant si sa supposition était exacte. Les voyages de Biancodero à Amsterdam ne révélaient rien. En fait, pourtant, il y avait là un inquiétant enchaînement de déductions logiques liées à des indices qu'on ne pouvait négliger. En juin 1923, Pieter Van Brouken avait disparu d'Amsterdam, et en ce même mois de juin 1923 un écrivain parfaitement inconnu, José Biancodero, surgissait à Lisbonne venant de Séville. Ces deux personnages se ressemblaient étrangement, même si le visage de Biancodero avait un teint plus sombre et qu'il eût l'air mieux nourri !

— Il y a quelque chose là-dessous..., marmonna Selvano. (Une fois de plus, il compara les deux photos). Il semble que Calbez ait une fois encore raison, un nom célèbre n'est pas un certificat d'honorabilité. Il faudra surveiller plus attentivement la Rua do Monte do Castello !

Il décrocha le téléphone et demanda une communication urgente avec le préfet de police de Séville. Puis il appela l'un après l'autre les postes de gendarmerie voisins et donna des ordres pour que l'on exerçât une surveillance discrète mais rigoureuse de la villa de Destilliano. Il résolut lui-même de commencer l'enquête en demandant une consultation au professeur.

Peu après, la sonnerie du téléphone retentit.

La préfecture de police de Séville était à l'autre bout du fil.

Et après quelques minutes, Selvano savait qu'il y avait, en effet, un écrivain obscur appelé José Biancodero à Séville, lequel serait parti voici un an à l'étranger. On ne disposait d'aucune photo, cet homme était trop insignifiant. D'ailleurs, son casier judiciaire était vierge, il n'y avait rien à lui reprocher.

Déçu, Selvano reposa l'écouteur sur la fourche grinçante. Sa belle chaîne de déductions avait une petite faille. S'il existait un José Biancodero en voyage à l'étranger depuis un an, ce ne pouvait être que l'hôte du Pr Destilliano ! Sa ressemblance frappante avec le disparu, Pieter Van Brouken, était due à un de ces hasards assez fréquents d'ailleurs.

Et pourtant, Selvano n'abandonnait pas l'idée qu'il y avait là un mystère. Il éprouvait l'impression singulière d'être sur la piste d'un crime si exceptionnel, si énorme, si affreux, qu'il en frémissait sans même en posséder le moindre élément.

Il hésita un peu, avant de décrocher de nouveau le récepteur pour demander une communication urgente avec son collègue d'Amsterdam dont le nom figurait sur le mandat d'arrêt, le commissaire Félix Trambaeren.

La conversation qu'il eut alors en français avec Trambaeren fut plus qu'étrange.

— Allô ! Ici, police criminelle à Lisbonne, commissaire Selvano.

— Ici, le commissaire Trambaeren, d'Amsterdam.

— J'ai sur ma table un mandat d'amener concernant un certain Pieter Van Brouken.

— Vieille histoire ! Dossier clos depuis longtemps !

— Comment cela ? L'aurait-on retrouvé ?

— Non ! (La voix de Trambaeren avait une résonance ennuyée). Mais ce cas est clair, d'après les dépositions des témoins : suicide par empoisonnement, puis noyade dans la Heerengracht. Le cadavre repose au fond, dans la vase, impossible de l'atteindre.

— On est bien sûr de tout cela à Amsterdam ?

— Parfaitement sûr. Pourquoi ces questions ?

— À Lisbonne, un étranger, un Espagnol, a surgi qui ressemble à Van Brouken à s'y méprendre !

Trambaeren lança un éclat de rire dans le téléphone :

— Vous êtes consciencieux au Portugal ! Mais laissez donc courir ce pauvre bougre ! Il y a des milliers de visages aussi insignifiants que celui de Van Brouken. D'ailleurs, les morts ne vivent pas... Compris ?

— Merci, collègue !

— Je vous en prie.

Furieux, Selvano jeta le combiné sur sa fourche et s'adossa dans son fauteuil.

Encore un anneau de la chaîne qui venait d'être rompu ! Et il s'agissait du plus important ! Pieter Van Brouken s'est suicidé. Il est donc mort ! C'est logique ! Et ce Biancodero qui lui ressemble étonnamment a la même écriture que le Dr Fernando Albez. Et celui-là aussi, est mort !

— C'est fou ! Un vivant qui serait le représentant de deux morts. Voilà qui ne peut sortir que du cerveau d'un Primo Calbez !

Et cependant... Antonio de Selvano secoua encore sa crinière d'ébène. L'intuition du criminaliste lui répétait inlassablement : il y a là un mystère qui sera peut-être l'une des plus grandes affaires de l'histoire du crime !

Songeur, il glissa les photos dans le tiroir de son bureau. Sans

doute, il avançait encore à l'aveuglette, mais déjà le jour s'annonçait, une lueur apparaissait – qu'il n'aurait pu situer. Il le savait aussi par certains picotements qu'il éprouvait au bout des doigts.

— Dans huit jours, je saurai quel est l'enjeu, conclut Selvano à voix haute et ferme. Dans huit jours, ou alors cette affaire restera pour nous une grande, une effrayante énigme.

Lorsque le yacht Anita se trouva amarré à l'appontement du port de Lisbonne, Primo Calbez sauta à bord avec la légèreté d'un sportif.

Étonné, le Dr Albez alla à sa rencontre.

La présence d'un inconnu sur le yacht tout comme l'absence d'Anita sur le quai éveillaient en lui un étrange sentiment de peur et la prémonition d'un danger inexplicable. Poliment, il adressa un salut de la tête au hardi visiteur et lui barra le chemin :

— Qu'est-ce qui vous amène à mon bord ? demanda-t-il en l'observant attentivement.

« C'est évidemment un sportif, se disait-il en même temps, fort, souple, sûrement des muscles d'acier... ».

Primo Calbez, qui avait compris aussitôt qu'il se trouvait en présence de celui qu'il recherchait, arbora un sourire éblouissant.

— Je m'appelle Traveno, reporter du journal gouvernemental *Lisbonne*. J'aimerais que vous m'accordiez une interview.

— Moi ? (Le Dr Albez parut franchement étonné). J'ignorais que je pouvais être intéressant !

— Oh ! Ne soyez pas si modeste ! (Primo Calbez ouvrit son mystérieux calepin et se mit à écrire sans cesser de parler) : La modestie est une parure mais elle ne sert à rien ! À rien du tout, señor ! N'êtes-vous pas écrivain ?

— En effet !

— Eh bien, rien ne vaut la publicité d'une bonne interview ! Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que, pour l'instant, il est plus important de diriger mon bateau dans le port de Lisbonne, de rouler jusque chez moi et d'y dormir d'un bon sommeil ! répondit Albez un peu rudement. Demain, je serai à votre disposition.

— Demain ! Demain ! « Quiconque remet une entrevue fait tort à sa bourse ! ». Demain, vous serez déjà dans les journaux avec votre photo : José Biancodero de retour après un voyage autour du monde !

Le Dr Albez sourit :

— Votre périple planétaire est une illusion : je reviens d'Amsterdam !

— Tiens, Amsterdam ! (Primo Calbez en prit note). Vous connaissez bien Amsterdam ?

— Un peu. Je suis allé là-bas quelquefois.

— Que pourrait y faire Pieter Van Brouken ?

Calbez observa l'effet de cette question à brûle-pourpoint, les yeux levés vers son interlocuteur à la manière d'une bête de proie, s'attendant à une réaction foudroyante de tout son visage. Mais il n'arriva rien, si ce n'est que l'expression du Dr Albez trahit une grande surprise.

— Pieter Van Brouken ? Recommencez-vous, vous aussi, à me parler de cette affaire stupide ? Comment saurais-je ce qu'il fait ? Puisqu'il est mort !

— On le dit !

— Et puis il n'a rien à voir avec moi !

— Justement, justement, passons l'éponge ! Que faites-vous à Amsterdam ?

Le Dr Albez, à cette question jetée comme en passant, devint aussitôt prudent et sagace. Il pensa une seconde que ce reporter pouvait être un membre de la police lancé sur la piste de la contrebande des médicaments, mais il rejeta cette pensée et sourit à Primo Calbez. Celui-ci trouva ce sourire des plus désagréables et il éprouva comme un malaise.

— Que peut-on bien faire dans une belle ville étrangère ? Qu'y feriez-vous ? interrogea Albez.

Calbez réfléchit un instant.

« Rusé renard, pensait-il, tu veux me coincer ! Attends un peu, mon vieux ! ».

— Peut-être irais-je à la recherche des jolies filles, dit-il enfin.

— Voluptueux !

— Ou j'irais voir des amis, des connaissances...

— Tentant !

— Et vous, señor Biancodero ?

Le Dr Albez frappa l'épaule de Calbez et le regarda au fond des

yeux avec un air de malice.

— Je ferais exactement ce que vous feriez vous-même dans une ville étrangère. En cela, les hommes se ressemblent tous comme des jumeaux. Je m'incline d'avance devant votre imagination, féconde certainement. Écrivez ce que vous voudrez, on ne vous croira tout de même qu'à moitié et cela suffira d'ailleurs. À présent, il me faut descendre à terre !

Sur ce, il poussa doucement Calbez de côté, descendit rapidement la passerelle menant au quai et disparut dans une cabine téléphonique d'un entrepôt.

Le détective, qui se retrouva soudain seul, désespéré, comprit au même instant les avantages de la situation. En quelques bonds, il courut aux portes des cales, alluma une petite lampe de poche, trébucha en descendant l'escalier très raide et se trouva sur le seuil de plusieurs vastes salles aux parois recouvertes de tôle, qui gardaient les traces récentes de marchandises qu'on venait de décharger. Flairant l'atmosphère à la manière d'un limier, Calbez traversa rapidement les cales et se heurta, dans une petite cabine latérale, à une caissette ouverte emplie de petites boîtes plates de carton. En ouvrant celles-ci, il siffla tout bas entre ses dents et glissa quelques-unes de ces boîtes dans les larges poches de sa veste d'été puis il éteignit sa lampe de poche.

Tournant les talons, il revint vivement sur ses pas, courut tout du long de la passerelle jusqu'à la terre ferme et disparut dans l'enchevêtrement des entrepôts et des bureaux.

Au même instant, la porte de la cabine téléphonique s'ouvrait et le Dr Albez s'élançait dehors.

Il paraissait effrayé et assez désespéré. Son visage était pâle, ses cheveux retombaient sur son front. Il ne chercha pas à retrouver le reporter, mais s'élança vers la passerelle de commandement et donna l'ordre de quitter l'appontement.

Tandis que le fidèle petit équipage larguait les amarres et faisait manœuvrer le navire en direction du large, le Dr Albez, assis dans la petite chambre des cartes sur la passerelle de commandement, restait absorbé dans ses pensées, la tête appuyée sur ses mains.

Il éprouvait comme un poids sur le cœur. Lorsqu'il avait téléphoné un instant plus tôt, il avait eu le Pr Destilliano à l'appareil. Sa voix tremblait, comme brisée, tandis qu'il lui donnait l'ordre de mouiller le yacht à quarante kilomètres au nord de Lisbonne, dans une baie privée. Puis Albez avait soudain entendu la voix d'Anita. Il avait voulu crier son nom, alors il avait perçu comme un râle et la communication

avait été interrompue.

Il est arrivé un malheur ! Cette pensée lui martelait la cervelle. Déjà, le fait qu'Anita ne se trouvait pas au port à l'attendre était étrange. Mais ce qui avait pu arriver, il était incapable de se l'expliquer. Albez éprouvait seulement l'étreinte d'une peur affreuse, pesante comme du plomb.

Lentement, le yacht sortit du port.

Derrière un voilier, dans un puissant canot à moteur, Primo Calbez attendait.

Lorsque, au bout d'un certain temps, Anita descendit dans le bureau de son oncle, elle trouva le professeur priant dans le coin obscur devant le crucifix. Sa longue chevelure blanche retombait sur son visage ; il semblait comme glacé, anéanti.

Une pitié infinie s'empara d'Anita, elle voulut s'élancer vers lui, pour implorer son pardon, l'embrasser, lui promettre tout, tout ! Elle voulait lutter contre elle-même et s'arracher aux sortilèges du poison. Mais elle n'y parvint pas. Lorsque Destilliano l'entendit, il bondit sur Anita et s'arrêta devant elle en cherchant le soutien d'un fauteuil d'une main tremblante.

« Mais c'est un vieillard, pensa soudain Anita, un vieillard... il est devenu un vieil homme en l'espace de deux heures ! ».

— Je ne voulais pas te faire de mal, mon oncle, dit-elle tout bas, baissant les yeux, mais sans oser se rapprocher de lui. Je ne savais pas que cette drogue était si dangereuse !

— Tu ne le savais pas, non, tu ne pouvais pas le savoir... mais moi, moi ! cria-t-il, je le savais et j'ai précipité des millions d'êtres humains dans le malheur ! Oui, oui... c'est le châtiment de Dieu. Oh ! Petite Anita si pure, je suis un misérable !

— Oncle ! s'écria Anita.

Puis, terrifiée, elle mit une main sur sa bouche. Destilliano, après un geste désespéré, reprit :

— Pas seulement un misérable, Anita... un assassin, un lâche assassin !

Il s'assit et poussa une chaise vers Anita. Frémissante, les yeux fixes, exorbités, la jeune fille se laissa tomber sur le siège et resta muette d'horreur et d'effroi.

— Il me faut aujourd'hui payer ma dette, reprit le professeur d'une

voix contenue, une dette dont tu viens de me désigner l'échéance. Dieu prend son temps pour châtier, mais il est juste. Qu'il ait fait de toi le prix de mon rachat, c'est pour moi pire que l'enfer... Anita... Si tu vis jamais une bête féroce parmi les humains, c'était ton oncle... Depuis dix ans, Anita, ton oncle Ricardo, le célèbre Pr Destilliano, est le plus grand contrebandier de la drogue en Europe occidentale ! Dans le but de t'assurer plus tard une existence sans souci, pour dorer mes dernières années comme un conte de fées, j'ai vendu des millions d'âmes et j'ai tué des milliers d'individus par la puissance de ce poison insidieux qui procure l'ivresse mortelle. Mes relations à l'étranger, en tant que bactériologiste à la pointe des recherches portugaises, m'ont procuré des occasions faciles. Mon cerveau devint le poste central d'un vaste réseau. Au bout de trois ans de travaux préparatoires poussés dans les moindres détails, après une lutte mortelle avec la concurrence et pour obtenir des débouchés rentables, l'« importation » commença sur une grande échelle. Cocaïne du Pérou, opium de l'Inde, de la Chine, de l'Iran, morphine importée d'Italie, héroïne venant de Turquie. Mais tout cela ne me suffisait pas encore ! J'avais humé l'odeur du sang, c'est-à-dire de l'argent, et celui-ci me fascinait. Ce fut le délire, les transes du crime où je me laissais glisser. C'est alors que j'accomplis ma grande œuvre : l'introduction et la transformation de nouveaux stupéfiants en Europe ! Je livrais le dangereux haschisch du Liban, le terrible daga africain, le diabolique takrouri de Tunis, enfin ma grande création, l'élixir infernal : la marijuana de Mexico ! Sur ce point, j'étais unique, sans concurrent, j'étais le roi ! Cependant, sur les caisses contenant ces produits toxiques, se trouvait l'énumération d'inoffensives préparations pharmaceutiques. Oui, ce fut un triomphe ! Tous ces individus qui, agenouillés à mes pieds, me suppliaient !

— Affreux...

— Oui, affreux, Anita ! J'achetai, après la mort du Dr Albez...

— Quoi ? (Anita s'était redressée dans un cri. Son corps vacillait, elle semblait près de perdre connaissance). Fernando est mort ?

Destilliano fit oui de la tête.

— Il est mort, Anita, depuis trois ans...

— Mais Fernando, il n'y a que quinze jours...

— Ce n'est pas le Dr Albez, dit lentement Destilliano. Le Dr Fernando Albez est mort d'une angine de poitrine. En ce temps-là, tu vivais à Ténériffe. L'homme qui, depuis un an, continue à vivre la vie du Dr Albez, parle avec le même ton de voix, possède son écriture, est un Hollandais, Pieter Van Brouken...

Abasourdie, incrédule, Anita retomba assise dans son fauteuil.

— Pieter Van Brouken ? balbutia-t-elle d'un air absent.
Fernando...

Elle s'interrompit, elle ne savait plus que penser. Frémissante, elle se sentait prise d'un vertige qui allait la précipiter dans un abîme.

— Ton Fernando est Van Brouken. Il s'est évanoui à Amsterdam, par une chaude journée de juin, et s'est réveillé métamorphosé en Dr Albez ! Il est l'homme qui a oublié son passé, qui vit mené par son subconscient, qui a quitté son moi. Sa conscience se divise... c'est un des problèmes de la psychologie !

— Et Fernando...

La jeune fille jeta ce nom dans un cri, refusant de croire à cette monstruosité.

— N'est qu'un nom, Anita. Celui que tu aimes et appelles Fernando est en réalité Pieter. Le véritable Fernando que tu as connu à peine est depuis longtemps poussière.

— Et... mon Fernando n'en sait rien ?

— Il ne peut pas le savoir, puisqu'il a en lui l'âme du Dr Albez.

— Et José Biancodero ? (Les yeux d'Anita étaient dilatés d'horreur).

— Il vit également ! Excuse-moi... il vivait ! C'était un pauvre auteur de Séville que j'invitai par l'entremise d'un ami à faire un bref voyage. Malheureusement, il disparut au cours de ce voyage. Cela se passait au moment où ton Fernando arrivait à Lisbonne. Qu'il fut facile de lui faire porter le nom de Biancodero !

— Assassin !

Ce mot résonna, atroce, dans la bouche d'Anita.

— Oui, assassin ! Mais tu dois reconnaître que ma subtilité était étonnante ! J'avais à ma disposition un homme vivant trois existences et que je pouvais diriger à ma guise ! En tant que dément, il est, quoi qu'il arrive, intouchable, invulnérable, il est tabou ! C'était l'homme rêvé pour commander le navire de contrebande.

— Le yacht... (Anita frémit et pressa ses deux mains sur ses lèvres). Ce yacht qui porte mon nom et que Fernando commande...

— Ne transporte pas de médicaments pour les tuberculeux, mais des stupéfiants dangereux, comme la marijuana ! Et le Dr Albez qui est Pieter Van Brouken et s'appelle Biancodero le commande depuis un an, faisant, sans se douter de rien, la navette entre Lisbonne, Las Palmas et Amsterdam.

— Sans se douter de rien ?

— Absolument !

— Oh ! toi... toi... (Anita avait bondi et courait dans la pièce comme une possédée). Tu es mon oncle, je t'aime, tu as été mon père et ma mère à la fois... toi... Satan !

— Anita !

Destilliano se leva et s'approcha de sa nièce :

— Écoute-moi...

— Ne me touche pas ! cria la jeune fille d'une voix déchirante. Tu as du sang sur les doigts ! Et lui... qui navigue depuis un an, croyant accomplir œuvre utile. Et il transporte la mort ! Oh ! C'est ignoble, effroyable !

Et soudain, elle courut vers la porte. Mais Destilliano fut plus prompt qu'elle et lui barra le passage :

— Où veux-tu aller ? dit-il avec un calme menaçant.

— Trouver la police ! cria Anita. Je ne peux pas vivre avec un démon !

Destilliano retrouva aussitôt ses capacités de réflexion et de maîtrise de soi. Le mot détesté : « police » lui rendit le sens exact des choses. D'une prise du bras, il projeta Anita au centre du salon et verrouilla la porte.

— Je t'en ai dit plus que je n'aurais dû, dit-il gravement, mais j'ai juré devant la Croix de tout avouer si tu renonçais au poison. J'ai encore assez de caractère pour tenir ce serment. Anita... pour notre sauvegarde à tous, garde le silence ! C'était le dernier voyage, dont Fernando revient à présent. Nous avons assez d'argent pour n'avoir pas à craindre les difficultés de l'existence. Tais-toi, Anita, je t'en prie, tais-toi ! Ne lui dis rien, ne vas pas trouver la police. Si tu me dénonces, Fernando sera aussi accusé et ce pourquoi j'ai tout osé sera détruit par toi : ton bonheur !

— Je ne veux pas d'un bonheur fait de sang et de larmes ! cria Anita en reculant jusqu'au crucifix. Je préfère la mort à une vie avec cette faute sur la conscience !

— Anita...

— Il faut que je le lui dise ! À lui seul !

— Il me tuera.

— Eh bien, je le regarderai faire et je crierai de joie à chaque

coup ! (Une haine déchaînée flamboyait dans ses yeux. Sa frêle silhouette se tendait comme un arc). Es-tu trop lâche pour payer ton crime ?

— Je suis un vieil homme las, répondit le professeur à mi-voix. Et mon châtement... (Il s'arrêta court, avant d'ajouter) : Anita, ne prends plus de cocaïne... Je t'en supplie, ne prends plus de cocaïne.

La pensée de l'intoxication profonde d'Anita brisa de nouveau son assurance. Avec un gémissement, il se laissa retomber dans son fauteuil et se couvrit les yeux de ses paumes. Le meurtrier, le savant au sang-froid déroutant, était redevenu un vieillard effondré, solitaire, tremblant.

Un long silence régna dans le salon.

Puis la sonnerie assourdissante du téléphone retentit. Vivement, Destilliano décrocha le récepteur.

La voix de Destilliano trembla lorsqu'il donna son nom, mais une leur parut alors dans son regard.

— Fernando... toi ? Tu viens donc d'arriver ?

En entendant ce nom, Anita avait sursauté.

— Il nous faut changer nos dispositions, Fernando, reprends la mer et conduis le yacht jusqu'à notre mouillage privé. Je t'y rejoindrai, j'ai à te parler de questions importantes.

À ce moment-là, Anita se jeta sur le téléphone et se cramponna furieusement à Destilliano qui la repoussait.

— Fernando ! criait-elle... Fernando ! Il veut te...

De toutes ses forces, Destilliano repoussa Anita. Il la vit ensuite s'emparer d'un flambeau d'argent posé sur la table et bondir vers lui. Muet d'étonnement, il leva le bras dans un geste de défense. Mais, déjà, le lourd flambeau s'abattait sur son crâne. Avec un long gémissement, Destilliano s'effondra, entraînant avec lui l'appareil téléphonique posé sur la table. Son corps appuya sur la fourche, coupant la communication.

Pétrifiée, Anita demeura un instant debout devant le corps sans vie de son oncle. Puis elle rassembla ses forces et s'enfuit hors du salon. Elle courut jusqu'au garage, fit glisser les portes coulissantes, sortit sa petite voiture de sport, vérifia le plein et se jeta au volant.

Le moteur se mit en marche avec un rugissement. Anita appuya de toutes ses forces sur l'accélérateur et la petite voiture bondit en avant telle une flèche enflammée à travers la chaude nuit d'été. Elle disparut

en pétaradant dans l'enchevêtrement des rues de Lisbonne.

Lorsque le Pr Destilliano sortit de son long évanouissement, une nuit absolue l'enveloppait. Le sang, qui s'écoulait d'une blessure profonde au front, noyait ses yeux. Ses cheveux blancs étaient rouges et collants.

Titubant, il marcha à tâtons autour de son bureau, se laissa tomber en geignant dans le fauteuil où il s'asseyait pour écrire et ouvrit un tiroir.

Il avait perdu. La vie n'avait plus de sens. Sa nièce bien-aimée se chargeait de venger ses millions de victimes. Sa nièce Anita devenue elle-même une proie de la cocaïne ! Le cercle se refermait. Sa faute le paralysait.

Fini, Destilliano !

Anita !

Lentement, il sortit un revolver du tiroir et le chargea. Puis il se cala dans son siège, appuya sa tête ensanglantée au dossier du fauteuil et glissa l'acier froid du canon entre ses dents.

Ce fut un coup sec, léger, sourd, qu'engloutit la nuit.

Hurlante, la petite voiture de sport noire fonçait dans la nuit. Après qu'elle eut quitté les faubourgs de Lisbonne et pris la grande route qui, longeant la côte, menait aux plages portugaises à la mode, Anita appuya encore sur l'accélérateur et parcourut à tombeau ouvert la route au macadam impeccable.

Elle ne voyait pas qu'une grosse limousine la suivait à une certaine distance et s'efforçait de garder le même écart entre elle et la petite voiture noire.

Le commissaire Antonio de Selvano s'accouda à l'épais rembourrage et alluma une cigarette.

Il en avait le temps. L'occasion de discuter se présenterait seulement lorsqu'ils auraient atteint le port privé.

Il avait reçu l'annonce de l'arrivée du yacht Anita en provenance d'Amsterdam par les vedettes de la police maritime et de la douane patrouillant à l'entrée du port de Lisbonne. Il avait aussitôt lancé son limier, Primo Calbez, sur la piste. Lui-même avait installé des postes d'observation sur la route des plages, se disant qu'un membre de la famille Destilliano se rendrait assurément au port privé.

Selvano s'attendait à voir le professeur en personne risquer cette sortie. Lorsqu'il vit Anita passer en ouragan devant lui dans sa voiture à deux places, il secoua d'abord la tête sans s'expliquer cette bizarrerie mais décida de la suivre.

Les yeux d'Anita cillaient. Devant elle, la route se mettait à vibrer dans la clarté crue des phares, puis elle paraissait osciller... Elle serrait ses lèvres et se cramponnait au volant.

La cocaïne ! Si seulement elle en avait un comprimé. Elle sentait la tension de son corps se relâcher, s'effondrer, une fatigue insidieuse envahissait ses membres. Maintenant, deux Pervitine, pensait-elle, deux de ces pilules blanches et la vie redeviendrait radieuse, son corps serait ragaillardi et ses yeux de nouveau perçants ! Que ce poison est exquis ! Que l'univers est vaste, libre, lorsque l'âme s'élève ! Deux pilules, rien que deux pilules et le sang court dans les artères, la tête devient claire, les gestes des mains se révèlent précis. Ce produit est unique, unique, unique.

Elle avait la nostalgie de son vice. De quelques pilules blanches, d'un peu de poudre blanche. La cocaïne !

Est-ce que Fernando sur son yacht en aurait encore quelques doses traînant ici ou là ? Peut-être dans la boîte à pansements ?

Elle rit. Tout un navire bourré de poison et pourtant inaccessible... La vie est une sinistre plaisanterie. Elle avait tué son oncle à cause du poison... et maintenant, elle avait la nostalgie de cette poudre, bien qu'elle eût l'intention de mettre Fernando en garde contre elle... Bah ! C'était idiot !

« Comment le dire à Fernando ? ruminait Anita. Comment lui expliquerai-je qu'il n'est pas le Dr Albez, mais Pieter Van Brouken ? Je ne peux tout de même pas lui dire qu'il a oublié son passé, qu'il est fou et qu'il continue à vivre la vie d'un mort dans son subconscient ? Il me rira au nez, lui le Dr Fernando Albez, car Pieter Van Brouken est mort dans ce corps qui est celui de Pieter Van Brouken mais qui a accueilli l'âme du Dr Albez ! Comment l'expliquer à Fernando ? Il ne me comprendra pas et se moquera.

... J'aime tellement son rire... Je l'aime, qu'il soit Fernando ou Pieter ! Je l'aime.

... Comme mes yeux brûlent ! Et la route qui vacille ! Et mes mains qui tremblent sur le volant ! Reprends-toi, Anita ! Reprends-toi !

... Ah ! Seulement deux pilules de Pervitine... Ces pilules blanches. Merveilleuses, libératrices. Mais c'est un poison ! ».

Le moteur grondait. Les phares tranchaient l'obscurité de cette nuit sans lune de leurs pinceaux lumineux, aveuglants. Anita devinait les rochers qui cernaient le petit port privé du Pr Destilliano.

La grande limousine noire avançait et se rapprochait. Ses phares encapuchonnés éclairaient faiblement la route rectiligne. Le moteur au ralenti, elle traversait tranquillement la nuit.

Lorsque Anita modéra son allure et coupa les gaz un instant, parce que la route campagnarde dans laquelle elle s'était engagée tournait en direction de la petite baie, elle jeta un rapide regard de côté sans songer à rien, vers la route qu'elle venait de quitter.

Deux faibles lueurs se rapprochaient des rochers.

Une auto !

Une peur panique, paralysante, traversa comme une flèche de feu le corps de la jeune fille. Désespérée, elle ôta le pied de l'accélérateur et s'adossa à son siège.

Elle était poursuivie.

L'oncle vivait-il encore et cherchait-il à prévenir ses intentions ?

Pourtant, étendu sur le tapis, il saignait d'une large blessure au front, et il ne respirait plus ! La police ?

Anita, convulsée, contint un cri.

La police était à leurs trousses ! Fernando était en danger, l'innocent Fernando qui ne se doutait de rien !

Cette pensée lui rendit soudain de nouvelles forces et un cran farouche, qu'elle ne se connaissait pas.

« Nous sommes perdus. L'oncle... moi... il n'y aura pas de retour en arrière, mais lui je veux le sauver... Il ne faut pas qu'il soit enfermé dans un hôpital psychiatrique ou dans l'enfer d'une colonie pénitentiaire. Lui, je peux le sauver... puisqu'il ignore tout, je dois le sauver ».

Alors elle fit faire demi-tour à sa petite voiture, appuya sur l'accélérateur et fusa brusquement hors de la route étroite à l'instant même où Selvano faisait tourner prudemment sa limousine en direction de la baie rocheuse.

Déconcerté et perplexe un instant, Selvano vit soudain une flèche lumineuse filer dans l'obscurité au ras de son capot et disparaître.

— Qu'était-ce que cela ? dit-il à haute voix.

— La voiture de sport ! cria le chauffeur. Elle a changé de

direction !

— Faites demi-tour ! (Selvano rugissait, penché en avant. Et lorsque le chauffeur eut ramené la lourde limousine sur la route, le commissaire se coula par-dessus les dossiers des sièges avant et poussa le sergent de côté). Laissez-moi le volant !

Avec un grondement de bête, la lourde voiture fonça en avant. Selvano augmenta la puissance des phares.

Le commissaire regardait la route d'un regard fixe. Devant lui, les phares de la petite voiture de sport avaient disparu.

— Quelle tête folle ! marmonna Selvano en appuyant sur l'accélérateur. Quelle sottise ! Elle éteint ses phares et roule à pleins gaz à l'aveuglette dans la nuit !

Anita surveillait dans le rétroviseur l'avance rapide des puissants projecteurs.

Elle savait qu'elle ne pourrait échapper à la limousine. Dans dix minutes au plus, la grosse voiture l'aurait rejointe et la forcerait à stopper. Meurtrière de son oncle, elle devait renoncer à toute espérance ; sa seule volonté était de sauver encore Fernando.

Soudain, elle sentit un grand vide dans sa pensée, un vide qui vous laissait tout voir sous un jour où l'indifférence le disputait au sentiment du ridicule. La certitude de sa mort lui faisait à présent mépriser l'effort qu'elle venait de fournir pour s'échapper.

La route montait raide vers les montagnes proches. Elle devenait étroite, s'éloignait en virages du bord de mer et serpentait à travers un plateau rocailleux.

— C'est mieux ainsi, Fernando... crois-moi... c'est encore préférable au malheur d'avoir une femme qui se drogue !

Les yeux fixes, Anita fit tourner le volant et fonça en trombe vers les rochers qui descendaient en pente vers la mer.

— Elle se jette à la mer ! rugit Selvano en freinant. Je ne me suis pas imaginé ainsi la fin de l'aventure !

Les yeux clos, Anita restait au volant, tandis que la voiture se ruait vers le gouffre.

— Fernando, murmura-t-elle, pardonne-moi...

Elle sentit la voiture dévaler la pente. Les roues tournèrent dans le vide, elle tombait... tombait... Autour d'elle, des flots mugirent. « Oh ! cria-t-elle. Oh ! ». Puis tout ne fut plus qu'obscurité et une douleur brûlante vint transpercer son corps...

Sur le plateau, Antonio de Selvano entendit le choc de l'auto sur les récifs, le retentissant claquement des eaux et un sifflement qui mit longtemps à s'éteindre.

Accablé, il descendit de la limousine et scruta du regard la nuit noire. Il ne pouvait s'expliquer le suicide d'Anita.

Au commissariat central, à la section pour la répression de la contrebande des stupéfiants, une atmosphère lourde régnait.

Antonio de Selvano et Primo Calbez étaient assis face à face depuis une heure, mais ils n'échangeaient pas une parole. L'épais dossier ouvert devant eux semblait être la cause de leur humeur mélancolique.

— À quoi peuvent me servir vos sacrées petites boîtes pleines de Dilandid, de Dolantin, de Dicodid, d'Acedicon ? Nous ne pourrons jamais donner la preuve qu'elles ont été passées en contrebande ! gronda enfin Selvano lançant un regard oblique vers Calbez.

— Mais je les ai trouvées sur le yacht Anita !

— Combien, donc ? Une demi-caissette d'Acedicon et de Dolantin ! Et puis après ? On peut s'en procurer dans toutes les pharmacies !

— Mais seulement sur ordonnance délivrée par un médecin. On ne peut pas en avoir une réserve chez soi sans risquer de graves ennuis !

Selvano, d'un geste, repoussa cette affirmation.

— C'est une plaisanterie ! D'ailleurs, en tant que médecin, Destilliano avait le droit de disposer d'une certaine quantité de narcotiques.

— Mais l'état des cales prouve qu'elles avaient renfermé une grosse cargaison de ces produits !

— Pouvez-vous démontrer que Biancodero transportait des stupéfiants ? demanda le commissaire, ironique.

Primo Calbez hésita avant de répondre, puis il secoua la tête négativement.

— Non, mais...

— Il n'y a pas de mais ! (La main de Selvano fendit l'air dans un geste indigné). Pour nous, policiers, seuls la logique et les faits sont intéressants. Rien d'autre. Nous ne pouvons prendre des soupçons en considération et c'est là que le bât blesse, comme on dit. Depuis qu'Anita Almiranda et le Pr Destilliano se sont suicidés, nous n'avons

plus aucun élément d'information. La perquisition faite à leur domicile n'a donné aucun résultat. Biancodero s'est effondré à l'annonce de la mort d'Anita et du professeur, et on ne peut pas encore l'interroger. D'ailleurs, il n'y a rien à attendre de lui, car Destilliano se livrait sans doute à la contrebande des stupéfiants sans que Biancodero le sache... Que voulez-vous, nous pouvons clore le dossier !

Primo Calbez ne partageait pas tout à fait l'opinion et le pessimisme de son supérieur à l'égard de cette affaire. Même s'il convenait qu'après la disparition de la famille Destilliano, on ne pouvait plus faire état de preuve valable, la personnalité mystérieuse de José Biancodero continuait de l'intriguer.

— Il conviendrait de s'intéresser davantage à ce Biancodero, insista-t-il.

Mais il se heurtait à une résistance énergique de son chef.

— Laissez-moi tranquille avec ce personnage ! Je me suis renseigné à Séville : Biancodero est parti en voyage depuis assez longtemps et il n'est pas encore rentré à Séville, ce qui est parfaitement explicable puisqu'il est actuellement hospitalisé à Lisbonne !

— L'affaire est donc terminée pour vous ?

Selvano fit un signe de tête :

— Je déposerai mon rapport demain entre les mains du préfet et je ferai clore le dossier.

— Et que deviendra José Biancodero ?

Selvano eut un geste désinvolte :

— Inutile de nous inquiéter pour lui ! Au cours de la perquisition faite chez Destilliano, on a trouvé le dernier testament du professeur : il y est désigné comme son légataire universel conjointement avec sa nièce Anita. Comme Anita s'est suicidée sans avoir fait de testament, toute l'énorme fortune lui échoit !

— C'est un sort enviable !

— C'est selon... Il y a du sang qui tache cette fortune. Je me sens plus à l'aise que celui qui la possédera !

Primo Calbez ne répondit pas. Il remit au fond de sa poche son vieux calepin et se leva.

— Je m'en vais, chef, dit-il sur un ton d'indifférence, il n'y a rien à attendre de neuf pour ce soir.

Selvano hocha la tête et considéra Calbez d'un œil critique :

— Il me semble que la conclusion de cette affaire ne vous convient pas. Ce Biancodero est un fou et je pense que vous vous mettez à la poursuite d'un fantôme ! Et vous ne sauriez me reprocher cette opinion. Notez bien ceci, Calbez : ne vous attendez de ma part à aucun soutien, je ne suis pas disposé à couvrir vos marottes !

— Comme vous voudrez, Selvano, répondit le policier poliment, mais si je mets ce type à mon tableau de chasse, je réclamerai une gratification extraordinaire ou bien de l'avancement !

Lorsque le Dr Fernando Albez eut l'autorisation de sortir de l'hôpital de Lisbonne au bout de cinq jours, il était multimillionnaire. Mais il se sentait environné d'énigmes.

Quelle raison avait pu amener le Pr Destilliano à se suicider d'un coup de feu, alors qu'un instant plus tôt il était au téléphone et lui promettait de le retrouver dans la baie rocheuse ?

Qui lui avait jeté ce chandelier à la tête ? Avec qui avait-il lutté ? Pourquoi ? N'avait-il pas fait entendre un gémissement dans le téléphone avant que la communication ne fût interrompue ? Et sa voix était cassée, tremblante. L'avait-on assassiné ?

Et la mort d'Anita ! Accident ou suicide ? Anita était une conductrice téméraire mais très sûre, qui certes n'eût pas consciemment choisi de s'écarter de la route même en pleine nuit !

Que s'était-il passé Rua do Monte do Castello ?

Pourquoi Anita avait-elle trouvé la mort aux environs de la baie rocheuse où le professeur devait se rendre ?

Une suite d'énigmes.

Prudemment, le commissaire Antonio de Selvano ne lui avait pas fait connaître les tenants et aboutissants probables, et dom Manolda, venu d'Amsterdam pour assister à l'enterrement de son ami, ne souffla mot au Dr Albez des motifs qui avaient pu provoquer ces drames et qu'il connaissait sans doute jusqu'à un certain point.

La tristesse de Manolda devant la tombe de son ami était véritable et profonde. Même si sa mine accablée était due davantage au regret d'un fructueux commerce à jamais interrompu, plutôt qu'au mort. Cependant, son émotion fit bon effet et assura au vieux coquin une éblouissante porte de sortie. Car après la fin de Destilliano et celle du commerce lucratif que l'on sait, Manolda donna sa démission de consul portugais, devint personne privée, quitta Amsterdam pour La Haye, acheta une maison de campagne où il cultiva au fond de son

cœur le souvenir de son noble ami Destilliano.

Restait donc seul, avec toutes ses propriétés au Portugal et dans les îles Canaries, le Dr Fernando Albez qui, sous le nom de José Biancodero, devenait l'homme le plus riche de Lisbonne.

Retiré dans une maison de campagne sur la côte rocheuse de Cintra, près d'Azenhas do Mar, il vivait loin du monde, solitaire, silencieux, grave. Souvent, il se tenait debout pendant des heures sur les rocs qui dévalaient en pente abrupte vers la mer grondante, tandis que le vent soufflait dans sa chevelure, et son regard se perdait dans l'espace infini de l'Atlantique.

Le bonheur de sa vie était mort avec Anita.

Cinq ans passèrent.

Un après-midi du 7 août 1929, une grande voiture noire de tourisme s'arrêta en bas, sur la route en corniche, contre la muraille rocheuse. Un homme de haute taille aux larges épaules, vêtu d'un costume de voyage gris foncé, mit pied à terre. Il risqua un regard vers le haut du rocher, jeta quelques indications à l'intérieur de la voiture et se mit, en grognant, à escalader le sentier abrupt et pierreux. La voiture parcourut encore quelques mètres et s'arrêta dans un renfoncement en demi-lune creusé dans le roc.

Le visage rouge, congestionné, un peu hors d'haleine, suant, le visiteur atteignit au bout d'un moment le palier du jardin en rocaille. Il considéra la construction basse de la longue maison de campagne et il allait s'engager dans l'allée de gravier menant à la porte de la demeure, lorsqu'une voix qui sortait des buissons tout proches l'interpella :

— Est-il possible ? Vous, à Cintra ?

Effrayé, l'étranger se détourna. Alors, un sourire rayonnant éclaira son visage d'homme bien nourri.

— Docteur Fernando Albez ! Vous avez une manière diabolique d'accueillir vos invités ! (En riant, il lui serra la main). Au bout de cinq ans de solitude, je voulais vous rendre visite dans votre ermitage qui me semble propice à une existence des plus douces ! (Il rit, frappant amicalement sur l'épaule d'Albez).

— Comment se fait-il que vous soyez venu à Cintra ? demanda Albez en souriant. (Il guida son visiteur par l'allée de gravier jusqu'à la maison). Vous vous étiez depuis ce... malheur... comme volatilisé ?

— On devient vieux, mon cher, les affaires vous usent les nerfs ; les activités d'un consul, doublées d'une représentation constante, entravent la vie privée. Aussi me suis-je rapidement décidé à prendre ma retraite, ayant auparavant acheté une petite villa à La Haye. Me voici donc devenu un heureux retraité ! (Il eut un gloussement) : C'est le lot des vieux hommes, docteur Albez. Je vous envie vos quarante-deux ans et votre souplesse juvénile. Quand on atteint soixante ans, le sang s'épaissit et devient moins fluide, et lorsque comme moi, on atteint soixante-quatre ans, alors, bon Dieu ! On n'a pas de vœu plus cher que la paix et une existence sans soucis !

— Et malgré cela, vous avez fait ce pénible voyage jusqu'à Azenhas do Mar ?

— Par pur plaisir, docteur Albez. J'ai été rendre visite à Lisbonne au dernier ami de jeunesse qui me reste et j'ai pensé : il faut tout de même que je sache comment se porte l'aimable Dr Fernando Albez. Plus exactement, je me renseignai au sujet de José Biancodero. Il a disparu, m'a-t-on dit. La maison dans la Rua Do Monte do Castello a été transformée en crèche et le mystérieux José Biancodero doit vivre depuis des années en solitaire à Cintra, tout en haut d'un promontoire rocheux surplombant la mer. C'est de la folie, ai-je pensé, mais allons voir ce garçon ! Et c'est ainsi que me voici en train de vous importuner dans votre cellule d'ermite !

Le Dr Albez sourit et s'arrêta au bas des marches de l'entrée.

— Naturellement, vous êtes mon invité, dit-il.

Manolda leva un bras, mais Albez fit un geste qui repoussait toute protestation.

— Mais je ne voulais passer ici qu'une petite heure...

— Une heure !... Autant ne pas venir du tout ! Vous êtes ici, à présent, et je vous laisserai repartir seulement lorsque je le voudrai ! Ignorez-vous que mon jardin enchanté peut être clos par une formule magique et que personne sans mon accord ne peut alors descendre de ce rocher ? Vous êtes mon cher captif !

Avec une surprise feinte, Manolda ôta son chapeau et, résigné, haussa les épaules :

— Pris au piège ! Voilà ce que vous rapporte la sociabilité ! Mais je vous déclare, docteur Albez, que si d'ici une demi-heure je ne me trouve pas attablé devant un rôti succulent flanqué d'une bonne bouteille, j'essaierai de m'évader par la force de votre domaine enchanté en hurlant des chansons graveleuses !

Toujours riant, ils pénétrèrent dans la maison et se trouvèrent dans le vaste hall qui, à son extrémité, avait une vue merveilleuse sur l'océan vert crête d'écume.

— Allons dans la bibliothèque ! décida Albez, tandis que Manolda restait saisi d'étonnement à la vue de cette demeure toute en colonnes et ogives. Nous avons les récifs et le ressac juste en dessous de nous et voici le soleil couchant qui éclabousse nos fenêtres de son or sanglant. Je m'assieds là-bas tous les soirs, les yeux attachés au soleil de feu qui s'abîme dans les flots. Alors je ne souhaite qu'une chose : mourir un jour dans un crépuscule flamboyant.

Ils traversèrent lentement et en silence le grand hall pour pénétrer dans une pièce voûtée, lambrissée de bois sombre jusqu'au plafond. Des rayonnages avaient été encastrés dans les murs. Une grande fenêtre ouvrait sur la mer. De profonds fauteuils capitonnés entouraient un bar comportant différents tiroirs à surprises, dont une table à jeu.

— Installez-vous, Manolda, dit le Dr Albez en désignant l'un des sièges. Permettez-moi seulement de transmettre votre menu à la cuisine et de veiller moi-même au choix des vins. Pour occuper votre attente, voici un vieux cognac *Martell*. Vous trouverez des verres dans le bar sous la fenêtre. Faites comme chez vous. Vous êtes venu avec votre voiture ?

— Oui.

— Vous convient-il que je la fasse entrer dans mon garage et que je confie votre chauffeur aux bons soins de mon majordome ? Notre femme de chambre, Mira, se réjouira fort de la venue de ce visiteur...

— Faites comme vous voudrez, lança gaiement Manolda en se jetant dans un fauteuil. Je suis à votre merci et puisque vous avez fait allusion à la présence ici d'un vieux *Martell*, vous ne vous débarrasserez pas de moi facilement ! D'abord, vidons la cave !

— Je l'espère, cher Manolda, je l'espère !

Le Dr Albez s'éloigna, souriant. Le consul Manolda ouvrit le bar du salon.

Après le dîner, pendant lequel Manolda fit honneur au rôti qu'il avait demandé, ainsi qu'à une bouteille de Tarragone très corsé, le consul s'adossa confortablement dans son fauteuil à l'exemple du Dr Albez qui considérait en silence la mer aux reflets d'émeraude.

— Vous trouverez peu de distractions en ma compagnie, dit-il au bout d'un moment. Ce que je puis vous offrir de meilleur, Manolda, c'est le repos, peut-être quelques parties de pêche, des promenades le long des côtes en canot à moteur et une excursion jusqu'à Estoril, notre station balnéaire. Ici, c'est le désert !

— Je vous apporte une occasion de vivre, Albez.

Étonné, le Dr Albez leva les yeux. La voix de Manolda était claire et assurée. Il ne s'agissait pas seulement d'une métaphore.

— Que voulez-vous dire, mon cher consul ? demanda-t-il.

— Je vous ai menti, docteur Albez, répondit Manolda en regardant

vers le large ; je ne suis pas venu au Portugal pour le plaisir : j'en ai assez de la vie de retraité et je voudrais de nouveau organiser quelque chose de productif, et cela avec vous, Albez. Vous tenez encore de notre regretté Destilliano de brillantes relations. Quant à moi, je connais l'Europe centrale comme ma poche. On peut à présent travailler en Allemagne ! L'inflation est jugulée depuis longtemps, Stresemann est occupé à tirer son pays du bourbier. La vieille Germanie remonte la pente ! Aussi son pouvoir d'absorption a-t-il beaucoup augmenté, surtout du fait que la faim des masses y est plus grande que les possibilités de production du pays. Savez-vous à quoi je pense, Albez ?

— Non !

— À une société internationale d'exportation de fruits ! Des fruits provenant de toutes les régions du monde et qui envahiraient la vieille Europe. Des fruits inconnus, venus de l'archipel malais, de l'Amérique du Sud, du bassin du Congo, seraient jetés sur le marché et provoqueraient une nouvelle orientation du goût. Il y a même là, cher Albez, une mine d'or à exploiter...

— J'ai suffisamment d'argent, dit Albez à mi-voix sur un ton qui n'avait rien de provocant et qui trahissait plutôt la résignation, la tristesse.

— Sans doute ! Mais allez-vous passer votre existence sur un rocher et y tourner au philosophe bourré d'amertume ?

— Devoir vivre est déjà assez amer... (Albez contemplait les flots, ses pensées semblaient hanter un autre univers ; puis il se reprit et se tourna vers Manolda) : Vous faut-il de l'argent, consul ? C'est une question purement amicale...

— Pas question ! Nous avons l'un et l'autre assez d'argent, mais il faut que la vie ait un sens ou alors elle est par trop insipide ! Ne faire que dépenser de l'argent devient ennuyeux à la longue, il y manque la magie du gain... Il faut que la vie ait un but...

— Un sens, un but, cette vie..., répéta Albez d'un ton agressif avec une nuance de dépit dans la voix. Mais faites comme vous voudrez. Organisez votre société d'importation : tant que vous ne m'en importunerez pas personnellement, vous pourrez compter sur moi. Je vous abandonne l'organisation et tout le côté commercial. (Il plongea la main dans sa poche et en retira un chéquier) : Combien vous faut-il, consul ?

Manolda leva les bras et se rejeta en arrière dans son fauteuil.

— Vous me comprenez mal, docteur Albez, dit-il sur un ton

passionné. L'argent n'est qu'une question secondaire, ce qui est bien plus important, ce sont vos relations d'affaires !

— Mais elles n'ont d'intérêt que pour les produits pharmaceutiques !

— Peut-être pourrait-on les utiliser dans le commerce des fruits exotiques... (Il s'interrompt et reprit vivement) : Je veux dire par là que cette activité pourrait servir de passerelle vers d'autres affaires également intéressantes...

— Peut-être. Je vous donnerai des adresses.

— Vous ne me comprenez toujours pas. (Manolda se pencha en avant et poussa un peu de côté la bouteille de cognac) : J'ai besoin de votre participation même ! J'ai besoin de vous et de votre yacht, de votre cran, de votre hardiesse, de votre regard pénétrant et de votre intelligence ! Bref, j'ai besoin de vous ! (Le Dr Albez leva une main, mais Manolda eut un geste pour l'arrêter) : Ne dites rien pour le moment ! Je ne voudrais pas que vous preniez votre décision dès à présent ! Je ne veux pas vous contraindre à me répondre, je ne veux ni acceptation ni refus ! Réfléchissez-y. Le monde vous est ouvert comme jamais encore, non pas l'univers d'un riche vagabond, mais le monde d'un homme qui a de grands projets et qui accomplit un devoir essentiel envers l'humanité : celui de la nourrir ! J'attendrai jusqu'à ce que vous veniez me trouver, une fois prise votre décision définitive. Où puis-je téléphoner ?

— Dans le hall, répondit Albez à voix basse.

Il sombra dans une profonde rêverie. Manolda s'éloigna rapidement.

Dans le hall, il composa un numéro de Lisbonne, attendit, puis dit à mi-voix dans l'appareil :

— Je suis chez Albez, je viens de l'attaquer sur la question et je crois que notre plan réussira ! Dans huit jours, je vous donnerai de mes nouvelles. Faites en sorte qu'il y ait assez de « marchandise » à notre disposition !

Vivement, il raccrocha le combiné et retourna dans la bibliothèque.

Lorsque le commissaire Antonio de Selvano, six semaines plus tard, pénétra dans la section de répression de la contrebande des stupéfiants, il vit, à sa grande surprise, que Primo Calbez avait posé devant lui une caisse de fruits et qu'il pelait très soigneusement une

pomme.

— Bon appétit ! lança Selvano en considérant Calbez d'un air plutôt niais. J'ignorais que vous étiez devenu végétarien et friand de salades de fruits ! C'est une agréable occupation ?

— Comme ça ! (Primo Calbez souriait à son chef tout en coupant en deux sa vingt-septième pomme). Jamais on ne cesse d'apprendre, Selvano. D'ailleurs, ça vaut la peine de s'occuper d'un peu plus près de l'exportation des fruits portugais... Savez-vous que le yacht Anita a repris la mer ?

— Anita ? N'est-ce pas le bateau de ce Biancodero ?

— Et il appartenait avant au Pr Destilliano, j'y avais découvert une demi-caisse de Dolantin !

Selvano repoussa son chapeau sur sa nuque et se laissa tomber dans son fauteuil. Hargneux, il écarta de lui les dernières piles de dossiers.

— Calbez ! s'écria-t-il. Allez-vous me répéter vos stupides soupçons ? Tenez-vous toujours le Pr Destilliano pour un contrebandier, un trafiquant de stupéfiants ? Le président du Portugal a tenu à faire son éloge funèbre sur sa tombe ! Vous vous rendez peu à peu ridicule, mon cher !

— Le suicide de Destilliano et la mort accidentelle d'Anita Almiranda – qualifions-la prudemment d'accidentelle – sont des événements mystérieusement éloquentes.

— On ne crie pas sur les toits les conflits sentimentaux avec lesquels on est aux prises !

— Ce n'est pas ça, mais depuis la mort de Destilliano, la contrebande de stupéfiants a baissé de soixante-dix pour cent.

— C'est un hasard, Calbez. (Selvano jeta son chapeau sur l'amoncellement des dossiers). Vous pourriez aller plus loin encore et dire, par exemple, que depuis la disparition de Destilliano, nous n'avons eu à Lisbonne que dix-sept attaques à main armée au lieu de vingt-sept auparavant, pour une période équivalente ! C'est du « réchauffé », Calbez. Votre passion pour le yacht Anita devient une psychose !

Primo Calbez, qui prenait justement une nouvelle pomme dans la caisse et la coupait en deux, prit les deux moitiés prudemment sur chacune de ses paumes et s'approcha triomphalement de Selvano en lui tendant le fruit.

— Qu'en dites-vous, je vous prie ? dit-il avec un sourire éclatant.

Selvano jeta un regard peu amène sur la pomme coupée, puis sursauta. À la place des pépins se trouvait une petite capsule de métal léger. À l'aide d'un vide-pomme, on avait retiré adroitement le cœur du fruit pour y glisser la capsule ; on avait ensuite replacé les rondelles du fruit découpées par l'instrument.

Selvano fit glisser la capsule hors de la pomme avec des doigts précautionneux et l'ouvrit délicatement pour en sortir une petite ampoule emplie d'un liquide clair comme de l'eau.

Ébahi, il regarda Calbez qui souriait ironiquement.

— De la morphine pure ! dit-il lentement.

— Oui, c'est la cinquième ampoule qui se trouve dans cette caisse de pommes.

— C'est fou ! Et d'où vous viennent ces pommes ?

— Elles proviennent du yacht Anita !

Un long silence s'établit. Selvano regardait fixement la petite ampoule contenant le redoutable stupéfiant.

— Si c'est vrai, Calbez, dit-il enfin à voix basse, si nous pouvons donner la preuve irréfutable que ces pommes viennent de l'Anita, alors nous pourrions agir. Et j'aurai alors à vous faire amende honorable pour beaucoup de choses ! Votre flair proverbial a une fois de plus repéré la bonne piste ! Comment êtes-vous arrivé à vous procurer ces pommes ?

Primo Calbez s'assit et déposa les deux moitiés de pomme près du monceau de dossiers qui submergeaient le bureau.

— Depuis cinq ans, j'observe ce José Biancodero. Je l'ai fait à votre insu, chef, car vous vous seriez moqué de moi...

— Certainement !

— Voyez-vous, je ne me suis pas laissé impressionner par la solitude de ce personnage. J'étais à l'affût, j'avais mes espions à Cintra, Estoril et Azenhas do Mar. J'observais sans relâche la manière de vivre de cet homme seul, triste, et au bout de quelques mois, je me persuadai comme vous que je me battais contre des ombres. « Tu es un idiot, me disais-je, cette piste t'amuse, mais tu ne trouveras rien au bout ! ». Je finis par replier ma tente, je fis revenir mes espions de Cintra et d'Azenhas do Mar, et je déclarai : « Fini ! ». C'est alors que je reçus la nouvelle que, seul depuis cinq ans, Biancodero pour la première fois recevait un visiteur ! Dans son palais perché sur le roc ! Voilà qui me mit la puce à l'oreille ! Je ne parvins pas à identifier le visiteur ; ce que je remarquai, c'est que sa voiture portait un numéro

néerlandais. Ce visiteur resta dix jours pleins chez José Biancodero. Au onzième jour, il s'en alla, si subitement que toute filature fut impossible.

Selvano, les yeux perdus dans le vide, mordait sa lèvre inférieure :

— Vous souvenez-vous de ce numéro minéralogique. Calbez ? On pourrait se renseigner aux Pays-Bas !

— Je l'ai déjà fait ! La voiture vient d'Amsterdam, mais son numéro était faux : 077915, ça n'existe pas à Amsterdam ni dans le reste des Pays-Bas !

— Vous m'en direz tant ! Celui qui s'en va en visite à l'étranger avec un faux numéro doit avoir quelque chose à dissimuler. Voilà qui est louche ! s'écria-t-il. Calbez, pourquoi ne me l'avoir pas dit plus tôt ?

— Vous m'auriez tourné en dérision...

— Mais c'est une preuve ! Cela nous donne le droit de perquisitionner ce nid d'aigle !

— Ce n'est pas tout, reprit Primo Calbez. J'ai voulu en savoir plus long sur cette rencontre secrète et j'ai attendu. Ce qui suivit s'accordait avec mes soupçons : création d'une société d'exportation de fruits sous la direction de Biancodero, associé au consul Manolda qui, fait à retenir, habite La Haye, c'est-à-dire aux Pays-Bas. Le yacht Anita, amarré dans le port depuis cinq ans, fut remis à flot, calfaté, et fit d'abord route vers Las Palmas. Cela me rappela des souvenirs, car le Pr Destilliano aussi faisait la navette entre Las Palmas et Lisbonne. Las Palmas est un port de transit pour les fruits. Je me renseignai, me fis envoyer les prospectus de la nouvelle société fruitière et achetai moi-même une caisse de fruits... tout cela sans résultat... nulle part un indice auquel s'accrocher. Les pommes étaient bonnes, pas davantage. Alors j'eus soudain une idée audacieuse : je me fis transmettre le dossier des itinéraires de la drogue. Vous connaissez, Selvano, cette carte de l'Europe sur laquelle sont indiqués tous les points connus où, depuis ces quinze dernières années, la drogue a fait l'objet d'un commerce intensif. Je comparai cette carte à celle du prospectus montrant l'itinéraire et les points où la société fruitière avait un comptoir... Je crus que des écailles me tombaient des yeux, Selvano : près de soixante-dix de ces comptoirs se trouvent dans des villes où le marché de la drogue est intense !

— Remarquable !

— C'est aussi mon opinion ! Pourtant il me fallait encore une preuve palpable et non pas seulement une certitude théorique !

J'envoyai un espion à Lisbonne avec mission de découvrir un intoxiqué. Au bout de trois jours exactement, nous l'avions : Bonheas, le directeur de la Banque nationale. Je le fis surveiller et je constatai que l'on consommait beaucoup de fruits chez lui depuis quelques semaines... Par caisses, les pommes, pamplemousses, bananes, oranges arrivaient à sa villa, par camions. La famille Bonheas devait se gaver de fruits. Les déductions venaient d'elles-mêmes : Las Palmas – fruits – le yacht Anita – les comptoirs de ce commerce innocent couvrant un trafic de drogue... Bonheas est un intoxiqué et mange des fruits provenant de Las Palmas. Mon intuition tenait bon ! Avant-hier soir, j'ai fait concurrence à nos gars les plus durs : je me suis introduit chez Bonheas et, ayant montré ma carte de policier, j'ai perquisitionné tandis que la police officielle gardait les issues. Tout se passa très vite. Avec trois solides policiers en civil, j'ai traîné hors de la cuisine une caisse de pamplemousses, une de pommes, une d'oranges et je me suis mis aussitôt à couper les fruits en deux. Pamplemousses et oranges se révélèrent décevants, mais avec les pommes j'ai eu de la chance. Jusqu'à présent, j'ai trouvé cinq ampoules et il y a encore près de quarante fruits non coupés dans la caisse. Une chose est certaine, cette « société fruitière » est la plus hardie des organisations du trafic de la drogue !

Selvano examina de nouveau la petite ampoule de morphine.

— Vous avez fait là un travail magistral, Calbez, dit-il, mais il manque un maillon à votre chaîne de preuves : savez-vous si les caisses de fruits trouvées chez Bonheas provenaient du yacht Anita ?

— Mais c'est logique...

— En vous appuyant sur la seule logique, vous ne pouvez rien entreprendre. Tous les indices sont des bulles de savon si la véritable preuve manque. Or, celle-ci, l'avez-vous ? Avez-vous un bulletin de commande ? Ces caisses portent-elles une marque qui serait une signature ?

— Non, dit à mi-voix Primo Calbez, rien de tout cela...

Selvano examina de nouveau l'ampoule de morphine et regarda ensuite en souriant le détective qui avait pris une mine dépitée.

— Calbez, ne vous découragez pas.

— Merci.

— Je vous en prie. Demain, je perquisitionnerai moi-même le yacht Anita et j'irai ensuite visiter la forteresse rocheuse de Biancodero. Je ferai venir tout de suite les pièces indiquées sur le registre du commerce concernant la création de la société fruitière.

Peut-être apprendrons-nous quel est le silencieux associé de Las Palmas et les autres intéressés à l'affaire !

— Et que dois-je faire ? demanda modestement Calbez en jouant avec les morceaux de pomme.

— Je vous réserve une charmante occupation, répondit Selvano retrouvant sa gaieté. Cette nuit même, vous ferez encore une fois irruption chez Bonheas. De nouveau, notre police fera le guet à l'extérieur, afin qu'on ne vienne pas vous déranger. Mais cette fois-ci, vous ne vous introduirez pas dans la cuisine, mais dans l'ancre du maître de maison. Peut-être trouverez-vous dans son bureau quelque chose qui nous permettra d'agir contre Biancodero. Vous savez, n'est-ce pas, forcer un meuble sans faire de bruit ?

— Avec tous les raffinements imaginables, répondit Calbez avec un petit signe de tête. N'ai-je pas été à votre école, chef ? Et si l'on me surprenait ? On doit être resté en état d'alerte depuis ma première intrusion !

— Alors la police, qui dehors fera le pied de grue, se montrera et s'emparera de vous comme d'un véritable cambrioleur. C'est le meilleur truc ! Vous ferez du bruit intentionnellement, Bonheas appellera la police et on vous emballera ! Il n'y a pas d'intrusion sans risque dans une maison. D'ailleurs, Bonheas ne se méfie de rien et vous prendra pour un vulgaire petit passe-muraille ! Bonne chance, Calbez !

La nuit était relativement claire lorsque Antonio de Selvano, accompagné de trois policiers du poste central de la répression du trafic de la drogue, parut dans le port de Lisbonne et s'approcha du troisième bassin où, tous feux de position éteints, comme privé de vie, le luxueux, beau et svelte yacht Anita était ancré.

Selvano avait conscience de la portée qu'aurait une enquête sans résultat, car l'enchaînement des déductions hardies émises par Primo Calbez ne justifiait pas une intrusion dans la sacro-sainte vie privée. S'ajoutait à cela que l'information donnée par le registre du commerce était plus que succincte et n'offrait rien qui ne fût connu déjà : étaient membres de la firme José Biancodero habitant Azenhas do Mar et le consul Manolda, de Lisbonne, domicilié à l'hôtel España. Manolda, ancien consul, homme d'honneur, jouissait aux yeux du commissaire de la meilleure réputation. Celle-ci constituait un démenti éclatant à toute espèce de soupçon. Il était également impensable que Condes de Manolda pût s'associer avec un homme d'affaires suspect, ou tolérant même des activités. Sa seule participation garantissait la parfaite

régularité de l'entreprise.

Selvano n'était guère à l'aise dans sa peau lorsqu'il pénétra sur le quai du troisième bassin et vit le yacht Anita dans le clair de lune laiteux.

Le pavé inégal des quais luisait faiblement, comme frotté d'argent. Un profond silence s'étendait sur le port. Seul, le léger clapotement des vagues contre la coque du bateau ou le grincement plaintif des cordages animait cette nuit muette.

Selvano se força à avancer. Il fit signe aux trois hommes qui l'accompagnaient et il allait sortir de l'ombre projetée par les entrepôts pour suivre le passage courant le long du quai, lorsqu'il s'arrêta subitement pour retourner d'un bond dans l'ombre protectrice des hangars.

Dans le passage le long du quai, arrêté contre les hangars, une grande limousine noire était en stationnement, tous feux éteints.

C'était une voiture de marque étrangère, ainsi que Selvano l'avait constaté au moment même où il se rejetait dans l'ombre des entrepôts. Il se souvint alors avec la rapidité de l'éclair de la visite que Biancodero avait reçue à Azenhas do Mar et au faux numéro néerlandais que portait cette voiture inconnue.

Que venait chercher, de nuit, une voiture étrangère, au quai du yacht Anita ?

Existait-il donc une filière secrète, dont le consul Manolda lui-même ignorait tout ? Son nom si honorable servait-il de paravent à de sombres affaires ?

Selvano échangea un rapide regard avec ses trois compagnons. Puis il se glissa le long des hangars et s'approcha lentement de la grande limousine noire. Ôtant le cran de sécurité de leur revolver, les trois policiers suivaient l'avance prudente de leur commissaire.

Il ne fallut à Selvano que quelques secondes pour s'approcher de la voiture et parvenir à lire son numéro, dans la faible clarté lunaire.

Surpris, il siffla entre ses dents : 077915 !

C'était la voiture que Primo Calbez avait vue à Cintra près de la villa de José Biancodero !

À la manière d'un chat, Selvano se coula vers la voiture, sortit d'un pas vif de l'ombre protectrice des entrepôts et bondit vers la limousine.

Au même instant, la grande et pesante portière de la voiture

s'ouvrit brusquement et heurta de tout son poids le crâne de Selvano qui s'élançait. Le commissaire vacilla, devant ses yeux le port entier tourbillonna, il entendit encore le rugissement d'un moteur puissant mis en marche, puis il s'effondra sur le pavé.

Les trois hommes qui accompagnaient Selvano, pris de court, ne comprirent pas d'abord ce qui se passait. Ils virent les phares de la voiture noire s'allumer soudain, entendirent un coup sourd qui fut couvert par les grondements du moteur, puis la voiture fonça en direction d'Estoril, telle une flèche, et disparut dans le labyrinthe des entrepôts.

Très vite, ils furent auprès de Selvano et le virent allongé, évanoui sur le pavé, tandis que d'une blessure au front le sang coulait en abondance.

Trois forts coups de sifflet retentirent dans la nuit en trilles suraigus.

Aussitôt, les coins et recoins du port s'animèrent. D'autres sifflets répondirent aux premiers, signaux d'alarme alertant les plus proches postes de police. Comme une pierre qui tombe dans l'eau et provoque des remous concentriques de plus en plus éloignés du point de chute, les stridences des sifflets atteignirent des détachements de police qui exécutaient leur ronde de nuit à travers la ville.

Alerte au port !

Alerte à Lisbonne !

À la préfecture de police, les cars furent sortis de leurs garages.

Les ordres arrivèrent par le téléphone.

Agression contre le commissaire Selvano dans le troisième bassin du port !

Rechercher grande limousine noire, numéro minéralogique des Pays-Bas : 077915 !

Le numéro est faux. La voiture s'est enfuie dans la direction de l'Estoril – Cintra – Azenhas do Mar.

Les télégraphes crépitaient. Les voitures de police traversaient Lisbonne, sirènes hurlantes.

Barrez toutes les routes, tiquetait le morse, arrêtez tous les véhicules... recherchez la limousine 077915... direction Estoril... Bloquez les routes...

La limousine noire fonçait dans la nuit.

Les paupières crispées, le consul Manolda se cramponnait des deux mains au volant. De son front, de petits ruisseaux coulaient sur son visage : la sueur de la peur, de l'épuisement.

« Quelle cochonnerie ! pensait-il. Fallait-il que précisément ce sacré furet surgisse ? Vers quelle direction rouler ? Aller à Cintra chez Albez est impossible ! Il ignore tout. D'ailleurs, il faut que tout soupçon soit écarté de lui et de son yacht Anita ! Il y a sur le bateau dix-sept caisses d'oranges avec de l'opium et de la cocaïne ! ».

Manolda essuya la sueur qui inondait ses yeux, ses mains tremblaient.

« M'en aller, avant tout, fuir n'importe où... Si seulement j'avais déjà la ville derrière moi... Il y a au Portugal tant de coins où l'on peut se cacher en toute sécurité ! ».

Il appuyait sur l'accélérateur. Les jardins et les villas des faubourgs défilaient des deux côtés de la route. Tout droit, le chemin s'allongeait devant lui tel un ruban d'argent scintillant sous la lune. Doucement, la route s'inclinait vers la côte... vers la mer infinie.

Grinçantes, les roues brûlaient l'asphalte. Manolda se pencha profondément sur son volant et soudain sursauta. Un effroi sans bornes tordit son visage et se mua brutalement en une peur lamentable, irraisonnée.

Au loin, sur la route, on agitant des lanternes rouges !

Arrêtez ! Contrôle de police ! disaient ces signaux. *La route est barrée !*

Les yeux de Manolda se détournèrent de la route. Impossible de s'échapper... impossible de retourner en arrière... La partie était perdue. Ce qui lui restait encore demeurerait l'éternel secret de son existence, même par-delà la mort...

Les yeux fixes, Manolda saisit derrière lui un petit bidon d'essence dont il répandit le contenu dans la voiture. Puis il jeta ses papiers dans la flaque huileuse, sortit une ampoule de sa poche, en mordit le verre friable et avala, le visage tordu, le liquide qu'elle renfermait. Au même instant, il alluma son briquet qu'il laissa tomber dans l'essence qui s'embrasa.

Une voiture en flammes fonça dans le barrage de police et alla se briser contre un arbre, un peu plus loin. On retira du véhicule un cadavre calciné, impossible à identifier.

Le commissaire Selvano était d'une humeur massacranter. Il se tenait devant Primo Calbez qui gardait les yeux baissés, et frappait, tout en parlant avec hargne, sur le gros dossier Destilliano-Biancodero posé devant lui. Il avait le visage rouge de surexcitation.

— Le résultat est zéro ! s'écria-t-il. Que vos soupçons soient fondés ou non ! Nous nous trouvons toujours devant un mystère ! Voyons, examinons une bonne fois ce que nous savons et ce dont nous disposons en fait de preuves : trois meurtres restés inexplicés, un yacht où vous avez trouvé des stupéfiants – en petite quantité il est vrai – des caisses de fruits exotiques contenant de la morphine dont on ne peut trouver la provenance certaine, un homme du nom de Biancodero venu d'Espagne, une auto en flammes où l'on a découvert un cadavre méconnaissable, un faux numéro minéralogique, une villa campée sur des rochers, où l'on a rien découvert – pas le moindre indice – qui justifie un soupçon... Toutes choses sans relations entre elles, presque sans signification... Songez-y froidement, Calbez... Avez-vous trouvé quoi que ce soit lors de votre seconde visite dans la maison de Bonheas ?

— Non, rien, c'est vrai, reconnut Primo Calbez à mi-voix.

— Voyez-vous ! Les caisses de fruits contenant des stupéfiants avaient disparu, il n'y avait aucun document écrit. Quant à José Biancodero, que vous soupçonniez de contrebande de drogue, c'est un ami du respectable dom Manolda ! Cela devrait vous suffire ! Le consul doit être, ainsi que le personnel de son hôtel l'a affirmé, à Ténériffe, où il séjourne pour affaires.

— Tiens !

Selvano sursauta :

— Il n'y a pas de « tiens », Calbez, vous m'énerverez à la fin !

— De Ténériffe provenaient, entre autres marchandises, des fruits contenant des ampoules de morphine, reprit Calbez doucement.

— Quelle imagination ! cria Selvano. Vous remettez ça ? Le consul Manolda est membre du cabinet conservateur ! Voulez-vous le...

— J'ai connu des princes coupables d'escroquerie. Pourquoi un petit consul ne ferait-il pas le commerce des stupéfiants ? Avez-vous demandé à Ténériffe si Manolda s'y trouve vraiment ?

Selvano considéra le détective de haut en bas :

— Quelle question !

— J'attends la réponse d'un instant à l'autre. Je fais aussi surveiller José Biancodero. Il est heureux que je n'aie pas mis les pieds sur son yacht au cours de cette nuit fatale ! Nous pourrions nous trouver aujourd'hui en pleine mélasse et avoir sur le paletot une plainte pour violation nocturne de domicile ! Calbez, votre flair légendaire a commis une erreur, ne vous en déplaie ! Ou croyez-vous encore que José Biancodero soit un type du milieu ?

— Oui !

— Calbez ! Je vous croyais moins sot !

— Merci, chef, mais j'ai mes opinions. Il se peut qu'elles soient fantastiques pour d'autres que moi. Je m'y cramponne tout de même avec le sentiment d'être sur la bonne voie. !

— Laquelle ? lança Selvano moqueur.

— J'estime que Biancodero n'est pas Biancodero...

— Qui alors ?

— Un autre, un inconnu, à mon avis un individu de « remplacement » ! Souvenez-vous qu'Anita Almiranda appelait son fiancé José en public, mais Fernando en privé.

— Sans doute, et puis ?

— Ça me chiffonne. Il y a une raison cachée...

— Peut-être celle de l'amour tout simplement : « Fernando » est plus tendre...

— Mais peut-être aussi cet homme mène-t-il deux existences ! Je me suis renseigné jadis à Séville. On m'a dit qu'il avait disparu subitement... sans raison. C'était un homme qu'on ne remarquait pas. Et, tout à coup, le voilà qui s'embarque à Marseille à bord de l'España, arrive à Lisbonne et apparaît comme l'ami du Pr Destilliano et le fiancé d'Anita ! À peine un an plus tard, le Pr Destilliano, après une explication avec sa nièce, se fait sauter la cervelle et, la même nuit, Anita Almiranda se précipite dans la mer au volant de sa voiture. José Biancodero est légataire universel de l'énorme fortune de Destilliano, il s'achète un palais-forteresse et vit en riche ermite que personne n'ose importuner. Il n'a plus aucune relation avec Séville, sa ville natale. Le consul Manolda est son seul ami... Pendant cinq ans, c'est le calme dans notre service, mais soudain Biancodero sort son yacht, se remet à sillonner les mers, délaissant sa villa et ses chers rochers, et

secoue ses cinq années de solitude comme un chien s'ébroue sous la pluie !... Subitement, il se rappelle à notre bon souvenir : la drogue réapparaît en quantités fabuleuses !

Selvano l'avait écouté avec une vive attention. Il finit par lui adresser un petit signe de tête :

— Je reconnais, Calbez, que vos déductions successives forment un tout d'une logique troublante... Mais vous n'avez pas de preuves ! Ce qui nous manque, c'est d'avoir pu surprendre Biancodero en flagrant délit ou d'avoir reçu contre lui une plainte précise qui établirait irrécusablement sa culpabilité ! C'est-à-dire si, indépendamment de votre enchaînement d'indices, il était directement accusé. Tant que dom Manolda répondra de lui, nous avancerons à tâtons, dans le noir.

Selvano voulut porter le dossier pour le ranger dans un classeur, mais sur le tableau le téléphone sonna. Selvano regarda Calbez :

— Parions qu'il s'agit de nouveau d'un petit marchand d'opium qui s'est fait pincer ? Vous pouvez tout de suite le mettre sur la sellette, Calbez !

En souriant, il décrocha le récepteur, mais aussitôt son visage prit une expression tendue, et un étonnement sans bornes apparut dans son regard. Du pied, il attira un fauteuil et s'assit. Anxieux, Primo Calbez le regardait.

— Oui, c'est bon, dit Selvano d'une voix un peu indécise. Oui, nous allons tout de suite faire le nécessaire et je mets le ministère au courant.

Puis il raccrocha et considéra Calbez en silence, longuement. Au mot « ministère », celui-ci avait bondi, comme touché par une décharge électrique.

— Voilà la bombe qui nous achèvera tous deux, me dit enfin Selvano à voix basse. Calbez, notre Biancodero vient de me téléphoner !

— Ah !

— Il m'a passé une demande de recherche : depuis trois jours, le consul Manolda a disparu sans laisser de traces !

— Bon Dieu !

Primo Calbez se leva et se mit à arpenter la pièce d'un pas nerveux.

— Oui, reprit le commissaire Selvano, voici trois jours le consul

Manolda quittait la villa des rochers après une visite et il avait l'intention de passer quelques heures à Lisbonne. Il avait promis de revenir le soir même !

— Et son hôtel prétend qu'il serait parti pour Ténériffe ?

— Oui ! Je vais tout de suite m'enquérir afin de savoir comment on a pu avoir ce renseignement.

— Et voici trois jours, une auto en flammes fonçait dans un arbre et l'on y retrouvait un corps impossible à identifier ! poursuivit Primo Calbez pensif, mais en y mettant un accent passionné.

Selvano se redressant vivement, se prit la tête à deux mains.

— Calbez ! s'écria-t-il ému, cette même voiture portant un numéro néerlandais faux était auparavant en stationnement au pied du nid d'aigle de Biancodero. Mon vieux, ce serait fantastique, incroyable, si vous aviez tout de même vu juste ! Le consul...

— Manolda était consul aux Pays-Bas, répondit Calbez d'une voix nette, et il s'y connaissait en numéros néerlandais...

— À présent, la chasse commence ! s'écria Selvano en frappant énergiquement sur l'épaule de Calbez. Deux voitures partiront avec vous pour Azenhas do Mar et vous interrogerez Biancodero. Quant à moi, je visiterai le yacht Anita. Le cadavre calciné sera transporté à la morgue et toutes les relations du consul Manolda seront convoquées, afin de tenter de l'identifier. Les restes de la voiture seront également présentes. Écrivez, Calbez : « Appel à toute la population : les personnes qui ont connu le consul Manolda sont priées de se présenter demain et après-demain à la préfecture de police, bureau 123, le consul Manolda ayant été probablement victime d'un assassinat ». Bluffons, Calbez.

« Bluffons, à présent. Si nous réussissons à prouver que le cadavre de l'auto en flammes et portant un faux numéro est celui du consul Manolda, alors nous posséderons les clefs de tous les crimes commis ces quinze dernières années et vous, Calbez, vous serez un héros ! ».

— Je préférerais une augmentation de traitement, répondit sèchement Primo Calbez.

Pourtant, le grand branle-bas de combat conçu par Antonio de Selvano finit en queue de poisson.

José Biancodero disposait, en plus de son appel téléphonique, d'un alibi irréfutable : ce soir fatal, il avait attendu, jusque tard dans la nuit en compagnie de l'un des messieurs de la Chambre de commerce, le

retour de Manolda.

Le cadavre, rendu méconnaissable par les flammes et les désinfectants, ne put être reconnu, d'autant que manquaient tous les indices, tels que papiers, bague ou montre ou autres signes d'identification.

La voiture était inconnue à Lisbonne, elle faisait partie d'une fabrication en série de Cadillac, et ne portait aucune caractéristique particulière.

Puis une nouvelle arriva, qui mit Selvano hors de combat et l'acheva.

Un certain baron Siegurd Von Pottach, négociant à Ténériffe, lui fit savoir qu'il avait discuté l'avant-veille de la vente de trois mille caisses de bananes avec le consul Manolda.

— Comment ? Avec le consul Manolda ?

— Oui ! À l'hôtel Esplanade à Ténériffe, de 10 heures du matin à 10 heures du soir ! Ensuite, le consul est monté sur un bateau côtier et a poursuivi sa randonnée vers Las Palmas. Il était très satisfait !

Deux jours après la découverte du cadavre dans l'auto en flammes ! Un cadavre dont Selvano et Primo Calbez avaient lieu de penser qu'il était celui du consul Manolda !

Est-il possible qu'un mort étendu dans une salle de la morgue puisse, deux jours plus tard, acheter à Ténériffe trois mille caisses de bananes ?

Et comment le consul était-il arrivé à Ténériffe ? Le yacht Anita était ancré dans le port et aucun autre bateau des compagnies maritimes n'avait pris la mer cette semaine pour se rendre aux îles Canaries !

Où était à présent le consul Manolda ? De Las Palmas, on avait fait savoir qu'on ne l'avait pas vu et que toutes les recherches restaient sans résultat.

Selvano envoya une demande d'information à Santa Cruz de Ténériffe :

— Qui est ce baron Siegurd Von Pottach ?

La réponse eut sur le commissaire Selvano un effet fracassant.

Le meilleur, le plus respecté des négociants de Ténériffe, voilà ce qu'était le baron Von Pottach, lui fit-on savoir. On devait absolument croire ses déclarations : il faisait partie des habitants les plus scrupuleux et les plus dignes de considération de l'archipel.

Selvano était à bout. Il savait avec une quasi-certitude que le mort inconnu était le consul dom Manolda... et pourtant deux jours après sa... mort, il était à Ténériffe et achetait des bananes.

— C'est une illusion ! lança Selvano, les mains enfouies dans ses poches, tandis que Primo Calbez, furieux, mâchait sa pipe. C'est simplement de la folie ! J'en perds mon latin ! Jamais je n'ai rien connu de tel !

Le silence, un silence oppressant, s'appesantit sur le service chargé de la lutte contre le trafic de la drogue. Selvano et Primo Calbez restaient comme des chats à l'affût. Ils pressentaient certaines connexions... mais ils étaient impuissants, ne pouvaient encore agir.

Ils attendaient que fût commise la lourde faute que tout criminel commet un jour.

La faute qui dévoilerait le mystère...

La disparition subite de consul Manolda n'eut, fait étrange, aucune action paralysante sur le Dr Albez. Au contraire, il en parut comme électrisé et son intérêt pour les affaires s'intensifia. Il est vrai que ses pensées furent quelque peu perturbées par cet incident subit et il parut ému et effrayé, car ces catastrophes en série devaient avoir un rapport entre elles. Il le sentait au tréfonds de lui-même, mais extérieurement il gardait son remarquable sens des affaires, accompagné d'une tranquillité, d'une mesure dans toutes ses actions, qui émerveillaient tout le monde. Il développa donc dans toute son ampleur l'affaire d'exportation de fruits, et cela avec le concours du baron Von Pottach.

Le Dr Fernando Albez était encore indécis quant à la conduite qu'il choisirait de suivre lorsque le commissaire Antonio de Selvano et Primo Calbez suspendirent l'enquête concernant le consul Manolda et arrêterent les interrogatoires qui ne donnaient aucun résultat. Le fait qu'on le soupçonnait et que l'on ait cru nécessaire de se livrer à une perquisition sur son yacht Anita lui avait paru d'abord risible, mais ensuite il commença à comprendre qu'on le considérait comme le personnage central d'une situation ou d'un état de choses dont il ignorait tout lui-même. La fouille de sa villa, sa confrontation avec le cadavre affreusement calciné d'un homme qui lui était inconnu, le contrôle de son commerce de fruits et sa rencontre non fortuite à la préfecture de police avec le banquier Bonheas lui apparaissaient aujourd'hui, en y réfléchissant à froid, comme les éléments d'un plan précis qui tournait constamment autour de sa personne, laquelle était pourtant totalement étrangère à quelque affaire que ce fût.

Malgré la gravité des faits, le Dr Albez ne put se défendre d'en

sourire.

Le soupçonnait-on du meurtre de Manolda ?

Qui d'ailleurs pouvait affirmer que Manolda avait été assassiné ? N'avait-il pas, voici quelques jours, acheté à Ténériffe trois mille caisses de bananes ? La déposition du baron von Pottach était pourtant claire et sans ambiguïté. Et d'ailleurs ces caisses étaient déjà livrées !

Le baron von Pottach ! N'était-il pas l'homme qui, selon le plan de Manolda, se chargerait bientôt des achats sur le marché africain ? Peut-être en savait-il davantage au sujet de la disparition du consul ? Peut-être aussi Manolda, pris d'une inspiration subite, allait-il d'un point à un autre du marché africain et s'abstenait-il d'écrire, afin de ne pas éveiller l'attention de la concurrence ?

Le Dr Albez se tenait debout contre la grande baie de son bureau et regardait vers la mer infinie et scintillante. Les crêtes écumeuses des vagues se brisaient sur les récifs.

« Il faudrait aller à Ténériffe, pensa Albez en s'accoudant au rebord de la fenêtre. En ce temps-là, lorsque le malheur frappa Anita et Destilliano, j'avais comme perdu la raison et je m'abandonnai à un désespoir bruyant... Ce fut un tort, et je laissai les pistes s'effacer. À présent, je vais les suivre... dussé-je faire le tour du globe ! D'une manière ou d'une autre, je sens que ces événements ont un rapport entre eux ».

Fernando Albez n'était pas un homme qui hésite longtemps à agir une fois qu'il a pris une détermination... D'une main ferme, il souleva le récepteur du téléphone, composa un numéro et attendit debout près de la fenêtre jusqu'à ce qu'il entende une voix.

— Ici, José Biancodero, dit-il d'une voix haute et avec assurance. Le commissaire Selvano est-il à la préfecture ?

— Oui. lui-même à l'appareil.

— Fort bien. Monsieur le commissaire, je voudrais m'en aller en voyage. Je vous prie de me dire si je puis partir demain en toute liberté, ou si je suis encore... sous contrôle.

— Vous parlez de contrôle ? (La voix du commissaire était tendue et exprimait une extrême surprise). Jamais on ne vous a « contrôlé », señor Biancodero. Nous ne nous permettrions pas de pénétrer dans votre vie privée.

— J'en prends note. (Le Dr Albez hocha la tête). Depuis cinq jours, mes domestiques et moi-même avons remarqué que notre promontoire

est surveillé nuit et jour par cinq ou six hommes au moins. Hier, mon jardinier a même surpris, caché dans une haie, un paysan qui s'était égaré ! (Le Dr Albez appuya non sans ironie sur le mot « égaré » et, pour en accroître encore l'effet, il fit une courte pause. Puis il reprit) : Est-ce que vraiment vous seriez à ce point dans l'ignorance, monsieur le commissaire ?

La voix de Selvano était émue tandis qu'il répondait à cette question :

— Ce que vous dites là est extrêmement intéressant ! s'écria-t-il. Primo Calbez me disait justement qu'il n'avait pas donné l'ordre de surveiller Cintra... Les hommes qui vous observent ne peuvent donc que venir de ces milieux qui ont à voir avec la disparition mystérieuse du consul Manolda. Montrez-vous d'une extrême prudence, señor Biancodero. Ne sortez plus de chez vous après la tombée de la nuit et surtout jamais seul ! La surveillance dont votre personne est l'objet prouve qu'un crime a été commis, un crime dont fut victime le consul Manolda. Je vais tout de suite vous envoyer quelques hommes et nous essayerons de prendre quelques-uns de ces oiseaux dans nos filets ! (La voix de Selvano fut coupée, un murmure précipité, incompréhensible, résonna sur la ligne, puis la voix de Selvano se fit de nouveau entendre) : Peut-on aussi atteindre votre rocher par la mer ?

— Difficilement. Le chemin le moins compliqué est celui de la route !

— Y aurait-il un autre chemin plus difficile ? demanda Selvano d'une voix tendue par l'anxiété.

— Oui, il part d'Azenhas do Mar en suivant la côte et se termine en un sentier abrupt, lequel débouche dans une caverne qui ressemble à un tunnel. Cette caverne envahie par le ressac doit être traversée en diagonale et l'on atteint alors, par un trou dans le roc, qui a la taille d'un homme, un palier d'où une sente étroite, coupant par les récifs, contourne les rochers jusqu'à la lisière de mon jardin : une fameuse ascension !

— Et on peut emprunter ce chemin de nuit ?

— Difficilement... le moindre faux pas et l'on est précipité sur les récifs battus par les flots. Il faudrait être très sûr de soi pour s'aventurer sur ce chemin la nuit.

— Primo Calbez l'osera. Il vous arrivera demain, de nuit, par le sentier rocheux, accompagné de trois policiers. Vous comprenez que nous ne voulons pas être vus par vos « surveillants ». Ainsi seulement il nous sera possible d'entreprendre une contre-offensive fructueuse.

Le Dr Albez avait écouté avec un vif intérêt les propos du commissaire, mais à présent il secouait la tête :

— Vos policiers seront les bienvenus, dit-il. Le meilleur accueil leur sera réservé, de même que je leur souhaite bonne chance. Quant à moi, monsieur le commissaire, je vous prie de m'excuser. Il est urgent que j'aille m'occuper de mes affaires : c'est pourquoi je vous ai téléphoné. Avant tout, je vous prierai de libérer mon yacht !

À l'autre bout de la ligne, il y eut de nouveau un murmure imprécis. Enfin, le commissaire Selvano répondit par une question :

— Vous voulez voyager outre-mer, señor ?

— Oui.

— Et cela précisément maintenant où vous êtes épié par des inconnus, ce qui nous permet de relever une piste ?

— Oui, maintenant ! Je compte me rendre à Ténériffe.

— À Ténériffe !

— Oui. Chez un négociant, le baron von Pottach. Il a été le dernier à voir le consul Manolda et j'espère trouver là-bas un indice... La disparition de mon compagnon finit par me tourmenter !

— Enfin ! gémit Selvano sans déguiser ses sentiments.

Le Dr Albez ne put s'empêcher de sourire :

— Oui, enfin ! Je me souviens que Manolda disait dernièrement qu'il lui fallait parcourir le marché africain et évincer la concurrence. Mais qu'il l'ait fait aussi subitement et sans me prévenir, je n'arrive pas à l'admettre. Quoi qu'il en soit, Manolda avait parlé de Ténériffe, puis de naviguer jusqu'à Las Palmas pour visiter mon entrepôt de stockage. Je veux m'assurer sur place de la mise à exécution de ces projets !

— Mais il n'est pas arrivé à Las Palmas.

— C'est précisément ce qui me déconcerte ! Pour une raison quelconque, il a dû modifier son plan et il est allé directement de Ténériffe sur la côte africaine... Ou encore, ce que nous refusons de croire, la concurrence, qui me fait surveiller à mon tour, a su le faire disparaître en mer ! C'est ce que je veux élucider ! Mais il me faut pour cela mon yacht Anita !

Un bref instant, le silence régna sur la ligne. Selvano paraissait réfléchir.

— Avez-vous bien regardé le cadavre qui se trouvait dans l'auto ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Oui.

Étonné, le Dr Albez fit un petit signe de tête à l'adresse du téléphone. Qu'est-ce que cela signifie encore ? pensait-il.

— Et vous ne connaissez pas cet homme ?

— Non !

— Il n'est pas possible que ce mort méconnaissable fût le défunt consul Manolda ?

Le Dr Albez eut un haut-le-corps. L'espace d'un éclair, il se rappela la vision du corps calciné dans la voiture en pièces, et l'ensemble du drame. Et, secouant violemment la tête, il dit :

— C'est hors de question, car Manolda était un excellent conducteur, et pourquoi eût-il pris une dose de Zyankali s'il se fût agi simplement d'un accident ?

— Nous n'avons pas cru à un accident, mais à un meurtre !

— Mais Manolda a tout de même acheté des bananes à Ténériffe deux jours après la découverte du corps ! Les fantômes ne font pas d'affaires !

— Et qu'en penseriez-vous si un sosie du consul se trouvait à Ténériffe ? demanda Selvano avec une anxiété perceptible dans la voix.

Le Dr Albez parut d'abord désarçonné, puis il éclata de rire, tandis que, furieux, Selvano, à l'autre bout de la ligne, faisait la grimace et se frappait le front de l'index en regardant Primo Calbez.

— On lit ça dans les romans policiers ! s'écria Albez, mais dans la vie réelle, les événements sont, je crois, moins fantastiques ! Manolda était à Ténériffe, c'est un point acquis. Le baron Von Pottach est un vieil ami de notre firme et il connaît si bien le consul qu'un « sosie » n'aurait aucune chance de le tromper ! Manolda était chez lui, nous allons nous en assurer. Puis il a disparu et je veux aussi m'en assurer sur place. Un instant, j'ai pensé que notre « concurrence » avait l'intention de nous étrangler de cette manière. Si c'était la cas, il conviendrait de me surveiller aussi, et de m'arrêter lorsque je surgirai à Ténériffe ! Et c'est ce que je veux voir. S'il en est ainsi, si je ne suis pas revenu d'ici à quinze jours, à compter de demain, ou si je n'ai pas donné de mes nouvelles, alors vous n'aurez qu'à mettre votre plan en action, au siège de ces firmes dont vous aurez la liste, pour nous trouver, Manolda et moi, cachés ensemble dans quelque coin isolé. Autrement, je vous donnerai constamment par message chiffré mes lieux de résidence et mes futurs itinéraires.

Le Dr Albez prit sur son bureau une liste de maisons d'exportations fruitières et dicta au commissaire les adresses. Puis, il se tourna vers la fenêtre et exprima le désir de mettre fin à la conversation. Le soleil d'un rouge sanglant glissait vers la ligne d'horizon ; on eût dit qu'il allait se noyer dans la mer frémissante. C'était la vision de ce majestueux coucher de soleil que le Dr Albez, depuis des années, goûtait seul chaque soir, dans un silence absolu et une émotion intense.

— Tout est clair, monsieur le commissaire ? demanda-t-il pour conclure. Puis-je prendre la mer demain sur mon yacht ?

— Naturellement, et je lève l'embargo provisoire de ce fait. Mais j'y joins cette prière ou cette condition si vous le permettez...

— Laquelle ?

— Je voudrais vous adjoindre comme compagnon de voyage ou garde du corps l'un de mes meilleurs policiers !

— Cela ne me convient guère. Mais s'il le faut absolument... Faites !

— Une chose encore. (La voix de Selvano baissa d'un ton). Quittez ce soir même votre villa par le chemin des rochers et passez la nuit à Lisbonne. Votre yacht sortira sous pavillon de la police et je vous prie de ne quitter votre cabine qu'une fois en mer. À bord, vous passerez l'uniforme de policier que Primo Calbez vous apportera demain matin à l'hôtel Europe. Je voudrais, d'une manière ou d'une autre, éviter que ceux qui vous surveillent ou quelque individu qui s'intéresse à vous particulièrement remarque votre départ en voyage ! Tout chez vous restera comme auparavant, car Primo Calbez jouera votre personnage jusqu'à votre retour et sera aux yeux de vos « observateurs » le maître de maison, José Biancodero, qui ne se doute de rien. Votre personnel est-il digne de confiance ?

— Absolument ! Et qu'attendez-vous de cette mascarade ?

— Que nous mettions la main sur cette bande de voyous, afin d'y voir un peu clair, enfin, dans ce brouillard. Vous êtes bien d'accord ?

— Avec tout ce que vous me proposez ! (Le Dr Albez contemplait la mer où le soleil reflétait son disque rutilant). Je vous souhaite sincèrement bonne chance, Selvano, ajouta-t-il. Moi aussi, je voudrais enfin pouvoir aimer la clarté d'un soleil matinal !

Comme une cité de rêve, Ténériffe repose au milieu des flots houleux de l'Atlantique. Une côte abrupte, dépourvue de havres, la

protège de tous côtés des visiteurs importuns, et c'est seulement de la capitale Santa Cruz qu'une route mène au cœur de la plus grande et de la plus peuplée des îles de l'archipel des Canaries. Au sud s'élève hardiment le volcan de Ténériffe, qui atteint plus de 3 700 mètres et dont la partie supérieure recèle une caverne de glaces célèbre dans le monde entier, d'une splendeur unique en son genre : la Cueva del Viento. Des dragonniers géants, ces arbres sanglants aux proportions formidables, entourent la montagne en forme de pain de sucre que les natifs du pays appellent Pan de azucar. Ici, au pied du volcan, le savant allemand Humboldt trouva un dragonnier vieux de près de six mille ans, sans doute le plus vieil arbre de la planète !

De grands palmiers-dattiers, des bananiers, des vignobles s'étendent sur toute la superficie de l'île dans ce climat marin subtropical qui favorise leur croissance. Ils représentent la richesse de Ténériffe et la source d'un florissant commerce d'exportation de fruits vers toutes les régions du monde.

Possesseur de l'une de ces plantations immenses et considéré comme le plus important des exportateurs, vivait à Ténériffe, le baron Pottach qui, un jour, avait surgi subitement dans l'île.

Depuis près de dix ans, installé près de Ténériffe, le baron von Pottach avait réussi, par un travail acharné et de prudentes méthodes commerciales, à s'élever au rang des commerçants les plus considérés et son palais, situé au centre des plantations, devenait un peu plus, chaque année, le point de ralliement d'une vie mondaine des plus exclusives en même temps que d'une fructueuse activité commerciale.

Le baron von Pottach passait pour le dictateur de l'économie des Canaries. Grand, large d'épaules, taurin, ayant toujours un monocle encastré dans l'orbite gauche, vêtu de toile d'un blanc lilial, il personnifiait la synthèse rare de l'aristocrate-né et de l'homme d'affaires ambitieux et péremptoire. Sa tête, qui semblait singulièrement étroite sur son corps puissant, son nez en bec d'aigle, sa chevelure brune légèrement striée de blanc toujours coupée très court, et surtout ses mains dont les ligaments apparents révélaient une énergie formidable lui valaient la réputation d'un homme que rien ne peut abattre si ce n'est la mort.

Et pourtant, le baron von Pottach, ce jour-là, était assis à son bureau comme pétrifié. Il ne s'était même pas aperçu que son monocle était tombé. Ne pouvant y croire, presque effrayé, comme face à une vision surnaturelle, son regard parcourut plusieurs fois et de haut en bas la personne de son visiteur, avant qu'il n'en vienne à lui dire péniblement et à voix basse :

— Êtes-vous vraiment le Dr Albez ? Autant que je sache...

Le Dr Albez leva légèrement la main. Un sourire de surprise fit place à une expression d'extrême sévérité.

— Je m'appelle José Biancodero, monsieur le baron, dit-il à voix haute. D'ailleurs je ne crois pas vous avoir jamais cité un autre nom.

Von Pottach répondit par une petite inclinaison de la tête. Il remit son monocle en place.

— Comme vous voudrez, señor ! (Sa voix avait de nouveau le timbre égal d'un homme bien élevé). Je pensais que nous pourrions parler plus aisément des questions qui vous ont amené chez moi, si nous appelions les choses par leur nom et si, dans un milieu où vous êtes en confiance, vous abandonniez votre étrange déguisement.

— Le consul Manolda vous a donc mis au courant ? demanda Albez étonné.

— Cela va de soi ! Je ne noue de relations commerciales qu'avec des partenaires qui m'ont convaincu de leur parfaite honnêteté. Cela peut passer pour tatillon mais cela s'est révélé des plus sages en certaines situations difficiles.

Le Dr Albez considérait le parquet. Il éprouvait le sentiment désagréable de constater que son interlocuteur en savait plus qu'il ne s'y attendait ; et à présent, cet homme allait sciemment jouer avec lui au chat et à la souris, jusqu'à ce qu'il découvre une faille grâce à laquelle il se rendrait maître de la situation.

« C'est curieux, pensait le Dr Albez, je puis me montrer aimable avec lui en tant que relation d'affaires et nous nous affronterions avec courtoisie, mais dès les premiers mots un antagonisme profond se révèle de part et d'autre. Étrange... et je le connais à peine... ».

Le Dr Albez décida d'être prudent et de peser chacune de ses paroles. Il s'assit dans un fauteuil de rotin qui lui était offert et prit un cigarillo brésilien brun foncé dans une boîte d'or martelé. Adroitement, avec une politesse parfaite, le baron lui offrit du feu.

— Vous êtes donc tout à fait au courant ? demanda le Dr Albez après la première aspiration.

— Au courant de tout.

— Fort bien, cela me permet de parler plus librement. Avant-hier, je suis arrivé de Lisbonne à bord de mon petit yacht Anita pour vous faire d'abord une visite de pure amitié.

— C'est extrêmement aimable de votre part. (Le baron s'inclina et sourit. Mais c'était un sourire forcé) : Et je veux vous remercier de ces aimables dispositions à mon égard. Buvez-vous du vin ?

— Très volontiers !

— J'ai ici, dans ma cave, un vin vieux des Canaries absolument admirable, faites-moi le plaisir d'en goûter une bouteille avec moi !

Il tourna le bouton d'un petit interphone d'appartement et donna quelques ordres. Tout en parlant, il relisait un message câble sur son bureau, lequel avait provoqué son extrême surprise, lorsque le Dr Albez avait surgi dans son bureau :

Yacht Anita a pris la mer aujourd'hui, ayant à son bord un équipage de policiers. Stop. Destination inconnue. Stop. Dr Albez encore dans sa villa. Stop. Rien de nouveau. Stop. Attendre instructions pour suite opérations. Stop.

« Quelque chose accroche là-dedans, se dit Pottach avec la rapidité de l'éclair. Ce message ne saurait être faux, c'est impossible... mais le fait que ce type est ici, à Santa Cruz, signifie bien plus qu'une simple visite ! On ne trompe pas pour rien tout ce qui vous entoure lorsqu'on part ! ».

Il se détourna de l'interphone avec un sourire cordial et fit face au Dr Albez qui fumait, l'air intrigué, tout en jetant de rapides regards tout autour de lui.

— Vous plaisez-vous chez moi ? dit-il enjôleur. Je me disais justement que vous êtes ici pour la première fois. Nos rapides rencontres n'eurent, il est vrai, jamais lieu que dans votre entrepôt à Las Palmas... à deux reprises avec le consul Manolda et une fois, je crois, il y a de cela longtemps, avec le Pr Destilliano.

— Je n'arrive pas à me souvenir de ces contacts avec autant de précision que vous, dit le Dr Albez, se déroband autant que possible. En tout cas, c'étaient de brèves rencontres !

— Il s'agit de rattraper cela au plus vite ! s'écria le baron von Pottach avec animation en se levant vivement. Il est vraiment inadmissible d'être si mal connu de son meilleur partenaire commercial ! Puis-je vous montrer ma maison ? Tant que vous serez mon hôte, elle sera aussi la vôtre.

Le Dr Albez s'inclina légèrement, mais resta assis dans son fauteuil de rotin. D'un geste presque impertinent, il fit tomber le rouleau de cendre qui était au bout de son cigarillo.

— Bien volontiers, mon cher baron, mais avant que nous ne passions à la partie purement amicale de ma visite...

— Que nous en venions, corrigea Von Pottach avec un sourire et une ironie des plus antipathiques, comme s'il faisait une bonne

plaisanterie.

— Bien ! Disons que nous « en venions », répliqua Albez avec un rire forcé. Mon voyage a un but précis, ajouta-t-il.

« Tiens, tiens, pensa Pottach, attaques-tu enfin au vif du sujet ? Ou me crois-tu si bête qu'il me faille des commentaires ? Je vais t'aider un peu, mon garçon ! ».

— Je me doute qu'il s'agit de la disparition du consul Manolda..., lança-t-il d'une voix amicale.

Le Dr Albez répondit par un signe de tête.

« Rusé compère, pensait-il. Il veut donc me faire glisser mes atouts des mains ? ».

— Oui, répondit-il. Vous avez donc vu Manolda ?

— Nous avons discuté du marché africain. Puis M. le consul a fait l'acquisition de trois mille caisses de bananes mûries sur pied. D'ailleurs, je ne puis que répéter ce que j'ai déjà dit à la police de Lisbonne. Le consul Manolda me quitta et monta à bord du bateau qui fait la navette avec Las Palmas. Nous nous adressâmes encore des signes amicaux jusqu'à l'instant où nous ne pûmes plus nous voir. Nous entretenions une vieille camaraderie de collègues.

— Je sais, reprit Albez, mais Manolda n'est pas arrivé à Las Palmas ! Serait-il possible qu'en pleine mer ce bateau transfère ses passagers sur d'autres navires ?

— Généralement non. D'ailleurs, on pourrait facilement s'en assurer ! Mais en tout cas, il n'est rien arrivé de tel à Manolda ! (Von Pottach sourit et s'adossa confortablement) : Vous supposez, n'est-ce pas ? que le consul a aussitôt poursuivi son voyage vers l'Afrique ? Si tel était le cas – à le considérer du point de vue purement théorique – je ne comprends toujours pas pourquoi il ne m'en a rien dit !

Le Dr Albez réfléchissait intensément :

« Qu'avait déclaré le baron dans sa déposition à la police ? Il avait avec Manolda discuté affaires jusqu'à 10 heures du soir à l'hôtel Esplanade à Santa-Cruz. Mais pourquoi à l'hôtel, et non pas ici, dans sa plantation proche ?

— Vous avez rencontré Manolda à l'hôtel Esplanade ? demanda le Dr Albez sans appuyer particulièrement.

Le baron dressa l'oreille. Cette question l'irritait. Le Dr Albez considérait le plafond. Von Pottach se mordit les lèvres. Il ne savait vers quel but tendaient exactement ces paroles.

— Oui, dit-il d'une voix nonchalante. J'ai invité le consul chez moi, mais il ne voulait que faire la lumière sur un certain nombre de questions. Son temps était compté, dit-il en manière d'excuse.

— Et il est tout de même resté jusqu'à 10 heures du soir ? On peut se dire beaucoup de choses en l'espace de douze heures !

Le baron Von Pottach fronça les sourcils.

« Gagne du temps..., pensait-il. Tiens-le en respect ! Le message attendu ne va pas tarder ».

— S'agit-il d'un interrogatoire ? demanda-t-il, piqué au vif.

Le Dr Albez secoua la tête :

— Excusez-moi, baron, mais j'ai pensé que vous étiez également intéressé à voir se dénouer l'énigme Manolda. Vous comprendrez que la disparition de mon compagnon m'inquiète à l'extrême !

Sur le bureau, une petite ampoule électrique rouge s'alluma et s'éteignit. Les yeux de Von Pottach étincelèrent. Il se leva vivement.

— Excusez-moi un instant ! dit-il au Dr Albez. J'ai à donner au secrétariat une signature qui ne saurait attendre.

À grands pas, il sortit de la pièce. Le Dr Albez le suivit d'un regard songeur.

Dans le couloir se tenait le secrétaire de Von Pottach un câble à la main. Surpris à l'extrême, le baron le lut sans cesser de hocher la tête :

Yacht Anita abandonné par la police à la limite des trois milles côtiers. Stop. Avait mis le cap sur la haute mer. Rapport retardé ayant dû attendre recherches pour renseignements envoyés de Cintra. Stop. Dr Albez encore dans la maison. Stop. A été vu de près aujourd'hui à midi par l'un de nos hommes. Stop. Équipage et destination du yacht ignorés de ce fait. X.

— C'est dément ! lança von Pottach à haute voix. Absolument dément ! Ces gars-là voient des fantômes en plein midi ! Quand est arrivé ce câblogramme ?

— Voici dix minutes. Il m'a d'abord fallu le déchiffrer, répondit timidement le secrétaire.

— Câblez cette réponse !

Le secrétaire sortit vivement un bloc-notes de sa poche et écrivit sous la dictée :

Dr Albez depuis une heure à Santa Cruz avec le yacht Anita. Stop. Découvrez la véritable identité du soi-disant Dr Albez qui se trouve à Cintra. Stop. Attends rapport au plus tard demain matin tôt. Stop.

Surveillance particulière de Primo Calbez et Selvano. Câblez si cadavre Manolda a été exhumé. Stop. Sinon, faites en sorte que d'ici demain soir corps ait été enlevé de sa tombe. Stop. Y.

Von Pottach réfléchit encore un instant avant de répondre par un petit signe de tête :

— Chiffrez le câble et faites-le passer aussitôt, dit-il à son secrétaire en se détournant. Si quelque chose de particulier arrivait, faites-le-moi savoir sans vous inquiéter de mon visiteur.

Le secrétaire s'inclina. D'un pas rapide, le baron pénétra dans une pièce contiguë et y eut une conversation interurbaine à mi-voix dont il sortit très satisfait et visiblement de bonne humeur. Puis il retourna dans son bureau et frappa cordialement l'épaule du Dr Albez :

— J'ai de bonnes nouvelles pour vous, dit-il avec un rire joyeux, les premiers fruits africains voguent vers nous ! Vous êtes un chanceux, cher Albez !

Deux heures plus tard, un homme bronzé, élégamment vêtu, parlant portugais avec un léger accent anglais, monta à bord du yacht Anita, amarré au quai mais dont les chaudières étaient restées sous pression. Il demanda à parler au policier accompagnant le señor José Biancodero.

L'officier en second, qui était de quart, le pria de s'asseoir dans la chambre du capitaine et se hâta d'aller chercher le policier de Selvano, installé quelque part sur le pont.

Lorsque Juan Permez – il s'appelait ainsi – étonné et sans méfiance, pénétra dans la chambre du capitaine, l'étranger se leva vivement et se présenta en prononçant un nom fort long que Permez fut incapable de retenir.

— Vous allez être surpris, lui dit l'étranger, que j'aie osé vous déranger. Mais je suis envoyé par le señor Biancodero. Les recherches concernant le consul dom Manolda prennent bonne tournure : j'ai mission de vous demander de prendre acte des derniers résultats. Pouvons-nous avoir à bord un entretien sans être dérangés ?

Il regarda autour de lui. Juan Permez s'inclina légèrement.

— Nous pouvons aller dans ma cabine, dit-il. Là-bas j'ai de quoi écrire et nous sommes sûrs d'éviter les oreilles indiscrètes... bien que je pense que sur ce bateau un tel danger n'est pas à craindre.

— Il ne faut pas provoquer l'indiscrétion, dit l'étranger avec un sourire. La confiance est bien ce que tout humain mérite le moins.

Tout en causant avec animation, Juan Permez et le visiteur suivirent le pont inondé de soleil et disparurent dans le couloir des cabines. Avec indifférence, l'officier de quart les regarda de la passerelle de commandement et fut pris soudain du désir d'échanger un jour sa casquette d'officier contre un léger panama comme celui que portait l'étranger.

Au bout de dix minutes à peine, l'homme réapparut, salua en souriant l'officier et quitta d'un pas nonchalant le yacht Anita. Sur le quai, il se retourna encore, sembla hésiter quant à la direction à prendre et disparut enfin dans l'enchevêtrement des docks et des entrepôts.

Au bout de deux heures seulement, l'officier en second s'étonna de n'avoir pas vu le señor Juan Permez revenir sur le pont et reprendre sa place habituelle. Il n'avait cependant pas quitté le navire et, par cette chaleur accablante, rester dans sa cabine était parfaitement déraisonnable.

Plutôt par curiosité à l'égard de ce comportement inhabituel que par véritable intérêt, l'officier en second descendit de la passerelle et se dirigea tranquillement vers les cabines. Il frappa à la porte de Juan Permez, mais ne reçut pas de réponse et constata, en voulant abaisser le bec-de-cane que la porte n'était pas fermée à clef.

Méfiant, il frappa une fois encore. Aucune réponse ne lui parvint de l'intérieur. L'officier hésita. Il était sévèrement interdit au personnel de pénétrer dans les cabines des invités du yacht. Mais, dominant sa peur, il poussa le battant de la porte et entra. Les hublots étaient fermés, une pénombre grise régnait.

Puis il recula, horrifié.

Couché de tout son long, le visage contre le sol, Juan Permez avait enfoncé ses ongles dans le tapis. Une large flaque de sang s'étalait sur la moquette.

Puis il vit le manche d'un mince poignard enfoncé dans le dos de Permez.

L'officier fit demi-tour et courut sur le pont surchauffé en direction de la passerelle de commandement. Il escalada l'échelle, se jeta sur la cloche d'alarme et tira violemment la chaîne.

Le tintement aigre trancha la brûlante atmosphère. Sans trêve, ses notes aiguës résonnaient au-dessus du navire amarré. Des pas précipités montèrent les escaliers, l'équipage envahissait le pont.

Alerte ! Alerte !

La sirène hurla, déchirante.

Alerte sur le yacht Anita...

Le baron von Pottach accompagna le Dr Albez jusqu'à la grille en fer forgé de sa somptueuse demeure et lui serra la main avec une grande cordialité. Ses yeux rayonnaient :

— Revenez bientôt, dit-il d'une voix dont le timbre amical paraissait venir du cœur. Lorsque vous rencontrerez en Afrique votre consul Manolda, dites-lui que je ne lui pardonnerai ses cachotteries que s'il vient vider avec moi une bouteille de vin des Canaries. Et n'oubliez pas, docteur Albez, de tenter la conquête du marché marocain à partir de Dakar, pas seulement de Marrakech ! Vous avez bien la liste de mes relations d'affaires ?

— Oui, et merci encore de tout cœur. Je larguerai les amarres ce soir même. Je suis heureux que nous nous soyons si bien entendus. À parler franc, je me suis d'abord méfié de vous.

— Voyons, mon cher Albez...

— Reconnaissez que je suis franc ! (Le Dr Albez descendit les marches du perron et, arrivé près du taxi qui l'attendait, il se retourna) : Si le consul Manolda s'est rendu à Dakar, il me sera facile de retrouver sa trace. Vos indications présentent pour moi le plus grand intérêt. Si je suis sûr de ne pas vous déplaire, je reviendrai au retour vous saluer.

— Mais je vous en prie ! (Von Pottach s'inclina, son monocle étincela dans son orbite) : Ma maison vous est ouverte à toute heure. Bon voyage et grand succès !

Lentement, le taxi démarra, s'engagea dans l'avenue et roula vers la sortie du parc et la grande route bordée de palmiers.

Longtemps, le baron le suivit du regard, debout sur les marches de son palais, en se frottant légèrement les mains. Lorsque la voiture disparut au loin entre les palmiers, il sourit et ôta son monocle. Son visage émacié était étrangement dur.

Son sourire se figea sur ses lèvres.

C'était le sourire d'un joueur avant sa dernière mise.

Sur la route côtière menant à Azenhas do Mar, une puissante limousine roulait à vive allure.

Le commissaire Selvano était assis au volant. Bien calé dans son siège, il mordillait sa lèvre inférieure et se disait pour la centième fois qu'il n'était pas un policier de renom, mais le plus parfait idiot ! Il tenait à la main le dernier télégramme de Santa Cruz et le message du poste émetteur radio envoyé de Dakar par la police.

Dans un grincement de roues, la limousine stoppa au-dessous de la villa du Dr Albez, perchée sur les rochers. Aussitôt Selvano en sortit d'un bond et se heurta à Primo Calbez qui, adroitement, retint le commissaire.

— Voyons, voyons, chef, dit-il cordial, il est inutile de me sauter ainsi au cou tant vous êtes joyeux !

— Joyeux ? (Selvano respira profondément). Je suis venu pour vous dire que vous, Primo Calbez, et moi-même sommes les plus parfaites bourriques de notre siècle ! Ça vous suffit ?

— Certainement, cela me suffit ! répondit Calbez sèchement, et si j'ignore encore d'où vous vient ce jugement subit, je crois cependant qu'il vaut mieux que nous entrions d'abord dans la maison pour y examiner le gibier de potence sur lequel j'ai mis la main !

— Vos chétifs espions ne m'intéressent pas du tout ! Voyez ! (Selvano agita le télégramme). Voyez, Calbez, nous en recevons plein la gueule : vous pouvez lire là-dessus l'ordre de votre mise à pied !

— Allons donc !

— Mais si ! Savez-vous où est passé le corps de la victime ?

— Le cadavre du prétendu Manolda ?

— Oui !

— Dans la fosse commune, naturellement. J'ai assisté aux obsèques. C'était une affligeante cérémonie, en présence de la police et de trois médecins qui, jusqu'aux derniers instants, s'étaient battus afin d'obtenir le corps pour leur salle d'anatomie...

— Votre humour macabre ne tardera pas à se dissiper ! cria Selvano tandis qu'ils gravissaient le sentier en pente raide. Le cadavre a disparu !

Primo Calbez s'arrêta, effondré.

— Disparu ? Comment ? demanda-t-il bêtement.

— Oui, disparu ! répéta Selvano en le singeant. Subtilisé, pour dire mieux.

— Un corps carbonisé volé ?

— Exactement ! La tombe a été ouverte de nuit et le mort a disparu ! Et savez-vous pourquoi ? Parce que, aujourd'hui même, je voulais l'exhumer, parce que j'ai eu la pensée que ce cadavre était peut-être bien, quand même, celui de Manolda, parce que je suivais une piste sûre... parce que... Mais le mort a fichu le camp ! On connaît nos intentions, on sait exactement comment se déroule notre enquête et... Calbez, à présent que le corps a été volé, je suis sûr, vous m'entendez, que c'était celui de Manolda et que, Calbez sacrée brute, vous aviez raison. Le consul Manolda faisait partie, à moins qu'il en fût le chef suprême, d'une bande internationale de trafiquants de drogue !

Les yeux de Calbez s'allumèrent, son pas s'accéléra.

— Vous n'allez pas me croire, chef, s'écria-t-il, si je vous dis ce que j'ai extorqué aux types qui devaient me surveiller en tant que José Biancodero. C'est exactement ce qui vous manque encore pour avoir la preuve complète que nous recherchons !

Mais Selvano ne semblait pas pour l'instant s'intéresser aux faits et gestes de Primo Calbez. Il s'arrêta haletant sur le chemin abrupt et lui tendit le dernier télégramme reçu de Santa Cruz :

— Ici ! Lisez ! Ça vous la coupe, non ? Juan Permez est mort !

— Permez ? N'accompagnait-il pas Biancodero ?

— Il a été assassiné hier sur le yacht Anita. Il a reçu un coup de poignard dans le dos ! L'assassin est un homme grand, bronzé, élégant, avec un léger accent anglais, si l'on en croit l'officier en second. Le meurtre a eu lieu au moment où Biancodero discutait affaires avec le baron Von Pottach dans la plantation de celui-ci.

Calbez sauta en l'air.

— Chef ! cria-t-il, je ferais aussitôt arrêter le baron !

Selvano sourit. Il agitait en l'air le télégramme envoyé de Dakar.

— C'est fait ! Ce brave homme était en fuite vers Dakar où Biancodero se rendait également. Sans doute avait-il l'intention de supprimer vite et bien, dans l'ombre des docks, son partenaire commercial. Pottach a été arrêté à son arrivée à Dakar. Biancodero est

en route pour Lisbonne. L'enchaînement des événements me semble facile à comprendre. D'abord Manolda, puis Permez, enfin Biancodero... et Von Pottach aurait eu en main le plus grand commerce de fruits de l'ouest et du sud de l'Europe !

Ils étaient arrivés devant la maison et franchirent le vaste péristyle pour se diriger vers le bureau où Selvano prit place dans l'un des grands fauteuils devant la baie.

— J'ai une surprise pour vous, Selvano, dit Calbez après un moment de silence. J'ai tout de même réussi d'un seul coup à coincer sept de mes surveillants – toute la bande, je m'en suis vite rendu compte – et à les emprisonner ici, dans cet ermitage ! Après un long interrogatoire, j'ai consigné leur déposition dans ce procès-verbal. Il a été signé de toute la bande. Vous pourrez tout de suite en prendre connaissance ; le document vous apprendra que la « surveillance » fut ordonnée par un mandataire de Santa Cruz.

Selvano sursauta.

— Par Pottach ? s'écria-t-il.

— Oui ! Par câblogrammes chiffrés, ils étaient en relation directe avec lui et recevaient de Santa Cruz des instructions précises. Ainsi nous est démontré que Von Pottach s'intéressait à Biancodero bien au delà des questions d'affaires. Deux des filous avaient été transportés directement de Las Palmas à Lisbonne et ils ont reconnu qu'ils avaient aidé à trafiquer les pommes. Ce travail eut lieu dans un entrepôt du baron Von Pottach.

— C'est inouï !

— En ce qui concerne la signification de la « surveillance », je n'ai rien pu apprendre, les gars avaient avant tout pour mission d'observer Biancodero et tout ce qui se passait dans la maison. D'ailleurs cela importe peu ! Ce qui compte, c'est le câble que Pottach a envoyé hier aux types et dans lequel il donne ordre que le cadavre de Manolda soit retiré de sa tombe !

— Calbez ! s'écria Selvano en se mettant debout d'un bond ; Calbez, vous êtes un génie ! Sacré Calbez ! Voici le dernier anneau de la chaîne : le mort est Manolda et vous en avez même eu la confirmation par ce brave Pottach ! Les connexions sont évidentes. Nous pouvons attaquer !

— Ce n'est plus nécessaire ! (Calbez sourit) : Vous avez déjà mis Pottach sous les verrous, Biancodero est innocent, les sept surveillants jouent aux quilles dans la cave avec des bouteilles vides et les entrepôts à Las Palmas et Santa Cruz sont sous surveillance policière.

J'ai déjà arrangé ça, parce que je n'ai pas réussi à vous atteindre au cours de ces douze dernières heures. Ce qui nous manque encore, c'est le fin mot de cette énigme : pourquoi Anita Almiranda s'est-elle suicidée, après avoir assommé son oncle avec un chandelier ? Je tiens pour inconcevable qu'elle ait été au courant de la contrebande de stupéfiants, car Biancodero l'eût aussitôt appris par elle et les conséquences en eussent été radicales ! Il y a un trou dans le déroulement de ces cinq années.

— Cette question n'est pas essentielle pour le moment. (Selvano souleva le combiné du téléphone posé sur le bureau) : J'appelle le préfet et je lui annoncerai que vous, Primo Calbez, avez brisé le plus important circuit de la drogue en Europe ! Je vous félicite d'avance pour votre promotion au titre de commissaire, qui ne fait aucun doute. Celui qui sera le plus épaté sera assurément ce bon Biancodero lorsqu'il verra qu'il n'a été qu'une marionnette avec laquelle on s'amuse tout à loisir ! Il me fait pitié, ce pauvre type qui vraiment manque de lucidité et de réalisme. Et il n'en croira pas ses oreilles lorsqu'il apprendra qui était en réalité son ami Manolda ! Vous avez aussi récupéré son cadavre, Calbez ?

— Oui. Il est dans un sac et déposé dans une cache rocheuse tout près d'ici. On a sans doute voulu le précipiter à la mer, car il y a aussi dans le sac deux cents kilos de pierres.

À cette même heure, le yacht Anita filait à toute vapeur sur l'Atlantique en direction de Lisbonne. Le Dr Albez, assis dans sa petite cabine, avait repoussé son panama sur sa nuque et hochait la tête une fois de plus.

— Le monde est devenu totalement fou, disait-il à haute voix tandis qu'il jouait du bout des doigts avec un feuillet de papier qui se trouvait posé seul sur le dessus poli du bureau.

Puis il se leva et ouvrit le clapet de l'interphone qui communiquait avec la passerelle :

— Capitaine, dit-il, marchez à plein régime, il faut que cette nuit même je me trouve à Azenhas do Mar.

Lentement, le Dr Albez s'éloigna de l'interphone et retourna se placer dans le cercle lumineux de la lampe posée sur la table. Il avait toujours à la main le feuillet de papier.

C'était un télégramme provenant d'Amsterdam. Capté quatre heures plus tôt. À Amsterdam.

Un télégramme du consul Manolda.

Une touffeur pesante écrasait Dakar. Certes, le climat de ce port avait toujours eu mauvaise réputation et une nomination dans ce nid de fièvres équivalait jadis, dans l'armée française, à un châtiment. Pourtant, la température en ce jour d'octobre 1929 dépassait même les prédictions des plus pessimistes soldats de la Coloniale qui, massés sur le quai, gardaient l'échelle de coupée par laquelle, quelques minutes auparavant, un homme d'affaires allemand de Santa Cruz était en compagnie d'un inspecteur de la Sûreté.

— Merde ! dit l'un des militaires en s'essuyant le front. On poireaute au soleil à cause d'un salaud ! Mais qu'a-t-il fait ?

Un autre militaire haussa les épaules :

— Que veux-tu que ce soit ? Il a sans doute un peu trafiqué de l'opium. Comme si c'était un crime ! Quelle existence mènerait-on ici sans la petite pipe du soir et ses perles de grésillante pâte brune ? Ou encore sans poudre de coco ? Qu'est-ce que ça fait si on crève dix ans plus tôt ? La vie est une grande putain !

Le premier jeta à son camarade un regard de biais. La philosophie... aux frontières du désert, il n'y a pas d'autre sujet de conversation, connais ça depuis la Légion, pensa-t-il. Mais il ne répondit pas et se détourna en haussant les épaules pour contempler le bateau blanc.

À l'intérieur de celui-ci se trouvait assis dans une cabine fermée à clef, dont le hublot était verrouillé de l'extérieur, le baron Von Pottach qui jouait avec ses doigts. Il avait perdu son monocle, mais son costume blanc et toute son attitude gardaient leur allure aristocratique et lorsqu'il se leva et se mit à arpenter la cabine à petits pas, il donnait encore l'impression d'être un riche passager ; il n'avait rien d'un prisonnier qui serait bientôt remis à la justice, et condamné ensuite à plusieurs années de travaux forcés dans les carrières des côtes portugaises.

Perdu dans ses pensées, le baron s'arrêta soudain et considéra la table à écrire placée dans la cabine. Elle était pliante et se rabattait contre la paroi. On y avait posé un porte-plume, une rame de papier, une bouteille d'encre. Un peu plus loin se trouvaient, près d'un réchaud à pétrole, un bâton de cire à cacheter et un cachet.

Le baron fut forcé de sourire :

— On pense à tout, marmonna-t-il. Et on a l'aveu du criminel rédigé dans la cabine de luxe verrouillée du paquebot Liberté !

Il rit bruyamment et s'assit tout de même à la table, chiffonna un

peu le papier et tourna le porte-plume entre ses doigts. Puis il se mit à écrire d'une écriture élégante, au milieu de la page : « Ma confession ».

Lorsque ces deux mots se trouvèrent tracés sur le papier, il s'arrêta comme terrifié et les considéra en les tenant, comme une image, à quelque distance de ses yeux, le bras tendu.

« Ma confession ! Qu'ai-je donc à avouer ? Mon aveu n'est-il pas en même temps mon accusation ? Que sait-on sur mon compte à Lisbonne ? Mon amitié pour Manolda ? Ce brave est mort et ne peut plus déposer. Mes affaires de stupéfiants ? Il sera difficile de prouver ma culpabilité. La surveillance de Biancodero à Azenhas do Mar ? Pour cela aussi, je fournirai une explication. L'assassinat de Juan Permez ? (Ici, le baron s'interrompt pour fixer de nouveau le mot « confession »). Qui peut prouver que j'en ai donné l'ordre ? Qui a reconnu l'assassin ? N'est-il pas depuis longtemps déjà à Tombouctou, au fin fond de l'Afrique, à la filiale qui expédie dans tout l'Orient le Dagga, stupéfiant encore peu connu, mais redoutable ? Ou encore sait-on tout de même quelque chose ? Ce Dr Albez sait-il qu'à Tombouctou on prépare le Dagga ? ».

Le baron devenait hésitant et de nouveau il se mit à jouer avec le porte-plume et se mordilla la lèvre inférieure. Il faudrait transformer tout cela en véritable bagatelle ! On devrait se présenter en victime, à laquelle on extorque des aveux, ou comme un être qui n'a plus aucune volonté. Mais ce « coupable modèle » ne devait plus parler. Pourtant, ce serait un rôle éblouissant pour le consul Manolda.

Le baron von Pottach rit encore.

« Il est heureux, pensa-t-il, que j'aie aussitôt avisé, après le départ du Dr Albez, notre centrale d'Europe occidentale à Amsterdam et que je lui aie donné l'ordre télégraphique d'envoyer, au nom du consul Manolda, un télégramme au Dr Albez à Dakar. On aura ainsi à Lisbonne l'impression que l'on s'est trouvé tout le temps sur une fausse piste, que le consul Manolda vit encore et que l'on m'a arrêté injustement. On pourrait alors tout mettre sur le dos de l'homme qui est au loin... ».

Von Pottach prit le papier et fit monter la mèche de la lampe à pétrole. Puis il présenta la feuille à la petite flamme sautillante et regarda avec un sourire satisfait le papier se tordre sous l'effet de la chaleur, puis se colorer de brun, et après un faible flamboiement, tomber en cendres blanches.

Au même instant, on frappa à la porte et les trois inspecteurs de la Sûreté entrèrent.

— Monsieur, commença l'un deux, j'ai mission de vous faire savoir que le corps de l'automobiliste accidenté a été identifié comme étant celui du consul Manolda.

— Non !

Le baron pâlit et s'assit sur sa couchette. Ses mains tremblaient.

« C'est du bluff ! lui criait une voix intérieure. Ne te fais pas manœuvrer, on veut de pousser à bout ! ».

— Malheureusement, si, répondit l'inspecteur. Malheureusement pour vous ! Après qu'il a été cousu dans un sac, le cadavre a été déposé dans une grotte près de la villa de M. Biancodero. Vous savez bien que le corps a été sorti de sa tombe, n'est-ce pas ?

Le baron secoua la tête. Ses yeux étaient exorbités. Soudain, il sentit qu'il transpirait abondamment et il savait que cette sueur glacée était celle d'une ignoble peur de la justice.

— Je ne sais rien, dit-il, haletant. J'ai pour la dernière fois vu Manolda...

L'inspecteur lui coupa la parole d'un geste du bras.

— Vous nous chantez une vieille rengaine, monsieur, dit-il rudement. Ça devient ennuyeux à la longue. Trouvez autre chose. Dites simplement la vérité !

— Mais c'est la vérité ! cria von Pottach d'une voix subitement aiguë. (Il se leva d'un bond. Le vernis de son éducation et de son rang craqua brusquement). C'est la vérité, mais il vous faut une victime ! Une victime que vous pourrez sacrifier à votre stupide soif de justice ! Cherchez-vous donc un coupable et laissez-moi en paix ! Je ne dirai plus un mot !

Là-dessus, il tourna le dos aux inspecteurs et ne s'occupa plus que de son porte-plume qu'il tournait entre ses doigts. En haussant les épaules, les inspecteurs de la Sûreté quittèrent la cabine et la verrouillèrent de l'extérieur de manière volontairement bruyante.

« Que faire ? se dit Von Pottach lorsqu'il se retrouva seul. S'il est vrai que l'on ait retrouvé le corps, je suis perdu sans espoir ».

Soudain, il réfléchit à sa situation avec une impitoyable logique et se demanda pourquoi, en fait, il avait été arrêté et il lui parut qu'il ne pouvait y avoir à cela qu'une seule explication : les surveillants de la villa du Dr Albez, démasqués par Selvano ou Primo Calbez, avaient livré le nom de leur patron. Alors, s'ils étaient vraiment tombés aux mains de la police, le corps était de nouveau en sa possession, car seulement quelques heures auparavant il avait été sorti de sa tombe

par ces mêmes hommes de main !

Soudain, Von Pottach comprit qu'on ne l'avait pas « bluffé », que le corps avait été récupéré, qu'il avait lui-même fini de jouer !

Le baron Von Pottach se leva pour se placer devant le miroir qui se trouvait sur la face intérieure de l'armoire à vêtements encastrée dans la paroi de la cabine. Avec satisfaction, il contempla sa haute et massive stature, son visage anguleux.

Il s'inclina devant son propre reflet, puis alla lentement vers la couchette et en arracha les draps. Il en fit une corde solide qu'il noua au plafonnier en se servant du crochet auquel celui-ci était suspendu, puis il monta sur une chaise et plaça autour de son cou l'autre extrémité du drap dont il avait fait un nœud coulant. Soudain, une idée lui traversa l'esprit, il descendit de la chaise, ôta sa cravate et son col et remonta. Là, il regarda de nouveau dans la glace où il ne vit que ses jambes et il eut un éclat de rire.

— Oui, oui, nous les Pottach, nous avons pour habitude de nous élever aussi haut que possible ! dit-il railleur.

Puis il envoya un coup de pied énergique dans la chaise.

Pendant tout le voyage de retour vers Lisbonne, le Dr Albez s'était demandé s'il devait parler à Selvano du télégramme envoyé par Manolda. Il en vint à la décision de n'en rien dire et d'aller se renseigner d'abord personnellement à Amsterdam au sujet de la comédie que l'on jouait dans son dos.

Que Manolda ait pu en si peu de temps retourner de Dakar à Amsterdam semblait au Dr Albez des plus improbables, mais d'autre part, on avait arrêté le baron Von Pottach à Dakar parce que l'on avait eu la preuve que ses déclarations étaient inexactes. Et puis le télégramme de Manolda était tellement bref et précis que l'on pouvait croire que Manolda, pris de court dans une affaire importante, avait dû conclure rapidement.

Le télégramme était ainsi conçu :

Venir immédiatement Amsterdam. Stop. Importante communication à vous faire entre quatre yeux nécessaire. Stop. Prenez garde à concurrence et à ses représentants. Stop. J'habite l'hôtel Continental. Stop. Vous attends ferme semaine prochaine. Stop. Manolda.

Le Dr Albez se leva de son fauteuil et arpenta la cabine de long en large en proie à de profondes réflexions.

— Que faire ? dit-il à mi-voix, et ses doigts glissèrent sur le

système de fermeture de la fenêtre. Si je me rends à Amsterdam pour tomber dans un piège, alors je n'aurai à compter sur aucune protection officielle. Si je mets Selvano au courant et qu'il m'offre l'aide de ses collègues de la police criminelle, il se pourrait qu'une importante conversation de caractère secret perde tout son intérêt. D'autre part, la concurrence serait alertée !

On frappa à la porte. Le Dr Albez se retourna : un marin, porteur d'un message, entra dans la cabine.

— Un télégramme de Lisbonne, dit-il en remettant un papier au Dr Albez.

En proie au plus intense étonnement, le Dr Albez lut les nouvelles que lui transmettait Selvano :

Von Pottach s'est suicidé. N'a laissé aucun aveu. Stop. Ne pénétrez dans le port de Lisbonne que la nuit venue. Stop. Selvano.

Le baron Von Pottach se suicider ?

Le Dr Albez regardait droit devant lui.

Poussé dans ses derniers retranchements, aucune issue, puis le suicide... Le souvenir du Pr Destilliano lui revint alors.

Est-ce que lui non plus n'avait pas vu d'autre issue que la mort, avant de mettre le canon de son pistolet dans sa bouche ?

Qu'avait à cacher Destilliano ? Qu'est-ce qui pouvait lui, le grand savant, le précipiter dans le désespoir ? Qui donc l'avait poussé à en venir aux ultimes moyens pour laisser un mystère derrière lui ?

Quel lien y avait-il entre Destilliano et Von Pottach ? Était-ce le baron qui faisait chanter le professeur en le menaçant de révéler un secret jusqu'à ce que le vieillard succombe sous le poids de sa faute ?

Mais quelle faute ?

Le Dr Albez passa une main sur ses yeux, puis il s'approcha de son bureau et prit une feuille de papier dans le tiroir.

Il s'agissait de confronter les possibilités et les faits. C'est de cette comparaison que surgirait le fin mot de cette chaîne de meurtres, de suicides, d'accidents simulés.

Et le Dr Albez écrivit :

1. Destilliano dirige sous le manteau la contrebande de certains médicaments.

2. Le dépôt est à Las Palmas.

3. Il a comme relation d'affaires Von Pottach.

4. Il habite Vera Cruz de Ténériffe.

5. Destilliano s'est suicidé après une explication avec Anita.

6. Anita succombe dans un accident alors qu'elle roulait vers le port.

7. Manolda disparaît.

8. Von Pottach ignore tout. Il est peu après arrêté à Dakar où il devait m'assassiner (prétend Selvano) !

9. Manolda resurgit à Amsterdam.

10. Dans le port de Lisbonne, un étranger meurt dans un accident de voiture, voiture qui porte un faux numéro néerlandais. Selvano pense que c'est Manolda.

11. Le cadavre de cet inconnu est arraché à sa tombe, sur l'ordre de Von Pottach.

Le Dr Albez considéra fixement les lignes qu'il venait de tracer et appuya sa tête sur ses mains.

C'est une confrontation sans signification, se dit-il. il n'y a là ni ordre ni cohérence, aucune preuve qu'il y ait une chaîne logique de faits.

Et pourtant ! Voici que surgit le nom de Von Pottach avec une insistance monotone. Et Manolda apparaît de temps à autre comme un feu follet, tantôt ici, tantôt là, et il est toujours lié avec les personnages du drame ! Manolda !

Le Dr Albez secoua la tête : oui, Manolda devait connaître les relations secrètes qui existent entre ces faits. Lui seul ! Où que paraissaient Destilliano et Von Pottach, surgissait également l'ombre de Manolda : il était le messenger de leurs volontés et de leurs actes.

Manolda seul pouvait savoir pour quelle raison Destilliano, Anita et Von Pottach devaient mourir !

Soudain, le Dr Albez se sentit lui-même en danger, car il était le seul héritier de Destilliano et, selon une logique implacable, il serait le prochain candidat à la mort si Manolda était vraiment ce cadavre méconnaissable, exposé à la morgue de la police !

Mais qui donc avait envoyé le télégramme d'Amsterdam ?

Le Dr Albez regardait fixement la feuille de papier couverte de son écriture et comprit soudain qu'il aurait été à la rencontre d'un abîme, s'il n'avait pas pris la peine de disséquer ce cas.

D'un pas rapide, il se dirigera vers le téléphone de bord et

décrocha le récepteur.

— Cabine radio ! demanda-t-il d'une voix que l'émotion faisait trembler. (Il attendit que l'opérateur radio réponde ; puis il reprit) : Riez, écrivez, ensuite vous ferez passer immédiatement ce télégramme au consul dom Manolda, Parkstrasse, La Haye, Pays-Bas. Vous avez noté ? Oui ? Voici le texte :

Télégraphiez immédiatement si concertation est vraiment tellement importante. Stop. Rencontre n'est possible qu'au cours semaine prochaine. Stop. Est-ce que rencontre ne pourrait avoir lieu à Lisbonne ? Stop. Répondre sur yacht Anita sur longueur d'onde connue. Stop. Biancodero.

— Vous avez tout pris, Riez ? Très bien ! Passez aussitôt ce texte non chiffré. Si vous recevez une réponse rapide, prévenez-moi. Merci.

Il raccrocha et arpenta la pièce à grands pas.

Manolda jouerait-il un double rôle ? Et si c'était exact... Qu'avait à faire Anita, l'innocente et joyeuse Anita, au milieu de ces ténèbres ? Son accident était-il un suicide ? Ou peut-être même un meurtre ?

Le Dr Albez frissonna soudain. Il savait que si Manolda était pour quelque chose dans la mort d'Anita, lui, le paisible Dr Albez, deviendrait, sans pitié, ni remords ni scrupules, le meurtrier de dom Manolda ! Arriverait alors ce que la justice humaine jugerait bon... Avec Anita, sa vie d'homme sensible, aimant savourer l'existence, était morte. Ce que l'on ferait de l'enveloppe de son être lui importait peu...

Il s'assit à son bureau et considéra en silence la photo d'Anita placée sur un petit socle de marbre sur son bureau. Ses yeux noirs malicieux riaient, sa bouche épanouie paraissait s'entrouvrir, attirantes ses longues boucles noires retombaient sur son front avec une grâce sauvage.

Le Dr Albez se détourna et un instant se couvrit les yeux d'une main.

Puis on frappa à la porte.

Il sursauta. La nuit avait envahi sa cabine ; il alla allumer le plafonnier et ouvrit. Le radio Riez, debout dans la coursiive, lui tendit un message.

— Réponse de La Haye, señor, dit-il.

— Déjà ?

— Vient de m'être transmis. (Il salua et courut dans le couloir en direction de sa cabine radio).

Le Dr Albez se plaça sous le plafonnier avec le télégramme et lut :

Consul dom Manolda n'est plus à La Haye depuis six semaines. Stop. Lieu de sa résidence ignoré. Stop. De ce fait impossible de répondre. Stop. Si nouvelles me parvenaient vous les transmettrais aussitôt. Stop. Van Bercken.

Pendant un long moment, le Dr Albez considéra ce feuillet blanc, lourd de fatalité.

Van Bercken. Le secrétaire. Manolda était parti voici six semaines pour une destination inconnue.

Cela avait-il l'air d'une fuite ?

Ou d'un engloutissement dans l'anonymat ?

Qu'est-ce qui était en jeu ?

Albez décida de partir pour Amsterdam aussitôt après son arrivée à Lisbonne.

Il sentait qu'il s'en irait vers la grande aventure.

Et il choisit de risquer ce voyage sans en parler au commissaire Selvano.

Le commissaire Antonio de Selvano, en face de Primo Calbez, hochait la tête une fois de plus.

— Comprenez-vous cela, Calbez ? demanda-t-il en lui tendant une feuille de papier au-dessus de la table. Voici ce que Biancodero a reçu de La Haye il y a de cela une heure !

Primo Calbez lut et leva des yeux pleins d'étonnement :

— Un télégramme de Manolda ! Bon Dieu ! Est-ce que notre théorie serait tout de même inexacte ? Ce mort pourrait-il en être un autre ? Peut-être seulement un agent de cette bande de gangsters ?

Selvano haussa les épaules. Il parcourait le procès-verbal de la découverte du cadavre carbonisé qui se trouvait dans le gros dossier concernant cette affaire.

— Les théories peuvent toujours être mises en cause par des faits ! Mais en ce cas, je ne crois qu'à mes déductions personnelles ! Et je ne dévierai pas d'un pas de mes estimations précédentes. Une chose est claire : Biancodero ne partira pas pour Amsterdam, mais vous vous y rendrez, Calbez !

— Moi ?

— Oui, vous, sous l'identité de Biancodero. Il nous faut mettre la main sur ces gars si nous voulons marquer des points dans la répression de la contrebande des stupéfiants. Les moyens comptent peu, seul le but à atteindre importe !

Primo Calbez s'adossa dans son fauteuil et se frotta les mains.

— Je voudrais voir la tête des collègues d'Amsterdam lorsqu'un policier viendra tout spécialement de Lisbonne pour mettre la main au collet d'un consul ! Bon ! Ces messieurs jureront comme des païens, et puisque je serai sur place, je m'offrirai le plaisir de flairer un peu ce cas Van Brouken ! Qui donc s'en était occupé ?

— Le commissaire Trambaeren, je crois, et un certain Ferdinand Brox... votre contraire, Calbez. Il a de l'intelligence là où vous étalez votre impertinence !

— Merci, chef. (Calbez sourit) : Tout le monde ne peut pas avoir le cerveau d'un commissaire en chef ! Quand partirai-je ?

Selvano jeta un regard vers le grand tableau où se trouvaient inscrites les liaisons inter-européennes par chemin de fer et par mer.

— Le mieux serait que vous sautiez dans l'express de Madrid à 23 heures. Alors, vous pourriez être demain soir à Amsterdam.

Calbez se leva et saisit sa serviette :

— Et que devient Biancodero ?

— J'irai l'accueillir personnellement à son arrivée au port. Si votre séjour à Amsterdam est sans résultat, Biancodero perdra également tout intérêt pour moi. Nous pourrons alors passer à l'ordre du jour.

Calbez répondit d'un signe et sortit du bureau. Dehors, dans le couloir, il siffla tout bas entre ses dents et alluma une cigarette :

— Je crois qu'il se méprend sur le caractère de notre gars ! dit-il à voix basse. On ne devrait jamais le perdre de vue !

Un collègue venait à sa rencontre et lui tapa sur l'épaule :

— Alors, vieux limier ! De nouveau en route ? Tu as encore pris le vent ? Tu vas où, cette fois ?

Primo Calbez sourit de toutes ses dents.

— Chez la belle-mère ! dit-il gaiement. Elle veut me chercher querelle : ma femme a mis au monde des jumeaux !

Le voyage de Primo Calbez à Amsterdam fut un fiasco total. Le consul dom Manolda n'était pas sur les registres de l'hôtel. À La Haye,

le domestique et le secrétaire savaient seulement que le consul était parti six semaines auparavant pour une destination inconnue. Une perquisition dans la villa avait eu un résultat négatif et ce que Trambaeren et Ferdinand Brox racontèrent de l'affaire Pieter Van Brouken, sur le suicide sans cause du petit caissier de Caisse d'épargne, était tellement clair et, par rapport à la personne de Biancodero, si absurde et différent, que Primo Calbez battit en retraite vers Lisbonne, découragé et un peu honteux.

Selvano se décida enfin à remettre en terre le cadavre inconnu et tira un trait sur un dossier qui appartenait certes aux cas mystérieux de l'histoire de la criminalité : trois morts connus et un mort inconnu ; des motifs en masses, des indices en nombre écrasant, des « combines » parfaitement claires, mais pas une preuve, aucune lueur dans la jungle des suppositions et surtout dans la suite des événements ; bref, une affaire à laquelle on ne pouvait donner aucune signification précise.

Et puis la personnalité de ce José Biancodero ! Insaisissable, ignorant tout, ayant à son insu accompli d'ignobles missions de contrebande et lui-même en danger de mort, comme tous ceux qui étaient impliqués dans cette affaire. Au-dessus de tout soupçon, tout en étant la plaque tournante de l'ensemble des événements... si événements il y avait eu ! C'était cela qui mettait Selvano hors de ses gonds ! Un monceau d'éléments où n'importe quel procureur eût trouvé un accusé, sans disposer pourtant d'un motif tangible pour formuler la moindre accusation contre l'un des suspects.

José Biancodero était de nouveau installé dans son nid d'aigle près d'Azenhas do Mar et contemplait le coucher de soleil sur la mer dans l'attente du jour qui le « libérerait de cette vie », ainsi qu'il l'avait dit un jour à Selvano. Et il recommençait à pleurer cette merveilleuse jeune femme qui, selon la police, avait joué un rôle obscur et plus que mystérieux. Sa mort restait pour Selvano le plus grand point d'interrogation de l'affaire et ses suppositions, selon lesquelles elle aurait découvert la double vie de son oncle et se serait de honte jetée dans les bras de la mort, touchaient sans doute au cœur même de l'histoire, sans qu'on pût toutefois le prouver le moins du monde.

Ainsi Selvano ferma ce dossier qui représentait pour lui le plus grand échec de sa carrière et qui lui donnait le désir de prendre sa retraite. Mais le chef suprême de la police qu'il alla voir avec sa demande de retraite anticipée le raisonna et lui arracha la promesse de rester à son poste. Aussi Selvano affligé, sombre, même en compagnie de Primo Calbez, resta-t-il à la tête de son service où il se montrait d'une sévérité qui fit bientôt de lui la terreur des petits

contrebandiers de la cocaïne.

Il n'avait qu'une seule satisfaction : depuis la mort du baron von Pottach et la disparition du consul Manolda, le plus grand calme régnait dans le service chargé de la répression du trafic des stupéfiants. Selvano mit cet état de choses au compte des raisons qu'il accumulait pour durcir ses théories et rassurer sa conscience.

Cependant, Primo Calbez se faufilait dans tous les recoins des capitales du Sud et de l'Ouest européen, afin de relever les traces d'un réseau de contrebande ; pour ce faire, il s'appuyait sur la liste trouvée dans le bureau du baron Von Pottach et qui recoupait la liste de clients que Manolda avait donnée à José Biancodero. Mais où qu'allât Calbez, que ce fût à Londres ou à Madrid, à Bruxelles ou à Paris, à Berlin ou Aix-la-Chapelle, à Vaduz ou à Rome, partout il ne tombait que sur des firmes d'exportation fruitière très considérées, dont la réputation était si solidement établie que Calbez acheva son voyage, éreinté et résigné, jeta son rapport sur la table de Selvano et demanda six semaines de congé.

Quant au Dr Albez, il en allait de lui tout autrement.

L'échec de Primo Calbez l'avait rendu singulièrement lucide. Comme il était clair qu'on avait voulu l'attirer à Amsterdam par un télégramme fabriqué de toutes pièces, afin de le « neutraliser », il lui paraissait évident qu'un groupe s'intéressait à sa personne et tenterait l'impossible, après ce premier échec, pour s'emparer de lui, d'une autre manière.

Le Dr Albez pensa d'abord à une attaque de sa forteresse rocheuse. Puis il rejeta cette pensée, car son adversaire devait compter sur une éventuelle surveillance de la villa par la police. On essaierait donc de le liquider d'une autre façon. Aussi le Dr Albez ne quittait-il pas sa demeure et n'allait-il dans son jardin qu'accompagné de deux domestiques armés.

Le plus mystérieux de toute cette affaire était qu'il ignorait ce qu'on lui voulait. Il avait liquidé sa firme d'exportation ; il ignorait les formules secrètes du Pr Destilliano concernant les drogues interdites et, d'autre part, il n'avait en main aucun brevet d'invention susceptible d'être d'un bon rapport.

Le Dr Albez vivait donc dans son nid d'aigle, plus solitaire que jamais.

À peine un an plus tard, une voiture de tourisme de teinte sombre dévalait le chemin rocheux de la villa voisine d'Azenhas do Mar et

prenait le virage pour pénétrer sur la grand-route de Lisbonne. Adossé au siège arrière recouvert de cuir, le Dr Albez relisait la lettre qu'il avait reçue quelques heures auparavant du consul Manolda, de La Haye. C'était une courte et pressante missive qui ne laissait aucunement transparaître le vrai motif de ce message. Cette lettre n'avait, selon le Dr Albez, qu'un but : celui de l'attirer hors de sa villa.

Au cours des mois précédents, le Dr Albez en était venu à la conviction qu'il était en réalité déraisonnable de vivre ainsi qu'il le faisait, loin des humains, et que tout ce qui pourrait arriver encore ne serait que la suite d'une chaîne d'événements tracés d'avance par la destinée et auxquels il ne pourrait tôt ou tard échapper.

Pour cette raison, il n'avait pas mis Selvano au courant de cette lettre, mais il avait donné l'ordre à son personnel de préparer ses affaires et la grande berline pour une randonnée lointaine. Il avait même poussé la comédie jusqu'à expédier à La Haye un télégramme à l'adresse de Manolda dans lequel il annonçait son arrivée à l'heure dite, à quoi il avait ajouté une formule exprimant sa joie de retrouver enfin son ami.

La lettre de Manolda était ainsi rédigée :

Mon cher ami,

Ça ne peut pas continuer ainsi ! Après avoir estimé absolument nécessaire de me retirer dans l'ombre afin de mettre sur pied pour nous quelques vastes entreprises, voici le temps venu de tirer profit de mes efforts. J'ai beaucoup de choses à vous expliquer avant de pouvoir aller chez vous chargé de mes succès. Vous allez être irrité, non sans raison, par le jeu que mènent les divers groupes intéressés. Mais croyez-moi, il fallait supporter tout cela pour sauver des mains étrangères l'héritage de notre ami Destilliano. Je ne saurais vous donner dans cette lettre d'explications à ce sujet. Je ne vous dirai que ceci : le temps de l'attente et de l'incertitude n'a pas été vécu en vain.

La concurrence est devenue si forte ces derniers temps qu'il nous faut enterrer notre projet d'une firme exportatrice de fruits. Par contre, du fait de la mort de notre ami Destilliano et de l'acceptation par vous de son énorme héritage, un devoir nous incombe à son égard que nous ne devons pas négliger. Nous avons à couronner l'œuvre de Ricardo et nous devons, en rendant hommage à son esprit, perpétuer son souvenir. Plus que jamais l'humanité malheureuse a besoin de la science et de nous, qui la propageons parmi les peuples.

Je voudrais donc que vous veniez à Amsterdam à l'hôtel de l'Europe où je vous exposerai un plan qui est tout à fait dans l'esprit de notre Ricardo et qui est déjà prêt dans ses moindres détails : la fondation de la

Compagnie d'exportation de produits pharmaceutiques Manolda & Cie. Je vous attends à Amsterdam. Fidèlement vôtre. Manolda.

Le Dr Albez était absolument certain que cette lettre dissimulait un piège. Dès le début, il n'avait pas cédé à l'illusion selon laquelle Manolda vivait encore et aurait envoyé cette missive dans l'intention de mettre fin aux tourments que provoquait en lui l'énigme.

« À présent, tout va se jouer, pensait-il. Et maintenant surtout, on saura ce qu'il y a de caché derrière ce cadavre mystérieux et pourquoi Anita a dû mourir ! ».

Anita ! Elle demeurait le centre de ses pensées et il ne passait pas un jour où il ne se reprochait d'être d'une manière ou d'une autre responsable de sa mort.

Assis dans sa limousine sur ses épais coussins de cuir, pâle, défait, effondré, tel était ce millionnaire que ses millions dévoraient.

En grondant, la puissante voiture prit la route de Lisbonne où aussitôt elle roula à vive allure.

Alors qu'elle tournait à la sortie du chemin rocheux un petit homme d'aspect anodin était sorti d'une niche dans le roc. Il suivit l'auto du regard. Puis il tira une mobylette hors de la faille, mit le moteur en marche et, en sens inverse, s'éloigna en pétaradant.

Le cercle s'était refermé sur le Dr Albez.

Il semblait s'en douter et souriait étrangement lorsque la voiture atteignit les faubourgs de Lisbonne.

Dans la demeure du consul Manolda à La Haye se trouvaient assis, au même moment, deux hommes devant un petit poste récepteur à ondes courtes qui cliquetait. Ils captaient un message que les réjouissait visiblement.

— Il vient donc, dit l'un des hommes qui avait un type méridional et une voix un peu chantante. Il vous faudra essayer ou de le convaincre ou l'empêcher de nuire. Vous savez qui est ce Dr Albez ?

— Pieter van Brouken.

— Exact. Il vit depuis sept ans en état second. S'il refuse nos propositions, vous l'anesthésierez et l'amènerez ici. Nous saurons alors, à l'aide du sérum, le remettre sur pied en tant que Pieter van Brouken.

L'autre approuva d'un signe en souriant.

— Ce qui terminerait l'existence d'un certain Dr Albez et nous

permettrait, ayant soudain découvert un testament dans lequel il reconnaît son suicide, de recueillir un héritage fabuleux ! Pas mal, n'est-ce pas, mon vieux ?

— Il faut avoir des idées, dit l'autre en se rengorgeant, si l'on veut devenir quelqu'un dans la vie.

Puis ils démontèrent ensemble le poste récepteur et en dissimulèrent les pièces à la cave, dans une soute à charbon et sous un tas de vieilleries.

Pendant ce temps, le commissaire Selvano était surpris par la rumeur alarmante selon laquelle le trafic de la drogue reprenait de plus belle et cela en Europe occidentale. On avait repéré d'importants réseaux à Aix-la-Chapelle, Paris et Bruxelles. La cocaïne, la marijuana et surtout ce nouveau produit lancé sur le marché, le Dagga, arrivaient d'Afrique en quantités catastrophiques. La filière de ce commerce menait comme auparavant à Las Palmas, qui devait être considéré comme le port qui servait de plaque tournante à l'organisation.

Pour Selvano, il était enfin clair que Biancodero et Manolda ne pouvaient être les chefs de ce réseau, de même que Destilliano avait pu, peut-être, vendre de temps à autre quelques doses, mais n'avait jamais été le chef de cette criminelle organisation. La renaissance du trafic sur une vaste échelle prouvait, une fois de plus, que l'on avait concentré ses efforts sur une piste absolument fausse et que le limier Primo Calbez avait lamentablement échoué.

Le commissaire Selvano y songeait avec amertume. Nul ne se souvenant volontiers de ses erreurs, il se promit donc de ne jamais plus penser à ce cas.

Le 20 juin 1930, la limousine sombre s'arrêta avec un coup de frein grinçant sur un quai du port de Lisbonne, et le Dr Albez, vêtu d'un ample manteau de voyage et chargé de deux grandes valises en peau de porc de teinte claire, monta par la passerelle à bord de l'España qui, dans quelques minutes, mettrait le cap sur Marseille. Dans la foule qui le pressait de tous côtés, le Dr Albez ne remarqua pas d'autres voyageurs qui, parmi les caisses, les ballots, les autos, les monceaux de valises, se glissaient vers le contrôle car, avec l'aplomb d'un homme considéré, il passa devant le contrôleur et lui montra brièvement son passeport.

Le policier salua et laissa passer le Dr Albez. Au même instant, Primo Calbez soulevait le récepteur dans la petite cabine téléphonique

du quai et disait d'une voix légèrement ironique :

— Mon cher Selvano, notre oiseau monte à bord de l'España à destination de Marseille. Je crois qu'il se rend à Séville pour prendre là-bas la direction des lieux d'où il est venu. Que dois-je faire ?

À l'autre bout du fil, Antonio de Selvano s'adossa dans son fauteuil et se mit à jouer avec son crayon.

— Vous êtes un inguérissable original, Calbez, répondit-il. Vous savez que je refuse toute espèce de surveillance. Biancodero va un peu se promener. Le deuil finit par étouffer un homme ! D'ailleurs, il faut admirer le tour de force que vous venez de réussir. Mais faites comme vous voudrez. Le mieux est de laisser Biancodero s'en aller en toute tranquillité. Vous devriez vous occuper du meurtre de la Rua Caracalla !

Irrité, Primo Calbez posa le récepteur sur sa fourche, monta dans sa voiture, jeta encore un regard nostalgique à la puissante silhouette de l'España, hocha la tête et partit en trombe, comme par bravade, à une vitesse interdite par une circulation intense, en direction du centre de Lisbonne.

Tandis que les sirènes du navire jetaient leurs cris puissants, l'échelle de coupée fut remontée, les petits remorqueurs rejetèrent de la vapeur en sifflant, et lentement, halé par les petits bateaux, l'énorme paquebot sortit du port en direction de l'Atlantique miroitant et scintillant sous le soleil.

En haut, appuyé au bastingage, sur le pont-promenade des cabines de première classe, le Dr Albez debout regardait s'éloigner la merveilleuse ville blanche : Lisbonne.

Là-bas, sous les flots de la lumière du soleil, se trouvait le Monte do Castello, cette vieille forteresse dont les contours précis se découpaient sur le bleu lumineux des cieux.

Le Monte do Castello. Et il y avait là-bas une maison au grand jardin ensauvagé où résonnait jadis un rire perlé...

Le Dr Albez se détourna pour regagner sa cabine. Là, les coudes appuyés sur ses genoux, les mains sur les yeux, il resta assis au bord de son lit, s'efforçant d'oublier.

Il gardait encore cette attitude lorsque le garçon de cabine passa pour annoncer le dîner. Il resta ainsi toute la nuit...

Lorsque le Dr Albez, venant de Marseille par avion, arriva à Amsterdam et, selon ce qui avait été convenu, descendit à l'hôtel de

l'Europe, le plus grand des hôtels de la ville, le consul Condes de Manolda était annoncé, mais pas encore arrivé.

Le Dr Albez prit un appartement sur rue, paya d'avance pour un séjour d'une semaine et demanda qu'on l'avertît aussitôt que le consul serait arrivé. Il renvoya avec un bon pourboire le boy qui voulut l'aider à défaire ses valises et suspendit lui-même ses vêtements dans l'armoire. En tout dernier lieu, il sortit la photo d'Anita dans un lourd cadre d'or et la plaça sur la table à écrire du salon ! Il posa le bouquet d'orchidées acheté dans le hall de l'hôtel et prit un bain chaud.

L'après-midi de ce 29 juin 1930, il passa devant le portier en le saluant et sortit par un soleil radieux. Son costume de fresco gris clair coupé à la dernière mode et son panama blanc furent longtemps visibles dans l'avenue toute droite jusqu'à ce qu'il eût tourné d'un pas énergique dans une allée latérale au jardin botanique.

Sous les arbres du parc, il ralentit le pas et se mit à avancer avec nonchalance et plaisir le long des larges beaux grachten (1). Il observa les pêcheurs sur les petits ponts réservés aux piétons et l'animation qui régnait dans les boutiques gaiement décorées. Puis il continua sa promenade en descendant la Nieuwe Heerengracht.

Tout juste au bout de cette avenue, là où elle atteint les docks, il éprouva soudain un violent malaise et une impression de vertige qui le fit vaciller un instant. Surpris, il se retourna, repoussa son panama un peu en arrière pour dégager son front et sentit qu'une sueur glacée le couvrait.

— C'est trop bête ! marmonna le Dr Albez en s'arrêtant parce que ses jambes étaient lourdes comme du plomb et ses genoux flageolants. On vit des années sous un soleil presque tropical et c'est ici que l'on éprouve un malaise ! Ce que c'est que de vieillir, mon cher Fernando, et puis mes nerfs... oui... mes nerfs...

Il tenta d'aller plus loin, mais ses pieds semblaient coller à l'asphalte. Dans son cerveau, un bourdonnement, un ronflement tournoyaient. On eût dit qu'il avait reçu un coup formidable dans la nuque. Des points colorés dansaient devant son regard qui devenait trouble. La rue, les maisons, les docks, les grachten étaient comme voilés par un brouillard, le bruit de la circulation résonnait au loin et semblait singulièrement étranger à son oreille.

Muet d'étonnement, ne comprenant pas cet état inhabituel, il essaya d'atteindre un arbre qui se dressait non loin d'un banc. Avec une peine indicible, il réussit à faire ces quelques pas. Puis il s'appuya contre l'énorme tronc, ôta son chapeau, essuya la sueur froide sur son front avec le sentiment que le col de sa chemise de soie devenait trop

étroit. D'une main tremblante, il voulut desserrer un peu sa cravate. Alors il se mit à tituber, vit encore quelques passants s'élancer vers lui, sentit plus qu'il ne vit qu'on le conduisait au banc tout proche pour l'y faire asseoir. Puis de nouveau il y eut des vibrations lumineuses devant ses yeux, l'avenue estompée de brouillard se mit à vaciller, les visages des passants devinrent des mufles affreux et les bateaux sur les canaux se muèrent en monstres. Il tenta de crier pour appeler à l'aide, pour s'éloigner de ces monstres, il voulut envoyer des coups de pied, mais son corps lui paraissait de plomb et il savait qu'il s'enfonçait de plus en plus dans le bois du banc... qu'il y pénétrait, puis il se sentit tomber... sans fin... éternellement... dans un gouffre qui l'aspira jusqu'à ce qu'une profonde nuit vînt le priver de toute conscience.

— Une syncope, dit quelqu'un en plaçant le torse de l'homme évanoui contre l'accoudoir du banc afin qu'il ne tombe pas. Mais aussi la chaleur est inimaginable aujourd'hui.

Alors les badauds se dispersèrent, les passants qui leur succédèrent ne semblaient pas s'intéresser à cet homme endormi sur un banc du jardin botanique... On était habitué à ce spectacle par les jours chauds et l'on disait avec un sourire que les fatigues des jours d'été assaillaient aussi bien les travailleurs des docks ronflant à deux bancs de là que les messieurs élégants...

Le Dr Fernando Albez dormit si bien qu'il manqua son rendez-vous avec le consul dom Manolda.

Les ombres du soir rampaient déjà vers les canaux et s'accrochaient aux frondaisons du jardin botanique lorsque le Dr Albez s'éveilla enfin. En bâillant, il se frotta les yeux, sursauta, vit l'heure à la pendule du Park-Theater et regarda auprès de lui sur le banc, cherchant quelque chose.

— Mon porte-documents ! dit-il soudain à haute voix. Où est mon porte-documents ? (Des passants s'arrêtèrent, s'approchèrent). On m'a volé mon porte-documents ! répéta le Dr Albez. Il se trouvait ici, à côté de moi où je l'avais posé. J'ai eu un malaise, je me suis assis sur ce banc et me suis sans doute endormi ! C'est alors qu'on m'a volé !

Il voulut prendre son mouchoir dans sa poche et y plongea la main. Mais il s'immobilisa comme pétrifié, les yeux agrandis tandis qu'il examinait toute sa personne de haut en bas, puis il se tâta : costume, chemise, chaussures, considéra son superbe panama posé sur le banc et passa des doigts tremblants sur la bague ornée d'un solitaire à sa main gauche.

— Qu'est-ce que cela ? balbutia-t-il. Qu'est-ce donc que cela ? (Il se retourna, vit des visages surpris ou amusés et comprit qu'on le

prenait pour un pochard). Croyez-moi, mes amis, on m'a volé ! J'avais un autre vêtement, une autre chemise et cette bague ne m'appartient absolument pas... et ce chapeau... là. Croyez-moi... Je m'endors ici il y a de cela une heure et en m'éveillant je constate que je porte ces vêtements jamais vus et que l'on m'a volé !

Il enfonça sa main dans la poche intérieure de sa veste.

— Rien ! s'écria-t-il. Mon portefeuille aussi a disparu ! Mon passeport, mon nouveau certificat d'appointments et même le jouet en caoutchouc... (Il tâta le fond de sa poche) : Le jouet aussi a disparu ! Je l'ai acheté tout à l'heure chez Vermeeren, au coin de la rue, un singe en caoutchouc pour mon petit Fietje...

Les passants souriaient et passaient leur chemin ou se retournaient en riant et l'on se moquait du désarroi de ce simple d'esprit.

Le Dr Albez se tâta à nouveau et se retourna. Étonné, il vit au coin de la Heerengracht un nouveau grand magasin qui n'était pas là une heure auparavant, puis des modèles d'autos tout à fait nouveaux passer dans les rues et chez les femmes, une mode inconnue une heure plus tôt.

Complètement paumé, désespéré, anéanti et passablement effrayé, il se rassit sur le banc et tourna le panama entre ses doigts.

« Que dira Antje si je reviens à la maison ainsi dépouillé ? pensa-t-il, soudain inquiet. Antje qui est tellement économe qu'elle tourne trois fois chaque goulden entre ses doigts avant de le dépenser ! *“Il s'est endormi en plein jour assis sur banc et s'est laissé voler et même dépouiller de ses vêtements !”* pensera-t-elle ».

Le Dr Albez, hochant la tête, regardait droit devant lui vers le bout de la rue. Les ombres du soir enveloppaient à présent sa silhouette vêtue d'un costume en fresco gris. Son brillant étincelait au petit doigt de sa main gauche.

« Que dois-je faire ? pensait le Dr Albez. Dois-je rentrer à la maison ? Ou devrais-je plutôt appeler d'abord la police afin qu'elle fasse un constat ? Mais on n'a aucune preuve. Un complet tel que celui que je portais, il y en a des milliers à Amsterdam. Et que faire d'une défroque aussi usée ? Quand on vole, on recherche ce qui a de la valeur ! Que voulait-on me prendre ? Le jouet de caoutchouc ? (Il sourit malgré son désarroi). Le jouet de Fietje... volé... ».

Le mystère qui l'enveloppait devenait gigantesque et le dépassait. Il se sentait petit, misérable. Il n'osait pas rentrer à la maison auprès d'Antje.

Soudain il eut une idée, se leva, marcha jusqu'au Park-Theater et

demanda au portier la permission de téléphoner. Puis il composa le numéro de la brave veuve de l'inspecteur des postes, leur voisine d'étage, et il attendit jusqu'à l'instant où sa voix résonna dans l'appareil.

— Oui ? C'est bien Noorderstraat ? Ici, Pieter Van Brouken... Ma femme pourrait-elle...

Effaré, il s'interrompt. L'appareil déversait dans son oreille une bordée d'injures et d'insolences qui lui coupèrent la parole. Il perçut des mots tels que honteuse comédie... scandale.... prévenir la police... coquin... Et il raccrocha le combiné d'une main tremblante. Lorsqu'il se retourna, il vit le portier qui s'était enfoncé dans le coin de la cabine et qui le regardait avec des yeux exorbités. Comme il lui posait une question, il ne répondit pas et continua à le dévisager en silence. Pieter Van Brouken – désormais nous l'appellerons de nouveau ainsi – quitta le Park-Theater et, le cœur lourd, se décida à affronter Antje sans l'avertir d'avance de l'incroyable aventure qu'il venait de vivre ce soir-là.

Plus il approchait de la Noorderstraat, plus son pas ralentissait.

« Que dirai-je à Antje, pensait-il en se tourmentant, comment éviter qu'à ma vue, à la vue de ce costume inconnu et de ce panama, elle ne s'évanouisse pas d'effroi ? Antje est si délicate et s'émeut si facilement, le médecin a bien dit de ménager sa sensibilité. Vais-je commencer par passer la tête dans l'entrebâillement de la porte en disant : *« Antje, je t'en prie, n'aie pas peur... j'ai une grande nouvelle à t'annoncer... mais ce n'est pas une nouvelle agréable... »*. Alors, elle sera prévenue en quelque sorte et ne pleurera pas tout aussitôt... ».

Devant sa maison, Pieter Van Brouken s'immobilisa.

Il leva les yeux et s'étonna de ce que Antje eût mis d'autres rideaux aux fenêtres.

« Achetés en secret, pensa-t-il, économisés sur l'argent du ménage... cette bonne Antje ! ».

Et il sourit, heureux.

Hésitant, il gravit les deux marches du seuil et se trouva devant la porte. Il y avait le nom « Van Brouken » sur une modeste plaque émaillée. À l'intérieur de la maison, il entendait Antje marcher... une voix d'enfant s'élevait de temps à autre, puis quelque chose tomba et roula sur le plancher...

« C'est Fietje, pensa van Brouken, il a laissé tomber quelque chose. À présent, Antje va accourir et ramasser vivement l'objet afin que lui, le papa Pieter, lorsqu'il entrera, ne s'aperçoive de rien ».

Oh ! Il connaissait chaque geste de son Antje, tous ses grands et petits secrets... de cette petite Antje si blonde.

D'un index un peu tremblant, il appuya sur le bouton de sonnette. La sonnerie retentit, aiguë dans la maison. Un pas léger effleura le plancher, une clef tourna de l'intérieur dans la serrure, le bec-de-cane s'abaissa.

Alors Pieter Van Brouken poussa le battant de la porte et passa la tête dans l'entrebâillement.

— Antje, dit-il, j'ai...

Un cri déchirant, jamais entendu encore, qui glaça son sang, retentit dans la maison. Antje le fixait avec des yeux vitreux, puis elle s'effondra sur le seuil.

D'un bond, Pieter Van Brouken fut à l'intérieur de l'appartement. Il releva Antje qui respirait à peine, l'étendit sur le vieux sofa, s'élança dans la cuisine où un garçon de huit ans le regarda avec effroi et étonnement. Il chercha un verre d'eau, une serviette, et retourna en courant auprès d'Antje dans la salle de séjour. Après avoir dégagé son cou, il posa une compresse froide sur son front, puis se mit à masser son cœur qui battait encore sous sa poitrine qui se soulevait faiblement.

On sonna à la porte. Van Brouken courut ouvrir. La grosse veuve de l'inspecteur des postes se tenait sur le seuil. Elle le regarda, se figea sur place pétrifiée, cria et s'enfuit, les jupes déployées, jusqu'à son appartement. Irrité, Pieter referma la porte, retourna dans la salle en courant, renouvela la compresse et recommença à masser le cœur d'Antje.

« Tout ça à cause d'un vol ! pensait-il. Je vais tout de même alerter la police, et puis j'aurais dû téléphoner à Antje auparavant, mais cette grosse veuve a été tellement grossière au bout du fil ! Que mon Antje est donc délicate ! Elle ne peut supporter aucune émotion, il faudrait que nous prenions une fois des vacances prolongées, que nous allions sur quelque plage de la côte ; quinze jours de repos feraient assurément le plus grand bien à Antje ».

Cependant, il massait toujours le cœur de son épouse et déposait des baisers sur ses lèvres glacées, son front pâle, sur lequel retombaient ses cheveux blonds.

En bas, dans la rue, les freins d'une voiture grincèrent. De lourdes semelles montèrent les marches. Puis la sonnette retentit, de nouveau.

« C'est le médecin, pensa Pieter. La veuve a dû l'alerter. Elle n'est tout de même pas si mauvaise ! ».

Lorsqu'il ouvrit, trois hommes se tenaient derrière la porte, deux entrèrent tandis que le troisième refermait la porte et se plaçait devant.

— Qui êtes-vous ? demanda l'un d'eux sur un ton dur de commandement.

— Pieter Van Brouken ! Et vous ?

Un médaillon d'acier étincela sous son regard.

— Police criminelle !

Lorsqu'on emmena Pieter Van Brouken, Antje était sortie de son évanouissement et pleurait, assise dans la cuisine. Fietje se tenait auprès d'elle, raide, désespéré, demandant cent fois de suite pourquoi son père s'en allait de nouveau.

En bas, dans la voiture du commissaire Trambaeren, Ferdinand Brox s'assit à côté de Van Brouken et posa une main sur son bras :

— N'ayez pas peur, dit-il doucement, ce n'est qu'une formalité. Vous serez étonné lorsqu'on vous lira votre dossier à la préfecture... Et alors, il faudra vous souvenir, vous souvenir où vous avez été fourré durant ces sept dernières années...

— Sept ans ? Mais je me suis endormi à 5 heures sur ce banc près de la Nieuwe Heerengracht, on m'y a dépouillé pendant mon sommeil, puis j'ai été revêtu d'un costume que je n'ai jamais porté... je vous l'ai répété dix fois !

Ferdinand Brox sourit.

— Vous n'avez aucune raison de jouer à celui qui n'a pas toutes ses facultés mentales. Vous nous avez joué un tour incroyable, il y a sept ans de cela. À présent, vous devez le reconnaître ! Rien d'autre, puisque le dossier est clos. Le reste ne relève que de votre vie privée. Mais vous n'échapperez pas à cette question : où étiez-vous de juin 1923 à juin 1930 ?

Pieter Van Brouken dévisageait l'inspecteur. Ses yeux devinrent fixes, leur éclat s'éteignit.

— Quel jour sommes-nous ? demanda-t-il d'une voix rauque et saccadée.

— Le 29 juin 1930.

Alors Pieter Van Brouken s'effondra. Sa tête tomba sur les genoux de Ferdinand Brox.

— Vite à la préfecture ! s'écria Félix Trambaeren. Nous le tenons... pour le moment du moins.

La ville d'Amsterdam et, avec elle, tous les Pays-Bas, avaient leur affaire à sensation ! Les journaux du matin furent arrachés encore humides des mains des crieurs. Le cas de Pieter Van Brouken accaparait l'essentiel de la une avant les nouvelles politiques, ce qui ne s'était pas encore vu depuis l'existence de la radio ! Et les photographes reporters de tous les grands magazines européens assaillaient le petit appartement de la Noorderstraat ou la Caisse d'épargne d'Amsterdam, pour avoir au moins un instantané de l'homme qui était devenu la plus grande énigme de son temps.

Le *Journal de Rotterdam* publiait en première page, avec un trait rouge soulignant le titre de l'article, l'exposé de ce cas unique en criminalité et en psychologie :

L'HOMME QUI OUBLIA SON PASSÉ

Nos lecteurs se souviennent peut-être de l'énigme posée par la disparition, voici sept ans, du caissier de la Caisse d'épargne. Pieter Van Brouken, qui s'était endormi le 29 juin 1923 sur un banc de la Nieuwe Heerengracht et n'avait plus été revu depuis lors. La police en vint à la conclusion que Pieter Van Brouken s'était suicidé en prenant une forte dose de poison avant de se précipiter dans l'un des canaux.

Hier seulement, au bout de sept ans, exactement le 29 juin, s'éveillait sur le même banc de la Nieuwe Heerengracht un élégant étranger de type méridional, qui prétendit être le disparu Pieter Van Brouken. Il ne peut pas se souvenir de l'existence qu'il a vécue pendant ces sept dernières années, il ne sait pas où il a été, sous quel nom il vivait et se montre fort étonné que le sommeil qui s'est emparé de lui en 1923 ait duré sept ans. Sa femme et ses voisins, la direction de la Caisse d'épargne et tous ses amis certifient qu'il s'agit bien de Pieter Van Brouken, le disparu, qui a dû séjourner quelque part sous un autre nom dans un pays sud-européen, ce que corroborent son teint bronzé et la coupe très méridionale de son costume. Lui-même ne sait rien et a été tellement ébranlé en apprenant qu'il avait vécu une seconde existence qu'il est en ce moment à l'hôpital d'Amsterdam en proie à une fièvre nencuse. Il ne peut pas s'expliquer cet accident !

Le Pr Ratkoff, du Centre de recherches psychologiques de La Haye, nous a expliqué, sur notre demande, qu'il s'agit d'un cas de dédoublement de la personnalité extrêmement rare, d'une division de la conscience qui permet de mener deux existences auxquelles manquent toute espèce de réminiscences.

La Caisse d'épargne s'est déclarée prête à réengager Pieter Van Brouken qui fut toujours un fonctionnaire consciencieux et à lui verser l'ensemble du traitement qu'il n'a pu recevoir pendant son absence.

D'ailleurs, il va être envoyé dans une station de bains de mer aux frais de l'État et sous le haut patronage de la reine.

Ce cas sensationnel reçoit ainsi une conclusion surprenante. Il prouve que se manifestent vraiment entre ciel et terre des faits que notre science se refuse à admettre.

Lorsque le commissaire Selvano lut peu après ce compte rendu dans un journal illustré de Lisbonne, il resta d'abord tout à fait muet et songeur, puis il eut honte et téléphona à Primo Calbez :

— Calbez, dit-il d'une voix contenue, avez-vous lu l'article concernant Pieter Van Brouken ?

— Oui, chef.

Primo Calbez n'en dit pas davantage, mais ce « oui, chef » était pour Selvano plus éloquent que toute autre formule.

— J'ai beaucoup de raisons pour vous demander de me pardonner, Calbez, dit-il au bout d'un moment. Vous aviez raison lorsque vous exprimiez certains soupçons. Vous aviez raison en ce qui concerne le changement des prénoms. Vous aviez raison en tout ! Calbez, maudit limier, je vais dès aujourd'hui vous proposer pour le grade de commissaire. Oubliez certaines paroles assez dures que j'ai eues pour vous en discutant de cette affaire.

Puis il raccrocha rapidement.

Cependant, Pieter Van Brouken était étendu sur une plage de la mer du Nord et jouait avec le sable blanc et chaud des dunes, ou s'ébattait comme un fou avec Fietje dans la longue traînée de coquillages, de mollusques et de méduses que la marée descendante abandonnait sur la grève.

Le soir venu, Pieter et Antje restaient assis étroitement enlacés, dans un vaste fauteuil d'osier, tout au bord de la mer murmurante, les yeux attachés à l'infini scintillement.

— Qu'il est merveilleux de me retrouver auprès de toi ! dit Pieter tout bas en serrant contre sa poitrine brune la tête blonde et bouclée d'Antje. Qu'il est bon de sentir ta présence. Et c'est ça que j'ai, dit-on, oublié pendant sept ans ? Je ne puis le croire, Antje...

— N'y pense plus, dit-elle en lui caressant les paupières comme pour en chasser des pensées constamment inquiètes. Tu es revenu et je reste avec toi, toujours, Pieter. D'ailleurs, tu ne t'en iras plus, parce

que je te retiendrai... de toutes mes forces.

Elle se serrait contre lui, comme s'il pouvait de nouveau prendre la clef des champs, et elle déposait des baisers sur ses lèvres frémissantes.

— Tu as rêvé, Pieter... un long cauchemar ; il est heureux que tu aies oublié ce rêve mauvais. Regarde la mer lumineuse et chatoyante comme de l'argent ! Et puis, là-bas, ce navire... le vois-tu, Pieter ? Comme il est éclairé ! Là-bas, beaucoup de voyageurs s'en vont à travers le monde, mais je ne voudrais pas échanger ma destinée contre la leur... puisque je t'ai...

Et elle l'embrassa de nouveau en appuyant ses boucles blondes contre sa poitrine. Jusque tard dans la nuit, elle resta à rêver avec lui au bord de la mer. Seulement lorsque le vent froid de la nuit souffla de la mer sur les dunes, ils traversèrent la lande en direction de leur petite maison de pêcheur au toit de chaume.

Ils marchaient lentement, étroitement enlacés, la main dans la main. Les boucles dorées d'Antje voletaient dans le vent frais et caressaient le visage de Pieter.

Un homme retrouvait son passé.

Notes de bas de page

¹ Canaux.